# REVUE

DES

# DEUX MONDES

XIII[e] ANNÉE. — NOUVELLE SÉRIE

1[er] JUILLET 1843.

**IMPRIMERIE DE H. FOURNIER ET C[IE],**
RUE SAINT-BENOIT, 7.

# REVUE

DES

# DEUX MONDES

TOME TROISIÈME

TREIZIÈME ANNÉE. — NOUVELLE SÉRIE

PARIS
AU BUREAU DE LA REVUE DES DEUX MONDES
RUE DES BEAUX-ARTS, 10
—
1843

# QUELQUES VÉRITÉS

SUR

# LA SITUATION EN LITTÉRATURE.

Il y a quelques années, il a été fait dans cette *Revue* une sorte d'appel à tous les talens qui, nés à peu près en même temps que le siècle, se trouvaient approcher de l'âge toujours redoutable de la maturité (1). Depuis lors le jeune siècle, comme on disait autrefois, s'est fait de plus en plus mûr, ou, si l'on aime mieux, de moins en moins jeune. Les années à tout âge vont vite, mais surtout celles du milieu. De plus en plus donc, chaque jour, on perd sensiblement de vue le port, le rivage, l'amphithéâtre du golfe bien-aimé, ces contours dont chaque point pour chacun sont marqués d'un regret, d'un souvenir. On a franchi la rade, on est en pleine mer, sur l'espace *où l'on ne vendange pas;* le vaisseau file ses nœuds avec une rapidité monotone, et l'on ne compte plus. Qu'aperçoit-on, qu'espère-t-on à l'horizon, dans un prochain ou lointain avenir? Aucune terre n'apparait, aucune pointe d'île ne perce, aussi loin que la vue s'étend.

(1) *Dix ans après en littérature,* 1er mars 1840.

Ce n'est point d'ailleurs le rôle de la critique de prédire sans cesse le lendemain, d'outrepasser les horizons; elle l'a voulu trop faire jusqu'ici. Qu'elle se borne à relever les hauteurs, à reconnaître les signes, et à constater.

Certes, bien que quarante-trois ans soient beaucoup dans la vie d'un siècle, il serait téméraire de prétendre décider de sa physionomie générale à cet âge de son existence. A prendre en effet les trois derniers siècles à leur année 43, on n'aurait guère pu deviner, en littérature (pour ne parler que de cela), tout ce qu'ils ont enfanté de plus original et de plus grand.

Au XVI^e^ siècle, en 1543, le brillant mouvement de renaissance imprimé par François I^er^ était sans doute en plein développement, mais il n'avait pas produit sa floraison ni ses fruits dans toutes les branches. On avait Marot, Calvin, on avait surtout Rabelais; mais le grand réveil poétique de la pléiade n'était pas encore sonné; on n'avait pas Montaigne, ni même les douceurs prochaines d'Amyot, ni tout ce qui remplit si bien, en érudition, en doctrine parlementaire, en histoire, en poésie, en style, la seconde moitié de cette riche et confuse époque.

Au XVII^e^ siècle, en 1643, on avait Corneille, et c'était l'année de Rocroy; mais comment deviner alors, malgré de tels augures, les destinées merveilleuses du règne-enfant et les splendeurs de Louis XIV?

Au XVIII^e^ siècle, bien qu'il fût plus facile, à pareille date, de prévoir ce qui ne devait être, à proprement parler, qu'une suite, une continuation, cette continuation allait dépasser les prémisses et les couronner dans des proportions tout-à-fait surprenantes et glorieuses. On n'avait, en 1743, presque aucun des grands monumens de l'époque, pas encore l'*Esprit des Lois* (1748), pas encore l'*Histoire naturelle* (1749), pas l'*Encyclopédie* (1751), rien de Jean-Jacques, et Voltaire, déjà si brillant, n'était pas encore arrivé, par les années et par l'exil, à cette sorte de dictature universelle dont ses licences et ses ricanemens purent à peine atténuer la majesté.

Ainsi donc, en constatant aujourd'hui ce que nous autres, XIX^e^ siècle, nous sommes à cet âge qui est censé celui de la maturité, nous ne prétendons aucunement engager l'avenir littéraire ni préjuger le lendemain. A conjecturer pourtant, comme il est permis, d'après l'ensemble et le train courant des générations survenantes, l'imagination pourrait sembler dorénavant avoir moins de chances pour les grandes œuvres, que l'érudition et la critique pour les travaux histo-

riques dans tous les sens, et que l'esprit pour les charmans gaspillages de tous genres. Mais ceci n'est qu'un aspect immédiat, et il suffirait de deux ou trois de ces nobles esprits qui sont toujours une exception, et qui peuvent toujours sortir de la grande loterie providentielle, pour donner à la conjecture d'heureux démentis.

Ce qui est, ce qui s'est déjà accompli et parcouru, ce que nous possédons, voilà une matière plus sûre; tenons-nous à en toucher, à en presser quelques points essentiels et à les caractériser. La critique ne peut guère prétendre à plus pour éclairer et pour avertir. Que s'est-il passé littérairement de saillant, de sensible à tous, depuis quelques années?

Et quelle disette d'abord, ou du moins quelle stérile abondance! Signaler la halte, le rallentissement graduel et continu, c'est proclamer ce que chacun s'est déjà dit. Pendant que les hommes en possession de la vogue et de la faveur publique continuaient plus ou moins heureusement d'en user ou d'en abuser, que trop souvent ils traînaient sans relâche, sans discrétion, qu'ils appesantissaient leur genre, ou qu'ils le bouleversaient brusquement un beau matin plutôt que de le renouveler, quelles œuvres vraiment nouvelles, quelles apparitions inattendues sont venues varier et rafraîchir le tableau?

Deux faits notables, deux phénomènes littéraires, sont venus, l'un pas plus tard qu'hier, l'autre depuis quelques années déjà, fournir à l'attention avide un sujet, un aliment tant désiré, sur lequel on a vécu à satiété et qui par bonheur (cela reste vrai du moins pour l'un des deux) n'est pas près de s'épuiser encore. Je ne prétends pas du tout évaluer ici ces deux faits en eux-mêmes, et je ne les atteste que comme symptômes. On a eu au théâtre M[lle] Rachel, qui nous a rendu toute une veine dramatique de chefs-d'œuvre, lesquels avaient naguère semblé moins actuels, moins nouveaux; on a eu hier une tragédie qui a attiré la foule, et qui, par des qualités diverses et sérieuses, a mérité de faire bruit.

Qu'il ait pu y avoir, durant ces derniers temps, en d'autres branches d'étude et de culture, d'autres productions qui fassent honneur à l'époque et qui lui seront comptées un jour, je suis loin de le vouloir contester; mais, à ne consulter que l'époque elle-même et son impression purement présente, ces deux accidens sont les seuls qui, dans l'ordre de poésie, aient mis les imaginations en émoi et qui aient vivement piqué l'attention publique.

Or, pour qui sait voir et observer, ces deux faits (que je n'entends encore une fois ni égaler ni juger en eux-mêmes) sont un grand en-

seignement, une mesure très sensible de l'état du goût, du degré de température, et du *niveau* d'aujourd'hui. Tous les deux se rapportent à ce qu'on appelle la *réaction*, et ils en marquent comme deux temps, coup sur coup, dans leur applaudissement sonore.

Tandis que, sous la restauration, on aimait surtout dans Talma finissant et grandissant un novateur, une espèce d'auteur et de poète dramatique (et non, certes, le moindre), qui rendait ou prêtait aux rôles un peu conventionnels et refroidis de la scène française une vie historique, une réalité à demi shakspearienne, — il arrive que ce qu'on a surtout aimé dans notre jeune et grande actrice, ç'a été un retour à l'antique, à la pose majestueuse, à la diction pure, à la passion décente et à la nature ennoblie, à ce genre de beauté enfin qui rappelle les lignes de la statuaire.

Dans la pièce de M. Ponsard (je ne prends qu'un point), on a également applaudi quelque chose de calme et d'élevé avant tout; on a été jusqu'à oublier, jusqu'à méconnaître (et l'auteur a paru l'oublier lui-même un moment) les détails et les procédés d'exécution qui rattachent le plus cette œuvre aux innovations modernes, pour y voir une sorte d'hommage rétrospectif à des formes abolies.

Ces deux évènemens, ces deux succès, très sensibles parce qu'ils ont éclaté au théâtre et dans les circonstances les plus propres à les faire ressortir, ne sont au reste qu'une indication de ce qui se passe ailleurs et à côté dans toute l'étendue d'une certaine couche sociale : en religion, politique, arts, modes et costumes, réaction sur toute la ligne.

Réaction, après tout, superficielle et sans grand fond, secousse et agitation légère d'esprits blasés, ennuyés, qui se retournent par dégoût, et qui essaient aujourd'hui de ce qu'ils ont rebuté hier, pour ressentir quelque chose! — Réaction légitime à certains égards, en tant qu'elle est provoquée par les excès, les abus violens, les pesanteurs ou les fatuités de l'école régnante, de celle du moins qui était faite pour régner!

Toutes les grandes et vraies réactions ont leurs causes profondes. Il y a eu, en 1800, une réaction sociale complète, et elle était, si l'on s'en souvient, assez motivée. Il s'agissait, après des désastres inouis et des ruines de tout genre, de tout recomposer, de retrouver sous les sanglans décombres la statue de la loi, la pierre et le calice de l'autel, le trône lui-même avec ses degrés. On a retrouvé alors, ou, au besoin, on a réinventé tout cela : il y a eu, dans la grande reconstruction, du vrai, du solide et de l'authentique; il y est entré

aussi bien du mensonger, de l'apocryphe et du postiche. Un excès, dans ces grands reviremens des nations, en amène et en favorise toujours un autre contraire : le flux est égal au reflux. Mais de nos jours, au milieu des respects et des hommages individuels et publics volontiers décernés à la religion, après le triomphe encore plus complet qu'espéré d'une politique conservatrice, venir réagir au-delà dans le même sens et en passant outre, pousser par système et par mode à l'aristocratie, au despotisme, à l'ultramontanisme, c'est ne prouver autre chose que l'ennui de l'ame qui s'agite à vide et la vanité de l'esprit qui se monte à froid. En littérature seulement, c'est-à-dire roman, poème et théâtre, on a pu trouver avec plus de fondement, en effet, que les promesses avaient quelque peu menti, que les saturnales duraient et s'étendaient avec insolence, que la boue des rues et l'ordure des bornes remontaient trop souvent jusqu'au balcon, que les grands talens à leur tour donnaient le pire signal et manquaient à leur vocation première, qu'ils s'égaraient, qu'ils gauchissaient à plaisir dans des systèmes monstrueux ou creux, en tout cas infertiles; en un mot qu'ils n'amusaient plus et qu'ils avaient cessé de charmer. Dès-lors, en un tel état de choses, tout ce qui est et sera un peu naturel et élevé, un peu simple et moral, un peu neuf par là même, a retrouvé de grandes chances de plaire, d'intéresser et presque de saisir. Ce qu'on appelle réaction en littérature n'a aucun sens raisonnable, ou n'a que celui-là.

Depuis les cinq ou six dernières années, cette disposition est manifeste dans le monde, et n'a fait que se confirmer à chaque occasion, en maint exemple grand ou petit; mais, si elle a ses motifs que je viens de dire, ses avantages relatifs, son bon sens rapide et ses délicatesses, la disposition d'esprit que nous reconnaissons ici et que nous saluons à son heure manque pourtant trop essentiellement de doctrine, d'inspiration à soi, d'originalité et de fécondité, pour devenir le ton d'un siècle, à moins que ce siècle ne soit prédestiné avant le temps aux douces vertus négatives et au régime du déclin.

On ne saurait assez admirer vraiment le train singulier des esprits et le va-et-vient des opinions en ce capricieux et toujours gai pays de France. Il y a treize ans, une révolution s'accomplissait après une lutte prolongée, régulière, d'idées et de convictions, qui semblaient ardentes et profondes. La solution mixte improvisée à cette révolution pouvait déplaire à une portion notable des esprits et des cœurs: on pouvait désirer, concevoir du moins une autre issue, un autre cours donné aux choses, un autre lit au torrent; mais tous, et ceux

même qui se prononçaient pour la solution mixte, étaient très persuadés qu'il allait y avoir pour bien des années dans le corps social une plénitude de sève, une provision, une infusion d'ardeurs et de doctrines, une matière enfin plus que suffisante aux prises de l'esprit. Et voilà que, dès 1837, le calme presque universel s'établissait; et, pour réduire la question aux limites de notre sujet, voilà que, littérairement, ce calme social d'apparence propice n'enfantait rien et ne faisait que mettre à nu le peu de courant; que de guerre lasse, et à force de tourner sur soi-même, on se reportait d'un zèle oiseux vers le passé, non pas seulement le haut et grand passé, mais celui de toute espèce et de toute qualité, et l'on déjeunait des restes épicés de Crébillon fils comme pour mieux goûter le Racine; voilà que les générations survenantes, d'ordinaire enthousiastes de quelque nouvelle et grande chimère et en quête d'un héroïque fantôme, entraient bonnement dans la file à l'endroit le plus proche sans s'informer; que sans tradition ni suite, avec la facilité de l'indifférence, elles se prenaient à je ne sais quelles vieilles cocardes reblanchies, et, en morale comme dans l'art, aux premiers lambeaux de rubans ou de doctrines, aux us et coutumes de carnaval ou de carême.

Et quasi cursores vitaï lampada tradunt,

a dit l'antique poète dans une magnifique image : c'est comme un flambeau qu'il faut recevoir et saisir, en entrant, l'héritage de la vie; quelques-uns l'ont pris comme un cierge, et beaucoup comme un cigare. Et la jeunesse a pu être trompée en cela par bon nombre de ceux qui précédaient; il a passé dans tous les rangs comme un souffle de relâchement et de confusion. Tandis que la portion positive du siècle suivait résolument, tête baissée, sa marche dans l'industrie et le progrès matériel, la partie dite spirituelle se dissipait en frivolités et ne savait faire à l'autre ni contre-poids ni accompagnement.

Ce que les anciens moralistes nommaient tout crûment la sottise humaine est sans doute à peu près la même en tout temps, en tout pays; mais en ce temps-ci et en France, comme nous sommes plus rapides, cette sottise en personne se produit avec des airs d'esprit, de légèreté, avec des vernis d'élégance qui déconcertent. On est *mouton* comme sous Panurge, mais on l'est avec des airs de *lion*.

Un semblable résultat pourtant (si c'était là un résultat) aurait trop de quoi surprendre et déjouer; il ressemblerait à une attrape. Ce ne peut pas être, ce semble, pour un tel avortement, pour un tel jeu d'actions et de réactions sans cause suffisante, pour de tels engoue-

mens successifs et contraires, que tant d'efforts, tant d'essais distingués, tant d'idées enfin ont été dépensées depuis plus de cinquante ans, et que, sans remonter plus haut, les hommes consciencieux et laborieux ont semé une foule de germes aux saisons dernières de la restauration, en ces années de combat et de culture.

Vous tombiez satisfaits dans une autre espérance,

s'écriait Marie-Joseph Chénier vers 1800. Mais ces générations dont nous parlons ici, et desquelles nous nous glorifions d'être, ne sont pas tombées; elles vivent encore, elles n'ont pas tout-à-fait abdiqué et peuvent dire un dernier mot. Puis ce pays-ici, ne l'oublions pas, est très élastique; l'opinion, sous sa mobilité, a peut-être ses lois, elle a certainement ses ressorts imprévus. Aujourd'hui ressemble si peu à avant-hier, que demain ne ressemblera peut-être pas à aujourd'hui. Sans donc la faire pire qu'elle n'est, continuons de presser la situation, d'en rechercher les causes, d'en noter du moins à vue de pays quelques circonstances.

Une des premières sources du mal, nous l'avons plus d'une fois signalé, ç'a été, à un certain moment, la retraite brusque et en masse de toute la portion la plus distinguée et la plus solide des générations déjà mûries, des chefs de l'école critique, qui ont déserté la littérature pour la politique pratique et les affaires. Les services que ces hommes éclairés ont rendus en politique peuvent être reconnus, mais sont incontestablement moindres que ceux qu'ils auraient rendus à la société en restant maîtres du poste des idées et en y ralliant par la presse ceux qui survenaient à l'aventure. Leur absence dans la critique littéraire n'a pas peu contribué à rompre toute tradition, à laisser le champ libre à l'industrialisme et à tous les genres de cupidités et de prétentions. Leur retraite, pour tout dire, a fait *trouée* au centre.

Livrés à eux-mêmes, sans surveillance immédiate exercée par des pairs en intelligence, les hommes d'imagination, sentant de plus le cadre qui les contenait brisé à l'entour, ont exagéré leurs défauts, ont pris leurs licences et leurs aises. Rien de plus difficile, de plus impossible, on le croira, que de régler les hommes d'imagination, de les discipliner et de les classer, de les diriger aux œuvres qui les appellent et qui leur siéraient; mais il faut convenir, à leur décharge, que jamais, à aucun moment, on ne s'est moins occupé de ce soin qu'aujourd'hui. L'époque est bien riche en talent, en esprit, en monnaie d'œuvres; quelques connaisseurs des mieux informés pensent même

que, si on rassemblait tout ce numéraire en circulation, aucun temps peut-être n'aurait à se vanter d'être aussi riche que nous. Je pencherais volontiers au fond pour cet avis, mais je crains fort que le relevé ne se fasse pas et que l'héritage ne reste un jour en voie de liquidation. Le fait est que l'ensemble, la composition, a manqué à d'admirables élémens; le chef de l'orchestre a surtout fait défaut, et, par le tort des circonstances, n'a jamais pu se rencontrer. Nous sommes nés dans des entre-deux sans cesse coupés, non pas sous un seul astre continu, et force nous a été de croître à travers toutes sortes de régimes vacillans et recommençans. Rendons, rendons enfin admiration et justice à ces hommes qui ont imposé leur nom à leur siècle, Périclès, Auguste, Léon X et Louis XIV; oui, ils ont été pour beaucoup dans la grandeur et la majesté de l'âge qu'on les a trop accusés d'accaparer; leur absence totale et prolongée est bien capable aujourd'hui de faire apprécier leur rôle : ils ont empêché les génies et les talens de s'égarer, de se dissiper, les médiocres de passer sur le corps des plus grands; ils ont maintenu les proportions, les rangs, les vocations, la balance des arts. Boileau ne put être tout Boileau que du jour où Louis XIV dit tout haut en plein Versailles : « M. Des Préaux s'y connaît en vers mieux que moi. » Aujourd'hui que ce genre de déférence et de patronage va peu à nos idées, que dans les conditions actuelles il courrait risque d'être peu accepté des hommes de talent, que tout poète dirait volontiers tout d'abord au maître, s'il y en avait un : « Je m'y connais en matière d'état mieux que toi; » et que, de leur côté, des gouvernans illustres, et en général capables sur tout sujet, vaquent à beaucoup de choses qu'ils croient plus essentielles que le soin des phrases, lesquelles ils manient eux-mêmes à merveille, qu'arrive-t-il et que voit-on? L'anarchie entre les hommes de talent est complète; chacun se fait centre, chacun se nomme roi, Mævius comme Virgile, Vadius comme Molière (si Molière et Virgile il y a); mais le Vadius et le Mævius, c'est-à-dire un peu de sottise, se glissent même sous la pourpre et la soie des plus grands et de ceux qui se croient le plus gentilshommes.

Une des plaies les plus inhérentes à la littérature actuelle, c'est assurément la fatuité; Byron, qui en recélait une bonne dose dans son génie, l'a inoculée ici chez beaucoup, et d'autres en avaient déjà cultivé le germe. Depuis lors, la plupart des gens de talent en vers et en prose sont fats plus ou moins, c'est-à-dire affichent ce qu'ils n'ont pas, affectent ce qu'ils ne sont pas, même les critiques, ce qui devrait sembler assurément de moindre nécessité. Prenez des noms, je ne

m'en charge pas, mais essayez. C'est d'un pompeux, ou d'un pimpant, ou d'un négligé, ou d'un discret, ou d'un libertin affectés. Oh! qu'on me rende la race de ces honnêtes gens de talent qui faisaient tout bonnement de leur mieux, avec naturel, travail et sincérité!

Une petite histoire de la fatuité en littérature serait celle du goût lui-même. Sous Louis XIII on était fat, sous Louis XIV on ne l'était pas. En ce judicieux et glorieux règne littéraire, je ne vois guère de fats parmi les écrivains de renom que Saint-Évremond, Bussy, c'est-à-dire des restes de la précédente régence, — un peu Bouhours. Fontenelle, décidément, commence; c'est *le pédant le plus joli du monde*. La fatuité, qu'on le sache bien, n'est qu'une variété, qu'on a tort de croire élégante, du pédantisme.

La fatuité combinée à la cupidité, à l'industrialisme, au besoin d'exploiter fructueusement les mauvais penchans du public, a produit, dans les œuvres d'imagination et dans le roman, un raffinement d'immoralité et de dépravation qui devient un fait de plus en plus quotidien et caractéristique, une plaie ignoble et livide qui chaque matin s'étend. Il y a un fonds de *De Sade* masqué, mais non point méconnaissable, dans les inspirations de deux ou trois de nos romanciers les plus accrédités : cela gagne et chatouille bien des simples. Pour les femmes, même honnêtes, c'est un ragoût; elles vont, elles courent dès le réveil, sans le savoir, à l'attrait illicite et voilé. Comme je ne me pique pas le moins du monde d'être agréable aujourd'hui, je dirai, même aux dames, toute ma pensée : « Tout le monde (c'est « La Bruyère qui parle (1)) connoît cette longue levée qui borne et « qui resserre le lit de la Seine, du côté où elle entre à Paris avec la « Marne qu'elle vient de recevoir : les hommes s'y baignent au pied « pendant les chaleurs de la canicule; on les voit de fort près se jeter « dans l'eau, on les en voit sortir, c'est un amusement : quand cette « saison n'est pas venue, les femmes de la ville ne s'y promènent pas « encore, et, quand elle est passée, elles ne s'y promènent plus. » Certes, sur cette levée où se promenaient les bourgeoises du temps de La Bruyère, il y avait plus d'honnêtes femmes que de celles qui ne l'étaient pas, et pourtant elles s'y promenaient et y faisaient foule — innocemment. De même, pour les belles lectrices, il y a je ne sais quelle attraction, mais ici moins naïve et plus perfide, sous ces combinaisons qu'elles pressent avec anxiété sans les bien démêler. —

(1) Chapitre *de la ville*.

Reprenant donc ma pensée première, j'oserai affirmer, sans crainte d'être démenti, que Byron et De Sade (je demande pardon du rapprochement) ont peut-être été les deux plus grands inspirateurs de nos modernes, l'un affiché et visible, l'autre clandestin, — pas trop clandestin. En lisant certains de nos romanciers en vogue, si vous voulez le fond du coffre, l'escalier secret de l'alcôve, ne perdez jamais cette dernière clé.

L'improbité est un mot bien dur à articuler : il ne demeure que trop constant néanmoins que cette qualification flétrissante pourrait, sans trop d'impropriété, s'appliquer à bien des actes et des relations où des gens de talent obérés s'engagent et se dégagent tour à tour. Les vrais rapports de l'éditeur et de l'auteur sont rompus, et il semble trop souvent que c'est à qui des deux exploitera l'autre. L'influence de cet ordre de causes secrètes et intestines sur les idées et sur les œuvres est incalculable.

Le vers se sent toujours des bassesses du cœur ;

le vers plus que la prose, mais la prose elle-même aussi. On a dit d'un philosophe moderne qui ne pouvait s'accommoder de la petite morale à laquelle il manquait, et qui cherchait à en inventer une toute nouvelle, tout emphatique, à l'usage du genre humain, « que chez lui le creux du système était précisément *adéquat* au creux du gousset. » Mais ce genre de considérations va trop au vif et passerait le ressort de la juridiction critique.

L'argent, l'argent, on ne saurait dire combien il est vraiment le nerf et le dieu de la littérature d'aujourd'hui. On suivrait le filon et ses retours jusqu'en de singuliers détails. Si tel écrivain habile a, par places, le style vide, enflé, intarissable, chargé tout d'un coup de grandes expressions néologiques ou scientifiques venues on ne sait d'où, c'est qu'il s'est accoutumé de bonne heure à battre sa phrase, à la tripler et quadrupler (*pro nummis*) en y mettant le moins de pensée possible : on a beau se surveiller ensuite, il en reste toujours quelque chose. Un homme d'esprit, qui avait trempé autrefois dans le métier, disait en plaisantant que le mot *révolutionnairement*, par sa longueur, lui avait beaucoup rapporté. Si tel romancier à la mode résiste bien rarement à gâter ses romans encore naissans après le premier demi-volume, c'est que, voyant que le début donne et réussit, il pense à tirer l'étoffe au double, et à faire rendre au sujet deux tomes, que dis-je? six tomes, au lieu d'un. Au théâtre, ce qui

décidera un spirituel dramaturge à lâcher cinq actes assez flasques au lieu de trois bien vifs, c'est qu'il y a plus forte *prime* pour les cinq. Toujours et au fond de tout l'argent, le dieu caché, *cœcus*.

Une plaie moins matérielle, et en même temps plus saisissable, plus ostensible, qui tient de près à l'ambition personnelle des hommes de talent et à leur prétention d'être chacun un roi absolu, c'est la façon dont ils s'entourent, dont ils se laissent entourer. Tous les scrupules à cet égard ont disparu, toute répulsion a cessé. Autour des noms les plus honorés, il n'est pas rare de trouver, comme des cliens sous le patron, les plumes les plus abjectes et les plus viles, flattant ici et blessant là, célébrant qui les accepte et insultant qui les méprise : c'est à ce double emploi qu'elles doivent leur faveur et leur *sportule*. J'entends par *sportule* la protection banale et à la fois empressée, le pied d'égalité avec les meilleurs.

En ce XVIIIe siècle qu'on ne donne pas d'ordinaire pour une époque de grande pureté morale, tant s'en faut! ni d'harmonie idéale comme les grands siècles tant cités, les choses pourtant étaient loin de se passer de la sorte. C'était une époque de partis, soit; mais les partis y nourrissaient des doctrines ardentes, fécondes, et à beaucoup d'égards généreuses. On ne refusait pas les soldats qui s'offraient, mais les soldats, une fois engagés, restaient en général fidèles et servaient à leur rang. On n'y compte guère de *condottieri* ni de *coupe-jarrets* littéraires. Voltaire avait son armée, et toute armée traîne ses goujats; ceux-ci étaient rejetés à l'arrière-garde du moins, toutes les premières lignes restaient imposantes, honorables. Le folliculaire surtout était mis à sa place; les honnêtes gens gardaient le devant et le dessus. Mais, quand les grandes doctrines sont taries, qu'on ne peut plus que les simuler encore par simple gageure et jeu, quand les questions d'ambition personnelle et d'amour-propre débordent, que la popularité à tout prix est la conseillère, on devient facile et de bonne composition; les acceptions distinctes s'effacent; tous les efforts de l'Académie, bien loin de pouvoir rétablir les nuances entre les synonymes, ne sauraient maintenir leur sens moyen au commun des mots; les termes d'*homme de talent*, d'*écrivain consciencieux*, se prodiguent pêle-mêle à chaque heure, comme de la grosse monnaie effacée. De nos jours, je le crains, Voltaire aurait dû héberger à Ferney Fréron.

Le déclassement est complet. Des écrivains d'un talent réel, mais secondaire, et qui ne visent pas à le perfectionner ni à le mûrir, le poussent de vitesse, pour toute conduite, et le montent comme en

une orgie. Désespérant de la postérité, n'y croyant pas, sentant bien, si jamais ils y pensent, qu'elle ne réserve son attention calme qu'à des efforts constans, élevés, désintéressés, ils convoitent le présent pour y vivre et en jouir, et ils le convoitent si bien, avec tant d'ardeur et de fougue, qu'ils semblent parfois l'avoir conquis tout entier d'un seul bond, d'un seul assaut. Mais, comme la conscience de leur usurpation les tient, pareils à ces empereurs nés d'une émeute, c'est à qui *dévorera son règne d'un moment*. En quatre ou cinq années (terme moyen), ils ont usé une réputation qui a eu des airs de gloire, et avec elle un talent qui finit presque par se confondre dans une certaine pétulance physique. Ils se sont mis tout d'abord sur le pied de ces chanteurs que la grosse musique fatigue et qui se cassent la voix.

L'épicuréisme, mais un épicuréisme ardent, passionné, inconséquent, telle est trop souvent la religion pratique des écrivains d'aujourd'hui, et presque chacun de nous, hélas! a sa part dans l'aveu. Comment, après cela, s'étonner que l'arbre porte ses fruits? Dante inscrivait à la fin de chaque livre de son poème sa devise immortelle, son vœu sublime : *Stelle.... alle stelle!* La devise de bien de nôtres serait en franc gaulois : *Courte et bonne!*

Ce hasard et cette fougue dans les impulsions, cette absence d direction et de conviction dans les idées, jointe au besoin de pro duire sans cesse, amènent de singulières alternatives de disette e de concurrence, des reviremens bizarres dans les entreprises, u mélange d'indifférence pour les sujets à choisir et d'acharnemet inoui à les épuiser. Par exemple, n'en est-il pas aujourd'hui e certaines époques historiques comme du parc de Maisons? on ls découpe, on les met en lots. Ainsi le XVIII^e siècle, ainsi les dex régences qu'exploite à l'envi une escouade d'écrivains, dont quques-uns d'ailleurs bien spirituels. Demain ce sera les pères e l'église; avant-hier, c'était le moyen-âge. On traite ces époqus comme des terrains vides où la spéculation se porte et où l'on bât.

On pourrait pousser long-temps cette suite de remarques; mas, en réunissant des traits que je crois vrais de toute vérité, je ie prétends pas former un tableau. Il y a surtout à dire, à répéter, àla décharge des hommes de talent de nos jours, qu'il circule dans l't-mosphère quelque chose de dissolvant, et que là où se tient le gouvernail, on n'a rien fait, ni sans doute pu faire, pour y obvier. Naoléon était de ceux qui sentent tout ce qu'une grande époque littérare ajoute à la gloire d'un règne; il essaya de classer, d'échelonner ır

les degrés du trône les gens de lettres de son temps, de dire à l'un : *Tu es ceci;* et à l'autre : *Tu feras cela.* Par malheur, il n'admettait à aucun degré l'indépendance de la pensée, et il oubliait que le talent n'est pas un vernis qu'on commande sur la toile à volonté; il faut que tout le tableau ressorte du même fond. La restauration, qui avait des traditions banales de protection des arts et des lettres, n'a presque jamais su les appliquer avec quelque discernement et quelque élévation; elle demandait avant tout qu'on fût d'un parti, et ce parti rétrécissait tout ce qu'il touchait. Depuis lors le pouvoir a perdu son prestige; il a paru, sur bien des points, demander grace pour lui, bien loin d'être en mesure de rien décerner. L'habileté, d'abord, et la haute prudence ont dû être employées aux choses urgentes; quand on travaille à la pompe durant l'orage, on songe peu à ce qui semble uniquement le jeu des passagers. Et depuis que l'orage est loin, on peut croire que les passagers sauront bien organiser leurs délassemens eux-mêmes. Mais il s'agit ici de plus que d'un délassement de l'esprit; il s'agit de la vie morale et intellectuelle d'un temps et d'un peuple. Je me permets tout bas de penser que ce laisser-aller est une erreur; rarement les moindres choses (à plus forte raison les grandes) s'organisent d'elles-mêmes. Il faut une main, un œil vigilant et haut placé. Le public, le monde, qui, dans nos idées, semble depuis longtemps le juge naturel et l'arbitre des talens et des œuvres, ne remplit cette fonction que très imparfaitement. Et d'abord, on peut demander toujours de quel monde il s'agit. Est-ce celui de la presse, des journaux, de la publicité proprement dite? On sait ce qu'il est devenu au sein de son triomphe, depuis la désorganisation des partis. Le vrai y est sans cesse à côté et à la merci du faux; à un très petit nombre d'exceptions près, l'éloge s'y achète, l'insulte y court le trottoir, l'industrie y trône en souveraine. Quiconque voudrait se régler sur les décisions de ce juge banal ou vénal se trouverait posséder un joli code de bon goût! Heureusement, il y a hors de cela une opinion qui se fait et qui compte, le *monde* proprement dit. Or, ce monde-là est avant tout un curieux aimable, il ne craint rien tant que l'ennui; il a son goût vif, mobile, ses délicatesses. Aux œuvres, aux hommes qui se produisent et qui ont le don de l'amuser, de le fixer un instant, il est empressé, accueillant, facile; il offre d'abord tout ce qu'il peut offrir, une sorte d'égalité distinguée : il vous accepte, vous êtes en circulation et reconnu auprès de lui, après quoi il ne demande guère plus rien. La vie du talent a d'autres conditions; l'égalité, s'il est permis de le dire, l'égalité toute flatteuse en si bon lieu

est peu son fait et son but définitif : il aspire à plus, à autre chose, à être discerné et apprécié en lui-même. Ce qu'il gagne en goût dans le monde, il le perd en originalité, en audace, en fécondité. Massillon disait, à propos de son petit Carême, que, lorsqu'il entrait dans cette grande avenue de Versailles, il sentait *comme un air amollissant*. Le monde, moins solennel, plus attirant que la royale avenue, a également la tiédeur de son milieu. Loin d'enflammer, comme il devrait, ceux qu'il récompense, il les intimide plutôt et leur ôte de leur veine. On craint de compromettre désormais une fortune qu'on sent tenir un peu du caprice et du hasard : on arrive, si l'on n'y prend pas garde, au *silence prudent*. Les engouemens, les banalités, les injustices dont est bientôt témoin le talent arrivé, et qui sont inévitables dans toute foule, même choisie, lui inoculent l'ironie et le découragent. C'est presque là le contraire du foyer qui échauffe et qui tend à élever. La solitude, la réflexion, le silence, et un juge clairvoyant et bienveillant dans une haute sphère, un de ces juges investis par la société ou la naissance, qui aident un peu par avance à la lettre de la postérité, et qui, au lieu d'attendre l'écho de l'opinion courante, la préviennent et y donnent le ton, ce sont là de ces bonheurs qui sont accordés à peu d'époques, et dont aucune (sans qu'on puisse trop en faire reproche à personne) n'a été, il faut en convenir, plus déshéritée que celle-ci.

Combien de fois n'avons-nous pas rêvé par l'association libre une institution qui jusqu'à un certain point y suppléerait! Un journal, une *revue* dont l'établissement porterait sur des principes et dont le cadre comprendrait une élite honnête, est un idéal auquel dès l'origine il a été bien de viser, et auquel ici-même on n'a pas désespéré d'atteindre. La critique, en causant de ces choses, ne peut avoir d'autre prétention que de proposer ses doutes et de faire naître dans les esprits élevés de généreux désirs. En attendant, jalouse d'entamer du moins ce qui est possible immédiatement, la critique n'a qu'à s'appliquer de plus près et avec plus de rigueur à ce qui est, pour en tirer enseignement et lumière. Trop long-temps, jeune encore, elle a mêlé quelque peu de son vœu, de son espérance, à ce qu'elle voulait encore moins juger qu'expliquer et exciter. Cette *Revue* a publié, de la plupart des poètes et romanciers du temps, des portraits qui, eu égard au peintre comme aux modèles, ne peuvent être considérés en général que comme des portraits de jeunesse : *Juvenis juvenem pinxit*. Le temps est venu de refaire ce qui a vieilli, de reprendre ce qui a changé, de montrer décidément la grimace et la ride là où

l'on n'aurait voulu voir que le sourire, de juger cette fois sans flatter, sans dénigrer non plus, et après l'expérience décisive d'une seconde phase. Je me suis dit souvent qu'on ne connaissait bien un homme d'autrefois que lorsqu'on en possédait au moins deux portraits. Celui de jeunesse, bien qu'il passe plus vite et qu'il cesse en quelques printemps de ressembler, est pourtant très essentiel. Voyons un peu par nous-mêmes ce qui en est de nos contemporains et comme ils se transforment plus ou moins complètement sous nos yeux. Quand on ne connaît les gens, surtout ceux de sensibilité et d'imagination, qu'à partir d'un certain âge, et durant la seconde moitié de leur vie, on est loin de les connaître du tout comme les avait faits la nature : les doux tournent à l'aigre, les tendres deviennent bourrus; on n'y comprendrait plus rien, si l'on n'avait pas le premier souvenir. Le portrait y supplée. Quel curieux portrait de Dante jeune on a retrouvé, il y a environ deux ans, à Florence! C'est pur, doux, uni, presque souriant; le dédain y perce, y percera bientôt, mais voilé d'abord sous la grace sévère :

Tu dell' ira maestro e del sorriso
Divo Alighier, . . . . . .

avait dit Manzoni (1). Quand on ne connaissait Dante que par son vieux masque chagrin, on avait peine à y reconnaître ce maître du sourire. J'ai vu à Ferney un portrait de Voltaire qui avait alors à peu près quarante ans, mais dont l'œil velouté et encore tendre montrait tout ce qu'il avait dû avoir de charmant, tout ce qui allait disparaître et s'aiguiser, faute de mieux, dans le petit regard malicieux du vieillard. Les portraits de jeunesse, pour les écrivains, ont donc avec raison leur moment, leur charme unique et leur éclair même de vérité : ne nous en repentons pas, mais osons passer franchement aux seconds.

La première règle à se poser dans cette série recommençante serait de se garder de cette sorte de sévérité qui naît moins du fond des choses que du contraste et du désaccord entre les espérances exagérées et le résultat obtenu. Il faudrait souvent s'oublier soi-même et sa part d'illusions d'autrefois; ne pas en vouloir aux autres d'avoir en mainte occasion déçu nos rêves, desquels, après tout, ils ne répondaient pas; tâcher de les considérer, non plus avec un rayon

(1) Dans le petit poème d'*Urania*.

de soleil dans le regard, non pas tout-à-fait avec le sourcil trop gris d'un Johnson; ne jamais substituer l'humeur au coloris; voir enfin, s'il est possible, les œuvres et les hommes sous le jour où nous les offre ce moment présent, déjà prolongé. La carrière des écrivains dont la naissance date environ de celle du siècle se prête tout-à-fait à ce second point de vue. L'espèce de halte qui dure depuis plusieurs années met naturellement un intervalle, une distance commode, entre les premiers groupes et ce que l'avenir réserve. L'époque a l'air de se trancher par son milieu; on peut embrasser la marche de la première moitié avec quelque certitude. A cet âge qu'accuse le chiffre moyen du cadran commun, artistes et poètes, on est entré généralement dans la manière définitive. Le temps des essais, des escarmouches brillantes, est dès long-temps passé; on a déjà dû livrer sa grande bataille. Combien en est-il qui l'aient gagnée? Combien même qui aient osé et pu se recueillir assez pour la livrer sérieusement? Ce sont des questions qui ne sauraient se décider avec quelque fruit et avec tout leur piquant qu'en reprenant un à un les noms les plus autorisés de nos jours. Ce projet d'une série nouvelle des *poètes et romanciers* (*seconde phase*) est une veine féconde : nous-même ou d'autres, plus tard, la perceront.

SAINTE-BEUVE.

UN

# HOMME SÉRIEUX.

SECONDE PARTIE[1]

## VII.

Après avoir rejoint Prosper, André Dornier, remplissant la mission qu'il venait de recevoir, lui proposa de remonter près du député.

— Retourner vers ce despote! s'écria l'étudiant indiscipliné; non, pardieu! j'ai assez comme ça de nos quatre cents ans de roture. J'aime mieux aller me promener sur les boulevards; venez-vous avec moi?

Dornier prit le bras de l'élève en droit, et tous deux descendirent la rue de la Paix.

— Est-il prodigieux, mon père! continua Prosper; c'est depuis qu'il est député que lui viennent ces idées fabuleuses. En pension! pourquoi pas le fouet? Ce qui l'a mis si fort en colère, c'est que je vous aie demandé cette part de feuilleton; il a toujours sur le cœur

(1) Voyez la livraison du 15 juin 1843.

mon article du *Patriote*. Eh bien! j'y tiens à ce feuilleton, et surtout à mes entrées aux théâtres. C'est vous qui serez rédacteur en chef, n'est-ce pas?

— Probablement.

— Alors je regarde l'affaire comme conclue.

— Cependant, si votre père s'y oppose, il me sera bien difficile...

— Bah! mon père! il ne voit que par vos yeux. Maintenant c'est votre affaire, je ne m'en mêle plus. Changeons de propos. Avez-vous fait entendre raison à mes créanciers?

— J'ai fait de mon mieux, mais ce sont des vautours difficiles à apprivoiser.

— Des vautours! dites des requins! Mon tailleur?...

— Consent à réduire de cent cinquante francs son mémoire, qui reste donc fixé à sept cents; mais il veut être payé dans un mois.

— Et le maître de l'hôtel où je logeais?

— Il prétend que ce qu'il a trouvé dans la malle qu'il a retenue en gage ne vaut pas trente francs.

— Je la lui laisse pour quinze. Et il veut aussi être payé?

— Avant quinze jours; c'est là tout le délai que j'ai pu obtenir. Depuis qu'il sait que votre père est député, il est intraitable. Votre portier réclame aussi une trentaine de francs.

— Au diable! Allons, je vois que, tout compris, mon passif doit s'élever à deux mille francs.

— Un peu plus. Croyez, mon cher Prosper, que si j'avais eu des fonds, vous seriez depuis long-temps hors d'embarras; mais vous connaissez ma position.

— Sans doute; je sais que ce n'est pas l'obligeance qui vous manque. Diable! deux mille francs!

— Tout ce que j'ai pu faire depuis que je suis ici, c'est d'obtenir que vos créanciers ne s'adressent pas encore à votre père, comme leurs lettres vous en menaçaient. Cependant le délai qu'ils ont accordé est si court! Avez-vous de l'argent?

— Six cents misérables francs; car mon père, cette fois, n'a voulu me payer d'avance que trois mois de ma pension.

— Que ferez-vous donc?

— Ce que j'ai déjà fait l'an dernier. J'irai à Coblentz.

— Je ne comprends pas.

— Coblentz, pardieu! c'est mon brave oncle Pontailly. S'il avait été ici au mois de juillet, je ne serais pas arrivé à Douai dans le costume de l'enfant prodigue.

— Mais n'avez-vous pas dit à votre père que dans aucun cas vous ne voudriez emprunter de l'argent à des gens qui n'ont pas vos opinions?

— Bah! est-ce que vous avez donné aussi dans cette plaisanterie-là? Je vous croyais plus fort. L'argent, mon cher, n'a pas d'opinion. D'ailleurs, à part les petits services qu'il m'a rendus, j'aime beaucoup mon oncle l'émigré. C'est un gaillard qui boit sec, qui ne peut pas souffrir les jésuites, et qui se soucie de ses parchemins comme moi de mon code civil. Sans compter qu'il a reçu deux coups de sabre au combat de Berstheim, et une balle dans l'épaule à la retraite de Biberach. — C'est mon homme; il m'appelle jacobin, je lui réponds chouan, et nous sommes les meilleurs amis du monde. L'avez-vous beaucoup vu depuis votre arrivée?

— Quelquefois; mais j'ai vu plus souvent madame votre tante, pour qui votre père m'avait donné une lettre.

— Voilà une femme qui me déteste, et elle est dans son droit; je me moque des Trissotins qui peuplent son salon et je salis ses tapis. Il faudra que j'aille la voir tout à l'heure, crotté comme je suis. Ça la fera enrager. A propos, vous savez que votre rival est ici?

— M. de Moréal!

— Est-ce que vous ne l'avez pas vu ce matin dans la cour de l'hôtel des postes?

— C'était donc lui... enveloppé d'un grand manteau...

— Brun. C'était lui-même. Pour un amoureux, vous pouvez vous flatter d'être myope; je n'ai eu besoin que d'un coup d'œil pour le reconnaître.

— C'était pour lui parler que vous nous avez quittés?

— Oui. Service pour service : vous m'avez été utile vingt fois; en retour, je vous ai promis de vous débarrasser de votre rival, et, quoiqu'il soit entêté comme un mulet, je tiendrai ma promesse. Comptez sur moi; nous deviendrons frères par alliance comme nous le sommes déjà en principes républicains.

Ces derniers mots suffiront pour faire connaître le double rôle que jouait Dornier afin de s'emparer de l'esprit de ceux dont il avait besoin : patriote accommodant près de M. Chevassu, dont il connaissait les vues ambitieuses, il se montrait démocrate exalté avec le communiste Prosper.

— Puisque nous voilà sur le chapitre de la république, continua ce dernier, où en sommes-nous? L'émeute va-t-elle bien?

— Rien de sérieux jusqu'à présent. Quelques rassemblemens chaque soir à la porte Saint-Denis.

— On m'y verra, pas plus tard qu'aujourd'hui. Je recruterai mes amis de l'école; il y a parmi eux des gaillards déterminés. Il faut que vous soyez des nôtres; quand nous ne ferions que rosser trois ou quatre sergens de ville, ce sera toujours cela.

En devisant ainsi, les deux amis avaient suivi le boulevard et étaient arrivés devant le passage des Panoramas. En ce moment, Prosper sentit entre ses jambes un corps étranger, dont la brusque irruption le fit trébucher. Il se retourna vivement, et aperçut à ses pieds le vagabond Justinien. Le pauvre animal n'avait plus de collier, mais, par compensation, sa tête était ornée d'un bouchon de paille, insigne de la condition vénale où il était tombé depuis le matin, et, malgré ses efforts pour s'échapper, il était mené en laisse par un jeune homme à figure judaïque, coiffé d'une casquette de peau de loutre et vêtu d'une sale redingote à brandebourgs.

— Justinien! s'écria l'étudiant en saisissant brusquement la corde qui entourait le cou de l'épagneul.

— Voulez-vous me rendre mon chien? dit à son tour le juif, qu'avait un instant déconcerté cette brusque agression.

— Ton chien! reprit Prosper courroucé; dis le chien que tu m'as volé.

— Voleur toi-même! beugla le marchand de chiens en s'avançant d'un air furieux.

Dans l'état démocratique de nos mœurs, l'homme de la meilleure compagnie peut se trouver exposé au contact d'un rustre et se voir contraint, comme le fut à Londres le maréchal de Saxe, d'user pour sa défense d'armes dont l'emploi semble interdit par le code du point d'honneur. Sans posséder la vigueur herculéenne du maréchal, Prosper était nerveux, alerte, déterminé, et il méprisait trop l'étiquette pour que la crainte de compromettre sa dignité le fît reculer devant un danger qui se présentait sous un aspect trivial. Au lieu de chercher à éviter la lutte dont il se voyait menacé, il mit dans la main de Dornier la corde qui attachait Justinien.

— Gardez mon chien, lui dit-il, pendant que je vais donner une leçon à ce drôle.

En même temps, et sans aucun de ces tâtonnemens préliminaires où se complaisent les amateurs du pugilat parisien, l'étudiant d'un bond sauta sur le juif. Il lui appliqua simultanément un vigoureux coup de poing sur l'oreille gauche et un coup de pied non moins énergique sur le jarret droit. Frappé, ou, pour mieux dire, fauché à la fois en sens contraire, au sommet et à la base, l'industriel perdit l'équilibre et tomba sur le trottoir.

Un cercle nombreux s'était formé, et plusieurs bravos saluaient la prouesse de l'élève en droit, lorsqu'un nouveau personnage, porteur d'un frac bleu, d'un chapeau à cornes et d'une longue rapière, s'ouvrit un passage à travers les curieux, et vint gravement se poser entre les combattans.

— Ah çà, jeune homme, dit-il en s'adressant à Prosper, est-ce que vous ne pourriez aller vous battre plus loin? Et que vous a donc fait ce malheureux?

— Il m'a volé mon chien, répondit brusquement l'étudiant.

— Ne l'écoutez pas, s'écria l'israélite, qui se relevait péniblement; c'est un scélérat de républicain qui veut me prendre mon chien parce que je suis l'ami du gouvernement. Vous voyez bien qu'il a un bonnet rouge; tous les soirs il est des émeutes; tout à l'heure encore il disait mille horreurs des sergens de ville.

Un peu plus embarrassé que le roi Salomon, mais évidemment influencé par la dernière allégation du vaincu, le mainteneur de l'ordre public regardait alternativement d'un air sévère les deux antagonistes.

— Tout cela est bel et bon, dit-il enfin en élevant la voix; mais vous allez me suivre; vous vous expliquerez ailleurs. Êtes-vous sourd, jeune homme? ajouta-t-il en s'adressant à l'élève en droit, qui ne faisait pas mine de bouger.

De tout temps il a existé une violente antipathie entre les étudians des écoles et les archers de la bonne ville de Paris. Il est superflu de dire que Prosper Chevassu nourrissait au plus haut degré ce sentiment d'hostilité. La haine du sergent de ville faisait partie de ses convictions politiques.

— Je vous défends de m'appeler jeune homme, dit-il, les yeux fièrement fixés sur le sergent.

— Qu'est-ce qu'il dit? s'écria celui-ci d'un air menaçant.

— Il dit que vous êtes un impertinent et qu'il se moque de vous.

— Ah! c'est comme ça!

Le sergent s'avança vers l'étudiant en allongeant une large main rougeâtre, qui, les doigts écartés, ne ressemblait pas mal à un jeune crabe.

— Dornier, partez vite avec Justinien, dit tout bas Prosper à son ami.

Au même instant, il fit un saut pour éviter la patte crochue près de se poser sur son épaule, et par ce mouvement il se trouva côte à côte avec le sergent. Sans hésiter, il lui porta la main sous le menton

et le poussa rudement à la renverse, tandis que d'un habile croc-en-jambe il le retenait sur place. Abasourdi par cette attaque imprévue, le sergent de ville n'évita pas le destin du juif, qu'il remplaça sur les dalles du trottoir, où il tomba comme un bœuf qu'on assomme.

— Vive la liberté! s'écria Prosper, qui, après avoir poussé ce cri de victoire, s'ouvrit un passage à travers la foule et s'élança dans la rue Vivienne. Il avait disparu avant que le sergent de ville, étourdi de sa chute, fût parvenu à se relever.

— Gueux de républicain! dit celui-ci en promenant un regard courroucé sur les spectateurs riant de sa mésaventure; je te reconnaîtrai avec ta casquette rouge.

Au dénouement de cette nouvelle lutte, Dornier s'était esquivé en emmenant Justinien. Craignant d'être suivi par l'un ou l'autre des vaincus, il fit sauter le chien dans le premier cabriolet de louage qu'il aperçut, y monta lui-même et revint à l'hôtel Mirabeau.

— Vous ne ramenez donc pas cet insolent? lui demanda M. Chevassu.

— Voici toujours son chien, répondit Dornier, qui raconta la scène dont il venait d'être témoin.

— Mais c'est scandaleux! s'écria le père de Prosper avec indignation; c'est épouvantable! comment! un pugilat en pleine rue! Et c'est mon fils, c'est un Chevassu qui joue ce rôle de portefaix, qui ne rougit pas de se commettre avec des êtres ignobles, de se vautrer dans le ruisseau!

— C'était sur le trottoir, dit Dornier d'un air simple.

— Trottoir ou ruisseau, qu'importe? reprit M. Chevassu en s'irritant de cette espèce de contradiction; n'allez-vous pas le soutenir? Je vous dis que ce mauvais sujet traînera mon nom dans la boue, si je n'y mets ordre. Oh! s'il y avait encore des lettres de cachet!

— Eh! quoi, monsieur, s'écria le confident du député en jouant la stupéfaction, est-ce bien vous qui regrettez les lettres de cachet?

— Oui, je les regrette, s'écria M. Chevassu avec emportement, et si la Bastille existait encore, elle me ferait raison de ce drôle.

— Oh! la Bastille! vous n'y pensez pas!

— La Bastille avait du bon; elle préservait les pères de la honte dont menaçait de les couvrir un fils indigne. Oui, la Bastille... c'est-à-dire non, reprit le député libéral en revenant à lui; le chagrin que me cause ce vaurien me met hors de moi et me fait dire des choses... Ne faites pas attention à ce qui vient de m'échapper; surtout, Dornier, ne le répétez à personne : vous m'entendez. Si mes commet-

tans savaient que j'ai paru regretter un seul instant les monstruosités de l'ancien régime...

— C'est alors que, pour les maintenir dans le devoir, nous aurions besoin d'une fière circulaire.

— Tous mes projets contraries, renversés peut-être par mon fils! lui en qui j'espérais trouver un compagnon de mes travaux, un ami politique, un second moi-même! lui à qui, une fois pair, je voulais transmettre ma députation! Qu'est-ce que je dis là?... ne répétez pas cela non plus, Dornier; il est inutile que mes commettans puissent supposer...

— Que vous songez à la pairie; c'est parfaitement inutile. Cela ferait de la peine à ces braves gens de penser qu'après leur avoir promis d'être leur mandataire à la vie et à la mort, vous prévoyez déjà un divorce.

— Indigne Prosper! reprit le député en se croisant les bras d'un air sombre.

— Je vous plains sincèrement, dit Dornier de sa voix la plus hypocrite. Oui, je comprends votre chagrin; il est cruel pour un père, et quel père! de ne pas trouver dans son fils les qualités dont il lui donne l'exemple. Vous savez si j'aime Prosper, et cependant, quelle que puisse être la partialité de l'amitié, je suis forcé de convenir qu'il est dans une mauvaise voie. Sans doute, il est jeune, et il y a encore de la ressource; mais qu'il réponde jamais aux vues sérieuses que vous aviez sur lui, c'est un espoir auquel j'ose à peine me livrer.

— Et moi j'y renonce, interrompit le député avec l'accent du découragement.

— Mais, continua Dornier de plus en plus insinuant, pour un instrument qui ne répond pas à votre attente, devez-vous abandonner votre œuvre? Manquez-vous d'amis dévoués qui, sous la règle de votre supériorité incontestable, seront fiers et heureux de s'associer à vos travaux? Il en est un du moins, et c'est celui qui vous parle, dont l'attachement, j'oserai dire filial, vous consolerait, vous fortifierait peut-être, si vous vous décidiez enfin à y répondre par l'accomplissement d'une promesse bien chère. Un gendre, n'est-ce pas aussi un fils? Accordez-moi ce titre, mon cher maître, et puis montons hardiment à l'assaut du pouvoir; André Dornier sera votre Achate fidèle : à vos côtés pendant la lutte, devant vous à l'heure du danger, derrière après la victoire.

— Oui, Dornier, vous serez mon gendre, s'écria M. Chevassu entraîné par cette chaude péroraison; déjà je l'avais résolu; je ne dif-

férerai pas plus long-temps; aujourd'hui même je parlerai à Henriette.

Il est inutile de décrire le ravissement d'André Dornier, qui se voyait arrivé au but.

— Au revoir! dit le député en mettant enfin un terme aux protestations de dévouement et de reconnaissance dont il se voyait accablé. Je ne pense pas qu'en faveur de notre arrivée ma sœur daigne changer quelque chose à ses habitudes; nous ne la trouverons chez elle qu'à quatre heures : y viendrez-vous?

— Pouvez-vous en douter? s'écria Dornier, qui, avant de sortir, saisit avec transport la main de son futur beau-père et fit le geste de la porter à ses lèvres.

— C'est un brave et loyal garçon, se dit, après qu'il fut parti, M. Chevassu, et, tout considéré, j'ai raison de lui donner ma fille. Il n'est pas riche, mais il ne manque pas de talent, et, en lui continuant mes leçons, j'achèverai d'en faire un homme d'un vrai mérite.

Aussitôt après le départ d'André Dornier, Henriette entra dans la chambre où était son père. Au lieu de dormir ainsi qu'elle en avait prétexté le besoin, la jeune fille s'était livrée à un soin beaucoup plus important à son âge : elle avait remplacé son peignoir de voyage par celle de ses robes qu'elle trouvait la plus jolie. N'ayant pas vu depuis son enfance M^me de Pontailly, M^lle Chevassu ne pensait pas sans émotion à leur prochaine entrevue; c'était à ses yeux un évènement aussi solennel qu'une présentation à la cour. Près de paraître, petite provinciale, devant une grande dame de Paris, elle avait cru indispensable d'appeler un peu de coquetterie à l'aide de sa fraîche beauté, qui n'avait nul besoin d'un pareil secours. Mais, au moment où elle vint rejoindre son père, une émotion plus vive encore que celle de la toilette agitait la jeune fille. Une froide pâleur couvrait ses joues, ses yeux étincelaient, quoique son regard parût fixe; sa démarche était rapide et saccadée.

— Mon père, dit-elle avec explosion, je n'épouserai jamais M. Dornier.

— Qu'est-ce que vous dites? répondit M. Chevassu, étourdi de cette brusque attaque.

— Je n'épouserai jamais M. Dornier, répéta la jeune fille d'une voix altérée, mais résolue.

— Et d'où savez-vous que vous devez l'épouser? demanda le député en évitant d'engager immédiatement le combat; vous nous écoutiez donc? Écouter aux portes! Ah! Henriette!

— Je n'écoutais pas aux portes; mais vous parliez si haut, qu'involontairement je vous ai entendus. M. Dornier est un homme que je déteste, et jamais, je vous le jure, jamais je ne l'épouserai.

— Vous l'épouserez, mademoiselle, repartit M. Chevassu, irrité de l'accent de sa fille; vous l'épouserez, c'est moi qui à mon tour vous le jure. Il ne sera pas dit que je ne trouverai dans ma famille qu'insolence et révolte. Je vous montrerai que j'ai une volonté de fer qui saura faire plier vos caprices. Oui, dussé-je avoir recours à la rigueur, vous m'obéirez.

— En tout, mon père, cela excepté.

— Vous épouserez Dornier, ou je vous ferai enfermer dans une maison d'éducation.

— Votre fils à la Bastille! votre fille au couvent! dit Henriette avec ironie; je vous croyais député du côté gauche.

— Taisez-vous, mademoiselle, je vous l'ordonne, répondit M. Chevassu d'un ton courroucé : il ne vous appartient pas de discuter avec moi.

— Je vous croyais partisan de la liberté de discussion.

— Pour la seconde fois je vous ordonne de vous taire. Une obéissance passive, voilà votre devoir.

— Je croyais vous avoir entendu dire vingt fois que nul n'était tenu à l'obéissance passive.

— Vous croyiez! vous croyiez! répondit M. Chevassu en prenant son chapeau pour se soustraire à cette logique de jeune fille, qui opposait ainsi aux prétentions du père les opinions du citoyen; ce que vous devez croire, c'est que je ne vais pas perdre un temps précieux à écouter vos enfantillages. Il faut que je sorte. Votre frère ne tardera pas sans doute à rentrer; vous lui direz de m'attendre. A quatre heures, je viendrai vous prendre pour vous conduire chez votre tante. D'ici là vous avez le temps de réfléchir : vous connaissez ma volonté; qu'à mon retour je vous trouve raisonnable et soumise.

Sans écouter sa fille, qui, pour la quatrième fois, lui répétait qu'elle ne serait jamais la femme d'André Dornier, le député sortit de la chambre, et un instant après de l'hôtel.

— Il serait un peu fort, se dit-il en montant dans la voiture qu'il avait envoyé chercher, il serait un peu dérisoire que moi, qui me sens de force à porter l'état sur mes épaules, je ne pusse pas venir à bout d'un écolier et d'une petite fille!

## VIII.

Avant d'introduire le lecteur dans le salon de la marquise de Pontailly, chez qui doivent se passer plusieurs scènes de ce récit, qu'on nous permette une métaphore très rebattue. Depuis la création du monde, on compare la vie à un fleuve, que les chansons bachiques recommandent de descendre en chantant. Le conseil est bon, sans doute, mais il est un instant où il devient difficile de le suivre; c'est lorsque vers l'horizon de la ligne déjà parcourue commencent à disparaître les rives fleuries de la jeunesse. En ce moment critique, un secret ennui serre le cœur, quel qu'ait été jusqu'alors l'agrément du voyage. Les femmes surtout, et parmi toutes les autres celles qui ont été belles, se tournent alors en arrière pour suivre d'un triste regard leurs jours de triomphe près de s'évanouir, et cherchent, lutte insensée! à résister au courant qui les entraîne. Quelques-unes cependant sortent victorieuses de cette épreuve. Douées d'une sorte de philosophie pratique, elles acceptent d'un esprit soumis les dures et immuables conditions de la vie; le souvenir des fleurs du printemps ne leur rend pas amers les fruits de l'automne; en un mot, elles savent vieillir, science rare et désirable.

M^me^ de Pontailly appartenait à la classe de ces femmes raisonnables; mais sa résignation venait d'un caractère égoïste plutôt que d'un cœur religieux. Fort attachée à la vie, elle n'en dédaignait rien, et si le banquet de l'âge mûr lui semblait moins savoureux que celui de la jeunesse, elle n'avait pas perdu l'appétit pour cela. Elle pensait qu'on ne doit pas jeter l'orange avant d'en avoir exprimé tout le suc, décidée qu'elle était à manger même l'écorce. Au lieu de se rattacher par des regrets stériles à un passé qui ne renaît jamais, elle s'efforçait de tirer parti du présent, modifiant ses habitudes selon le progrès de ses années, réglant ses goûts sur la marche du temps, et ne demandant à chaque saison que les produits qu'elle comporte.

Dès son entrée dans le monde, la marquise s'était représenté la vie comme une route où il convient de se préparer des relais appropriés aux accidens successifs du terrain. Coquette dans sa jeunesse, plusieurs disaient galante, elle avait parcouru cette première période, doucement emportée par les chevaux fringans de l'amour. Vers quarante ans, lorsque cet attelage, passablement essoufflé, lui parut

enfin avoir mérité un repos qu'il eût été imprudent de lui refuser plus long-temps, elle le congédia philosophiquement, et le remplaça par les mules hargneuses du bel esprit; après les délicieuses mélodies de la passion, l'harmonie de leurs grelots lui sembla d'abord un peu discordante; mais elle s'y habitua et finit par s'y plaire. C'est ainsi que la marquise, aimant mieux quitter l'amour que d'en être abandonnée, de coquette était devenue bas-bleu, et cela systématiquement. Habituée au tourbillon du monde, elle n'eût pas supporté le délaissement où tombent les femmes qui ne savent rien substituer aux avantages de la jeunesse. Son esprit non moins que sa vanité redoutait la solitude. Il lui fallait un entourage, une cour, et, plutôt que d'y renoncer, elle se résigna de propos délibéré à en modifier les élémens. Dans son salon, les hommes aimables furent insensiblement remplacés par les hommes instruits, les séducteurs par les beaux esprits, les fats par les pédans. A l'époque où se passe ce récit, M[me] de Pontailly, qui avait quarante-six ans, était franchement entrée dans son rôle de femme savante, et elle était résolue à filer cette nouvelle scène de sa vie jusqu'à ce qu'un autre changement de décoration devînt nécessaire. Ménagère de ses ressources, elle réservait pour son déclin la médisance, le jeu et la dévotion, ces trois vertus théologales des vieilles femmes.

Rien de plus régulier que l'existence de M[me] de Pontailly pendant les sept mois de l'année qu'elle passait à Paris. A part le samedi, qui était son jour de réception, tous les soirs elle allait dans le monde. Le matin, à deux heures précises, elle montait en voiture et rendait des visites; à quatre heures, non moins exactement, elle rentrait chez elle; c'était le moment important de la journée, l'instant qui, pour la marquise, équivalait à celui où un roi constitutionnel réunit le conseil de ses ministres. Jusqu'à l'heure du dîner, M[me] de Pontailly recevait dans son salon une cohue d'hommes célèbres à un titre quelconque ou d'aspirans en qui elle croyait reconnaître le germe de l'illustration. Membres des diverses académies, littérateurs français ou étrangers, savans chauves, poètes chevelus, chacun était le bien accueilli, pourvu qu'il apportât son tribut, obole intellectuelle, qui rappelait à la partie classique de cette docte réunion le péage perçu par Caron au bord du Styx.

Quel que fût l'engouement de la marquise pour les hommes qui, à tort ou à raison, lui semblaient avoir du talent, elle y apportait pourtant une certaine restriction, et sur un point surtout se montrait exigeante. Ainsi que le vieil émigré l'avait dit à Moréal, elle était

d'une sévérité vétilleuse à l'égard de la toilette. Homère crotté, Dante mal vêtu, Shakspeare en sabots, eussent été assez mal reçus dans son sanctuaire, dont l'étiquette effarouchait surtout les artistes, race inculte et débraillée.

Quatre heures et demie venaient de sonner. M^me^ de Pontailly, vêtue d'une robe de velours noir et coiffée d'un riche bonnet orné de rubans incarnats, était assise sur une causeuse, à l'un des angles de la cheminée de son salon. Fort belle dans sa jeunesse, la marquise avait conservé un grand air, une tournure noble, et acquis cet embonpoint qui ne messied pas à la maturité. Sa figure rappelait celle de son frère; c'était la même physionomie sérieuse, la même dignité un peu raide, et parfois emphatique.

Sur une demi-douzaine de chaises ou de fauteuils rangés en demi-cercle devant le feu siégeait un pareil nombre d'individus plus ou moins vieux et plus ou moins laids, qui tous, à en juger par leur attitude gourmée, semblaient se croire des demi-dieux en présence d'une divinité supérieure. C'étaient, dans l'ordre où ils se trouvaient assis à partir de la causeuse, un pair de France, l'homme politique du sextuor; un historien dont le principal talent consistait à posséder la véritable prononciation des noms romans et tudesques; un gentilhomme russe, despote dans ses terres, mais libéral à Paris; un Italien, auteur de tragédies classiques, clair de lune d'Alfieri; un général mexicain aussi muet que le *techichi* de son pays natal, mais qui, aux yeux de la maîtresse du logis, avait le mérite d'arriver de loin; enfin un romancier, le plus jeune de tous, et l'un des entrepreneurs de la littérature échevelée qui avait cours à cette époque.

Chez elle, M^me^ de Pontailly avait l'habitude de conduire la conversation, à peu près comme le président de la chambre dirige les discussions politiques. Son ordre du jour était arrêté d'avance, et les interlocuteurs devaient s'y soumettre. Tel jour il fallait parler politique, tel autre littérature, tel autre beaux-arts, tel autre sciences exactes. M^me^ de Pontailly s'intéressait à tout, comprenait tout, parlait de tout; mais, cette universalité n'étant pas le partage de tout le monde, malheur au poète qui arrivait le jour de la chimie, malheur au naturaliste qui tombait au milieu d'une conversation philologique: ils se trouvaient réduits au silence.

En ce moment, l'ordre du jour était la poésie. La marquise s'était promis d'examiner à fond dans la séance les mérites respectifs de M. de Lamartine et de M. Victor Hugo; mais, malgré ses efforts, la discussion, jusqu'alors, ne répondait pas à ses espérances. Le thème

choisi ne plaisait à personne. Le pair de France eût mieux aimé narrer les petites intrigues parlementaires que ranimait l'approche de la session; l'historien mérovingien n'aurait pas été fâché de rectifier certaines erreurs touchant Hlodovigh; le Russe, en fait de littérature française, en était encore à Voltaire et à Jean-Baptiste Rousseau; l'Italien aurait volontiers parlé de ses vers, mais ceux des autres le touchaient peu; le Mexicain savait à peine le français; le faiseur de romans enfin méprisait la poésie, comme le renard de la fable les raisins.

— Que ces gens-là ont peu de souplesse et d'étendue dans l'esprit! se disait la marquise, impatientée de voir à chaque instant languir la discussion, malgré ses efforts pour la ranimer; tirez-les de leurs préoccupations habituelles, ils ne savent plus que dire. Ne viendra-t-il donc aujourd'hui aucun de mes poètes?

La porte s'ouvrit en ce moment, et M. de Pontailly parut, accompagné du vicomte de Moréal.

Quoiqu'il vînt rarement dans le salon de sa femme, le marquis en connaissait les mœurs, dont il se moquait parfois devant elle sans pitié. Dans l'antichambre, il avait dit à son protégé :

— Voici le moment de payer de votre personne. Le cénacle doit être assemblé; si c'est jour de science sociale ou d'érudition, si l'on réforme le gouvernement ou si l'on commente Niebuhr, vous êtes à peu près sûr de manquer votre entrée; mais si c'est jour de poésie, et j'en crois sentir le fumet, vous avez la partie fort belle. M$^{me}$ de Pontailly vous demandera probablement de dire quelques vers; il faudra vous exécuter.

— C'est que je récite fort mal, ainsi que vous avez dû vous en apercevoir.

— De l'assurance, et vous vous en tirerez. Vous êtes un joli garçon, et vous avez un timbre de voix agréable; servez-vous de vos avantages; on vous fera place à l'angle de la cheminée, en face de ma femme. C'est là la tribune. Posez-vous de trois quarts, dans une attitude modeste, mais pleine d'aisance; une main dans votre gilet, l'autre pendant négligemment le long de la tablette. Défilez sans vous presser votre petit chapelet; de temps en temps, un regard au plafond; quand on a l'œil expressif, et vous l'avez, cela ne manque jamais son effet. Pas de *fête romaine*, surtout! Quelque chose de gracieux, croyez-moi, et, si c'est possible, un hymne en l'honneur du beau sexe. Les femmes souffrent qu'on médise d'elles en prose,

mais en vers elles veulent être adorées à genoux. Rappelez-vous cela.

M. de Pontailly traversa le salon, salua d'un air assez narquois les personnages qui s'y trouvaient, et s'avança vers sa femme.

— Madame, lui dit-il en lui montrant Moréal, permettez-moi de vous présenter le fils d'un ami que je regretterai toujours, le vicomte de Moréal, qui joint à des qualités dont la liste serait trop longue le talent de faire des vers charmans.

La marquise, nous l'avons dit, exerçait un certain empire sur l'esprit de M. Chevassu, et, selon l'usage, regardait cet empire comme un droit incommutable. Deux mois auparavant, lorsque son frère lui avait écrit qu'il venait de rejeter la demande en mariage de M. de Moréal, elle s'était trouvée fort choquée, et avait vu dans cette décision prise sans la consulter une atteinte à sa légitime influence. Depuis, il est vrai, elle s'était engouée d'André Dornier pour l'amour de l'économie politique, mais, tout en le regardant comme le futur mari de sa nièce, elle gardait rancune à M. Chevassu. La visite de Moréal, qui, sans cette circonstance, l'eût embarrassée, la surprit, mais ne lui déplut pas. Elle vit dans cet incident imprévu un moyen de contrarier son frère, et elle n'était pas femme à se refuser ce petit plaisir. Un coup d'œil sur le vicomte, dont la physionomie était animée, la tournure élégante et la tenue irréprochable, la confirma d'ailleurs dans sa disposition bienveillante, et ce fut d'un air gracieux qu'elle lui répondit :

— Les amis de M. de Pontailly sont les miens, monsieur, et vous n'aviez pas besoin d'une autre recommandation; cependant le talent ne saurait vous nuire près de moi, car je me fais un devoir de l'admirer. Puisque vous êtes poète, vous allez nous tirer d'embarras. Nous parlions des deux maîtres de la poésie contemporaine, M. de Lamartine et M. Victor Hugo. Nous hésitions à prononcer entre ces deux grands écrivains; mais vous, qui cultivez leur art, vous avez certainement une opinion arrêtée, et votre avis doit faire autorité. Auquel des deux, monsieur, accordez-vous la préférence?

Cette question, qui eût pu servir de programme à un concours académique de province, étourdit un peu le vicomte, quoiqu'il possédât à fond la matière litigieuse. Il s'attendait à débiter de mémoire des vers, mais non à être obligé d'improviser en prose, et surtout il redoutait de commettre une maladresse en manifestant une opinion contraire à celle de la marquise. A ce dernier égard, son protecteur

lui vint en aide adroitement. La plupart des femmes préfèrent M. de Lamartine à M. Victor Hugo, par la même raison qui, sous Louis XIV, leur faisait préférer Racine à Corneille. M^me^ de Pontailly partageait le goût général de son sexe, et son mari l'avait entendue plusieurs fois développer son opinion. Levant l'index, sans que ce geste fût remarqué de personne, Moréal excepté, le marquis traça en l'air un L majuscule. Averti par ce signe du chemin qu'il devait suivre, quel que fût d'ailleurs son avis personnel, le vicomte prit la parole avec une facilité d'élocution qu'il ne se connaissait pas. Dans un parallèle semé d'aperçus ingénieux, comme on dit en style de feuilleton, il caractérisa la manière des deux illustres poètes, établit les points par où ils se rapprochent et ceux par où ils diffèrent, donna à chacun d'eux un tribut d'éloges convenable, et, après avoir paru hésiter quelque temps à décerner la palme, finit par l'offrir à l'auteur des *Méditations*.

—Il me semble impossible de traiter une question littéraire avec plus de goût, de convenance et d'impartialité, dit la marquise ravie de retrouver dans le jugement formulé par le vicomte son opinion personnelle; voilà ce que j'appelle de la critique. Messieurs, n'est-ce pas aussi votre avis?

L'assentiment fut unanime, quoique le triomphateur du jour commençât à déplaire à tout le monde.

—Moréal est du métier; il n'est pas étonnant qu'il se connaisse en poésie, dit le marquis empressé d'appuyer le succès de son nouvel ami.

—Ce qui serait étonnant, reprit M^me^ de Pontailly avec un sourire tout aimable, c'est que, parlant si bien de son art, M. de Moréal fût moins heureux en le cultivant. Me trouverez-vous trop indiscrète, monsieur, si dès le premier jour je mets à contribution votre muse?

—Madame, fit Moréal, qui s'inclina modestement en se disant tout bas : le gros émigré avait raison, je n'éviterai pas le calice.

—Si je vous parais importune, continua la marquise de plus en plus gracieuse, prenez-vous-en à votre excellente critique; c'est elle qui m'inspire le plus vif désir d'entendre quelques-uns de vos vers.

—Allons, place à la tribune, dit M. de Pontailly au romancier qui était assis à l'angle de la cheminée en face de la maîtresse du logis.

L'homme de lettres recula son fauteuil avec un ricanement sourd. Moréal s'approcha de la cheminée, s'y accouda négligemment selon

les prescriptions de son protecteur, et leva les yeux au plafond d'un air rêveur qui allait fort bien à son expressive physionomie :

—Puisque madame la marquise aime la poésie de M. de Lamartine, dit-il après un instant de réflexion apparente, peut-être aura-t-elle de l'indulgence pour quelques vers que j'ai osé placer sous l'invocation du grand poète, hommage indigne de lui sans doute...

—Je suis tout oreilles, interrompit M^me^ de Pontailly, qui était devenue d'une humeur radieuse en voyant que son jour de poésie, dont elle avait été sur le point de désespérer, prenait enfin une certaine tournure.

Le vicomte récita de son mieux ses stances *à la Mélancolie*. Quoiqu'aussi médiocre que puissent l'être d'honnêtes vers d'amateur, ce morceau poétique obtint un succès complet.

—Charmant! charmant! dit la marquise en frappant légèrement à plusieurs reprises les bouts de ses doigts l'un sur l'autre.

—Charmant! charmant! répétèrent en chœur les assistans, qui intérieurement donnaient le poète à tous les diables.

Pendant que Moréal débitait son élégie, plusieurs membres du cénacle étaient successivement arrivés. En pareil cas, les domestiques avaient une consigne particulière, ils n'annonçaient pas, et chacun savait ce que cela voulait dire. Alors on s'insinuait dans le salon à petit bruit, on saluait en silence la maîtresse de la maison, qui répondait non moins silencieusement par un signe de tête, et l'on se joignait, toujours muet, au groupe des auditeurs. Cette étiquette était rigoureusement observée; en cette circonstance cependant, un des arrivans la viola; ce fut André Dornier. A la vue de son rival victorieusement installé à la place la plus enviée du salon et tirant, en manière de feu d'artifice, ses fusées poétiques, l'ex-rédacteur du *Patriote* recula de surprise et frémit de dépit. Dans son trouble, il heurta une chaise qui tomba sur le parquet.

—Paix donc! s'écria la marquise en adressant à l'interrupteur un geste d'impatience.

Dornier salua humblement, puis, se remettant de son émotion, il vint se placer en face du poète, qui l'avait aperçu, et essaya, par son regard hostile, d'exercer sur lui la fascination qui soumet, dit-on, le rossignol au serpent. Cette manœuvre n'obtint pour résultat qu'un sourire de mépris qui redoubla la sourde colère de Dornier.

—Ah! il ne se tient pas pour battu, se dit-il; soit : guerre à mort!

—Eh bien! monsieur Dornier, dit le marquis en s'avançant un sourire caustique sur les lèvres, que dites-vous de ces vers? Ne vous semblent-ils pas fort jolis?

—Ce sont donc des vers? répondit le journaliste en jouant ironiquement la surprise.

—Que serait-ce donc? De la prose?

—Je ne dis pas que ce soit de la prose.

—Il faut bien cependant que ce soit l'un ou l'autre. M. Jourdain lui-même en convient.

—Je ne suis pas M. Jourdain, aussi n'en conviens-je pas.

—Quelle diantre de malice allez-vous nous décocher? Vous avez un air de persiflage qui ne promet rien de bon.

Ce colloque avait lieu près de la causeuse où était assise M^me^ de Pontailly, qui y prêtait l'oreille, car elle était curieuse de connaître l'opinion de Dornier.

—Que vous dirai-je, monsieur le marquis? reprit celui-ci en baissant la voix de manière à n'être entendu que des deux époux; la prose et les vers sont deux choses réelles et vivantes auxquelles je ne saurais assimiler une chose qui n'a ni réalité ni vie, une chose qui n'existe pas. Ce que vient de réciter ce monsieur n'est donc, à mes yeux, ni de la poésie ni de la prose; c'est ce je ne sais quoi de Tertullien qui n'a de nom dans aucune langue.

Que Dornier trouvât mauvaise l'élégie de son rival, c'était fort naturel; qu'il en fît la satire, c'était de bonne guerre; mais qu'il osât critiquer implicitement, par une acerbe raillerie, l'opinion qu'avait manifestée M^me^ de Pontailly, c'est ce qui parut à celle-ci une audace quelque peu impertinente.

—Monsieur, dit-elle au critique en le regardant d'un air glacial, pour juger la poésie, il ne suffit pas toujours d'avoir écrit quelques articles dans les journaux. On peut être très fort en économie politique, et ne rien comprendre à la langue de Racine.

Dornier, qui avait cru nuire à son rival en le tournant en ridicule, s'aperçut qu'il avait en réalité blessé l'amour-propre de la marquise; pour réparer cette faute, il prit un air si contrit, que M^me^ de Pontailly fut désarmée; voulant faire oublier au journaliste humilié la vivacité hautaine qu'elle venait de mettre dans ses paroles, elle le regarda d'un œil radouci et lui fit signe de se pencher vers elle.

—Je sais, lui dit-elle tout bas, pour quel motif vous en voulez tant aux vers de M. de Moréal: vous êtes rivaux, et dans ce cas il est permis de se déchirer un peu. Mais comprenez-vous mon frère qui

n'est pas encore venu m'amener ma nièce? Est-ce qu'ils ne seraient pas arrivés aujourd'hui?

—Ils sont arrivés ce matin, madame, répondit Dornier, charmé d'obtenir un moment d'entretien confidentiel; mais, avant de venir ici, M. Chevassu a dû faire deux ou trois visites à quelques-uns de ses collègues. Sans doute vous ne tarderez pas à le voir.

—Mon frère se porte bien? reprit M^me^ de Pontailly qui, depuis qu'elle était marquise, trouvait le nom de Chevassu déplorablement bourgeois et le prononçait le moins possible.

—A merveille, madame, et mademoiselle votre nièce aussi.

—Il y a six ans que je ne l'ai vue; elle promettait d'être bien; aujourd'hui, m'avez-vous dit, elle est fort jolie?

—Fort belle, dit Dornier d'un air pénétré.

—A qui ressemble-t-elle?

—Après ce que je viens de dire, ne l'avez-vous pas deviné?

—Comment! grave publiciste, de la flatterie! du madrigal! C'est Montesquieu écrivant *le Temple de Gnide*.

En remarquant le sourire prétentieux qui accompagna ces dernières paroles, Dornier se dit : Voilà ma sottise réparée; en me parlant, elle se trouve de l'esprit.

—Je ne vous demande pas de nouvelles de M. Prosper, continua la marquise en changeant de ton; je suppose qu'il est toujours aussi mal élevé.

—Il est bien jeune.

—Ce n'est pas une excuse, et mon frère est à son égard d'une faiblesse impardonnable. Depuis qu'il fait son droit, monsieur mon neveu n'est pas venu ici une seule fois sans me faire rougir par ses manières; parlant haut, contredisant tout le monde, un abominable parfum de cigare; enfin, et c'est tout dire, toujours crotté. Fi donc! rien que d'y penser, il me semble sentir l'odeur du tabac. Pour neutraliser cette impression désagréable, j'aurais besoin de respirer encore quelque suave poésie.

A ces mots, M^me^ de Pontailly se tourna vers le vicomte, qui, quoiqu'il se fût mêlé à la conversation générale, suivait du regard l'entretien de son rival et de la marquise.

—Monsieur de Moréal, lui dit-elle avec une inflexion de voix caressante, je n'ai trouvé à vos vers qu'un seul défaut : c'est d'être trop courts. N'aurons-nous pas encore le plaisir de vous entendre?

—Mais cette femme est donc la Messaline de la poésie! pensa le vicomte; *nondum satiata*.

Au même instant, Dornier se disait : — Aurait-elle l'intention de nous soumettre, le beau Moréal et moi, à un système de bascule? elle a un tel besoin d'hommages, qu'un courtisan de plus ne doit pas lui paraître à dédaigner.

— M. et M^lle^ *de* Chevassu! dit en ouvrant la porte le domestique chargé d'annoncer les visites.

Le député, qui avait déjà le pied dans le salon, s'arrêta net, et se tournant vers le laquais :

— Je m'appelle Chevassu sans *de*, lui dit-il d'une voix sévère; tâchez de ne pas l'oublier.

Ayant ainsi purifié sa vénérée roture de la tache nobiliaire dont elle venait d'être souillée, M. Chevassu traversa gravement le salon et se dirigea vers la marquise, qui, non moins majestueuse, se leva, sans faire un seul pas pour aller à sa rencontre. Le frère et la sœur s'abordèrent sans grande démonstration d'amitié; mais M^me^ de Pontailly embrassa d'un air d'affection sa nièce, quoiqu'en secret elle la trouvât peut-être un peu plus jolie qu'elle ne l'eût désiré. Les émotions éprouvées par la jeune fille le matin à l'hôtel des postes, et plus tard dans son entretien avec son père, avaient ajouté leur lustre à sa beauté, comme un orage avive encore les charmes d'un paysage. Il semblait impossible que ces yeux si vifs et ces joues si fraîches pussent jamais briller de plus d'éclat, et pourtant une flamme nouvelle les envahit soudain. Le jais du regard devint diamant, les roses du visage s'épanouirent; Henriette venait d'apercevoir Moréal, dont les yeux ne l'avaient pas quittée depuis qu'elle était entrée dans le salon. La marquise remarqua le trouble de la jeune fille et en comprit aisément la raison; pour l'aider à dissimuler, elle la fit asseoir sur la causeuse et lui adressa successivement plusieurs questions qui devaient lui donner le temps de se remettre.

Après avoir échangé avec son beau-frère une poignée de main assez froide et embrassé en revanche sa nièce sur les deux joues, M. de Pontailly rejoignit le vicomte, qui se tenait à l'écart.

— Vous êtes un heureux mortel, lui dit-il en souriant d'un air malin, ma nièce est jolie comme un ange, la poudre lui serait allée divinement.

— Trop jolie pour mon bonheur! répondit Moréal avec un soupir; je l'aime tant, et j'ai si peu d'espoir!

— Que vous faut-il donc? croyez-vous que je n'aie pas vu le regard qu'elle vous a lancé? Mordieu! quel regard! A votre âge, j'aurais traversé des flammes pour en obtenir un pareil.

— Vous croyez qu'elle m'a regardé? dit le vicomte en essayant de dissimuler son ravissement.

— Comme si vous ne vous en étiez pas aperçu, hypocrite! Et votre rival! quel magnifique dédain en répondant à son salut! Décidément, la partie est égale, trois contre trois!

— Votre neveu est contre moi, c'est-à-dire contre nous, ajouta Moréal en se reprenant.

— Le jacobin Prosper! de quoi se mêle-t-il? Je me charge de le mettre à la raison; j'ai une revanche à prendre avec la république!

M. Chevassu aperçut en ce moment le vicomte; à cette vue, il fronça le sourcil et d'un signe appela Dornier.

— Pourquoi, lui dit-il, ne m'avez-vous pas prévenu que je trouverais ici M. de Moréal?

— C'est la première fois que je l'y vois, répondit Dornier; vous devez croire que sa présence ne me plaît pas plus qu'à vous-même. Je ne sais comment il s'y est pris pour s'introduire ici. Quand je suis arrivé, il était là près de la cheminée, déclamant comme un histrion. Il paraît qu'il fait des vers.

— Ah! il fait des vers? dit le député d'un air dédaigneux.

— Détestables, j'ose le dire.

— Bons ou mauvais, peu importe; pour moi, un individu qui fait des vers est jugé. C'est comme cette barbe qui lui couvre la figure, est-ce convenable? est-ce décent? Il n'y a rien de sérieux dans cet homme-là.

— Vous savez qu'il chante? dit Dornier empressé d'ajouter ce nouveau délit au dossier criminel de son rival.

— Oui, c'est un gazouilleur de romances. Il faut que je demande sur-le-champ à ma sœur comment il se fait qu'elle reçoive chez elle ce monsieur.

Le député s'approcha de M^me de Pontailly et lui adressa quelques paroles à voix basse.

— Pourquoi je reçois M. de Moréal? répondit la marquise du même ton, mais avec un accent de hauteur, et pourquoi ne le recevrais-je pas?

— Après ce que je vous ai écrit il y a deux mois, il me semble...

— Il me semble, à moi, que je suis la maîtresse de recevoir dans mon salon qui je veux. Vous n'avez pas même daigné me demander un conseil dans la lettre dont vous parlez; vous voudrez bien me permettre de suivre votre exemple.

Voyant au ton de sa sœur qu'il n'obtiendrait rien d'elle, M. Chevassu s'éloigna d'un air mécontent.

— Eh bien! lui demanda Dornier, Mme de Pontailly vous a-t-elle expliqué...

— Je me chargerais plutôt de faire passer à la chambre un budget de deux milliards que d'arracher à ma sœur une parole de bon sens quand elle s'est mis quelque sornette en tête.

La porte du salon s'ouvrit, et au milieu de cette réunion de personnes soignées dans leur costume, polies dans leurs manières, châtiées dans leur langage, apparut soudain un être brusque, négligé, professant autant de mépris pour l'euphuisme que pour l'étiquette. C'était Prosper Chevassu.

L'étudiant se fraya un passage à travers les assistans, dont quelques-uns, auxquels il était inconnu, le regardaient avec surprise, ne concevant pas que cette figure incongrue fût admise dans le salon de Mme de Pontailly. Enchanté de l'effet qu'il produisait et dont il espérait qu'enragerait sa tante, Prosper s'avança vers elle, et, comme s'il eût été entraîné par la tendresse du népotisme, il se précipita dans ses bras. La marquise abhorrait, en public surtout, les scènes d'effusion, et tout ce que le prince de Condé parlant de Pichegru nommait *épanchement de corps-de-garde*. Elle se jeta donc en arrière pour se soustraire à cette inconvenante accolade qu'elle n'évita pourtant qu'en partie.

— Monsieur, dit-elle alors à son neveu en lui lançant un regard de majestueux courroux, il paraît que l'école de droit n'est pas celle du savoir-vivre. Ce n'est point ainsi qu'on aborde une femme. On peut lui baiser la main lorsqu'elle daigne vous la présenter, mais ces embrassades, même quand on est parent, sont d'un goût détestable.

— Ne vous fâchez pas, ma chère tante, répondit Prosper sans s'émouvoir; je croyais qu'on ne baisait la main des femmes que lorsqu'elles étaient vieilles, et vous êtes si jeune!

— Et vous si mal élevé, dit la marquise en baissant la voix, que je rougis d'être votre tante.

— Oh! vous rougissez, reprit l'étudiant, qui peut-être allait faire quelque impertinente allusion aux petits artifices de toilette qu'emploie parfois une femme aux approches de la cinquantaine, mais un regard suppliant de sa sœur l'arrêta. — Me permettez-vous de dîner avec vous dans ce modeste négligé? dit-il en revanche pour attirer l'attention de sa tante sur un costume où la fantaisie l'emportait sur la correction.

— Je ne vous invite pas, répondit la marquise en prenant son plus grand air.

— Que vous êtes bonne, ma chère tante! vous allez toujours au-devant de mes désirs.

L'étudiant s'inclina d'un air de moqueuse gratitude, et, content d'avoir mis sa tante de mauvaise humeur, il alla serrer cordialement la main de M. de Pontailly.

— Te voilà, bon sujet, lui dit le vieillard; incorrigible, à ce que je vois. A l'air de ma femme, je devine que tu viens déjà de lui débiter quelque sottise; tu as tort. On ne doit jamais se brouiller avec sa tante lorsqu'elle est riche et sans enfans, et, si tu continues, tu finiras par te brouiller sérieusement avec la tienne.

— Hélas! c'est fait, répondit Prosper avec une contrition affectée; disgracié par sa tante, proscrit par son père, telle est, pour le moment, la condition de votre infortuné neveu. Si vous lui fermez aussi vos bras, il ne lui reste qu'à mourir.

— Je ne te fermerai pas mes bras, mais je te donnerai un conseil. Un peu d'étourderie se fait excuser, trop finit par déplaire à tout le monde. Qu'as-tu fait encore à ton père?

— Rien du tout; je suis le modèle des fils; c'est mon père, au contraire, qui outrage toutes les lois divines et humaines. Ne parle-t-il pas de me mettre en pension?

— Il a raison; si j'étais à sa place, il y a long-temps que cela serait fait.

— Vous, mon oncle, c'est bien différent.

— En quoi?

— Vous êtes de l'ancien régime, et une mesure despotique ne serait qu'une application de vos principes; mais mon père, un député du côté gauche, attenter à la liberté d'un citoyen, car je suis un citoyen...

— Pas encore, maître Prosper; d'ailleurs, citoyen ou non, un fils doit avant tout obéir à son père.

— Ah! vous recevez M. de Moréal? dit en changeant de conversation l'étudiant, qui venait d'apercevoir le vicomte.

— Il est mon ami, répondit le vieillard, qui appuya sur ce mot, et je désire qu'il devienne le tien. Vous vous connaissez déjà, je crois?

— Oui, nous nous connaissons, dit Prosper, dont la physionomie était devenue soudain fort sérieuse.

— Dans le salon de ta tante, c'est à toi de le prévenir; va lui parler.

— Vous venez de me dire qu'un fils doit avant tout obéir à son

père; le mien, si je le consultais, me défendrait de me lier avec M. de Moréal; cependant, puisque cela peut vous plaire, je vais le saluer.

L'étudiant se dirigea vers le vicomte, qui l'accueillit par un sourire amical.

— Vous vous rappelez notre entretien de ce matin? lui dit-il en fronçant le sourcil; à quand notre petite promenade à Saint-Mandé?

— Comment! mon cher Prosper, dit Moréal, vous persistez...

— L'entêtement est contagieux. Serez-vous libre demain matin?

— Non. Après-demain si vous voulez.

— Après-demain soit. A huit heures du matin, à l'entrée du bois, des épées, chacun un seul témoin.

— C'est convenu, dit le vicomte d'un ton calme.

Les deux jeunes gens se séparèrent.

Un instant après, Moréal se rapprocha sans affectation d'André Dornier, qui faisait semblant d'examiner un album dans l'embrasure d'une fenêtre.

— Monsieur, lui dit-il d'un air hautain, je viens vous demander l'explication du regard que vous avez fixé sur moi lorsque je disais mes vers.

— Quand je suis au théâtre, j'ai l'habitude de regarder les acteurs, répondit Dornier d'un ton non moins dédaigneux.

—Vous n'êtes point au théâtre, et je ne suis pas un acteur. Permis à vous de trouver mes vers détestables, mais à vous défendu de me regarder insolemment.

— Je n'ai pas attendu votre permission, et voici comment je réponds à votre défense.

André Dornier arrêta sur le vicomte un regard de défi, et ils échangèrent pendant un instant une provocation muette, mais pas sionnée.

— Fort bien, reprit Moréal, vous comprenez à demi-mot; nous visons au même but, et nous nous gênons mutuellement. L'un de nous est de trop.

— Si c'est un duel qu'il vous faut, je suis à vos ordres.

— Demain matin à huit heures, à l'entrée du bois de Vincennes; je vous laisse le choix des armes.

— C'est bien, je serai au rendez-vous; mais quittons-nous, M. de Pontailly nous surveille.

Les deux rivaux composèrent leurs physionomies et se séparèrent d'un air tranquille.

Six heures allaient sonner, et le salon se vidait peu à peu. Malgré son désir de prolonger sa visite et d'échanger encore avec la jeune fille qu'il aimait quelques-uns de ces regards fugitifs qui, dans le monde, sont souvent le seul bonheur permis à la passion, Moréal comprit qu'il fallait se retirer. Il prit congé de la marquise, qui lui octroya de la manière la plus gracieuse le droit de revenir, renouvela ses remerciemens à son protecteur, et, après avoir contemplé Henriette une dernière fois, il sortit. Dornier se retira un instant après, accompagné de Prosper, qui était trop orgueilleux pour essayer de rentrer en grace près de son père et de sa tante.

## IX.

Lorsque les deux amis furent dans la rue, Prosper dit à Dornier :

— Je me bats après-demain.

— Et moi, demain, répondit le journaliste.

— Avec Moréal?

— Oui; et vous, avec qui?

— Pardieu! toujours avec Moréal. Il m'avait bien dit ce matin, l'endiablé qu'il est, qu'il s'arrangerait de manière à commencer avec vous.

Prosper raconta l'entretien qui avait eu lieu dans l'estaminet.

— Mais je n'en aurai pas le démenti, dit-il en finissant; ce matin je n'avais pour mobile que mon amitié pour vous et le désir de reconnaître en une fois les services que vous me rendez en toute occasion; maintenant, c'est pour moi une question d'amour-propre. Si, après avoir été prévenu, je me laissais escamoter mon duel, ce petit monsieur aurait trop le droit de se moquer de moi. Vous allez me promettre de me laisser passer le premier.

Les journalistes, en province surtout, sont exposés assez souvent à d'autres combats que ceux de la polémique. Lorsqu'il était entré dans cette carrière, Dornier en avait accepté les charges, et deux fois déjà il avait été obligé de quitter la plume pour l'épée. D'ailleurs, s'il n'était pas duelliste, il ne manquait point de courage, et, quoiqu'il se fût difficilement décidé à se battre sans y être pour ainsi dire contraint moralement, une fois son parti pris, il se présentait de bonne grace sur le terrain. En cette occasion, il avait délibérément accepté la provocation du vicomte, qu'il regardait comme le plus sérieux obstacle à ses projets, parce que le but lui semblait assez tentant

pour qu'il ne se laissât pas arrêter par un obstacle; mais la proposition de l'étudiant lui présenta l'affaire sous un jour nouveau.

— Tout à l'heure j'ai fait une sottise, pensa-t-il; au lieu de lutter de fanfaronnade avec ce jeune coq, j'aurais dû gagner du temps, ne fût-ce que quarante-huit heures. Mais qui pouvait prévoir la fantaisie belliqueuse de cet écolier? Oui, j'ai fait une lourde sottise; il fallait laisser le champ libre à ces deux étourdis. Vainqueur ou vaincu, Moréal n'aurait plus été à craindre; car, mort, tout était dit, et, meurtrier du frère d'Henriette, c'était désormais entre elle et lui un abîme infranchissable, sans compter que, dans ce dernier cas, la petite serait devenue un parti magnifique. Quel besoin avais-je de gâter une si belle position?

— Vous ne me répondez pas? reprit Prosper; je vous dis qu'il faut demain me céder votre place, sauf à prendre la mienne après-demain, s'il y a lieu.

— C'est impossible, répondit Dornier assez faiblement.

— Rien n'est impossible, et, si vous refusez, nous nous brouillerons.

— Je pourrais vous céder un plaisir, mais un danger....

— Je vous dis que c'est pour moi une question d'honneur. Je suis sûr que notre gentilhomme rit en lui-même du tour qu'il m'a joué, et c'est une satisfaction que je ne veux pas lui laisser. Voyons, est-ce arrangé?

— Mais comment voulez-vous que je manque à un rendez-vous de cette nature? Ce serait me déshonorer. Je suis inscrit le premier, je dois passer le premier.

— Erreur; dès ce matin j'avais pris date; mon titre est donc plus ancien que le vôtre. Quant au blâme que vous redoutez, nous allons trouver en dînant un moyen d'arranger cela de manière que l'homme le plus pointilleux n'ait pas le plus petit mot à dire.

Les deux amis entrèrent dans un restaurant du boulevard des Italiens, et, leur premier appétit apaisé, ils reprirent la discussion. Ainsi qu'il arrive souvent, plus André Dornier persistait dans ses objections, plus Prosper s'opiniâtrait à son projet. L'étudiant épuisa une foule de raisonnemens plus ou moins sophistiques pour convaincre son compagnon; mais celui-ci, qui au fond n'attendait pour céder qu'un argument plausible, comprit qu'il était tout-à-fait impossible d'accepter sans honte un semblable arrangement, et il continua, bien malgré lui, à se retrancher derrière les grands mots d'honneur et d'amitié.

— Tout ce que vous me dites est inutile, dit-il à la fin à l'élève en droit d'un ton qui n'admettait pas de réplique; si demain il vous arrivait malheur par ma faute, je ne me le pardonnerais jamais. C'est à moi de me battre le premier, et je me battrai.

— Ah! tu le prends sur ce ton-là! se dit Prosper, tout-à-fait irrité par la contradiction; eh bien! nous verrons.

L'étudiant venait de concevoir un plan, superbe selon lui, pour mettre André Dornier dans l'impossibilité de se battre le lendemain; mais il n'eut garde de le lui communiquer.

— Il est huit heures et demie, dit-il en jetant sa serviette sur la table; demandons la carte, et allons faire un tour à la porte Saint-Denis. Je serais bien aise de voir comment s'y comporte l'émeute.

Vingt minutes plus tard, les deux amis descendaient la pente du boulevard Bonne-Nouvelle.

A la fin de 1834, les émeutes avaient singulièrement dégénéré; la guerre civile était réduite aux proportions d'un charivari; la canne des agens de police avait remplacé la fusillade. L'émotion populaire, dont la seule idée réjouissait le cœur du républicain Prosper, n'était plus qu'une scène assez bruyante, il est vrai, jouée par quelques jeunes prolétaires amis de toute espèce de tapage, et à laquelle assistaient un beaucoup plus grand nombre de promeneurs oisifs, attirés par ce spectacle gratuit. Voici comment se passait la représentation. Au commencement de la soirée, on voyait s'établir à la porte Saint-Denis et à la porte Saint-Martin deux pelotons de la garde municipale à pied, flanqués l'un et l'autre d'une escouade de sergens de ville et d'auxiliaires sans uniforme, mais reconnaissables à leurs longues redingotes bleues, à leurs physionomies peu gracieuses, et surtout à une énorme canne qui, si l'on en croyait leur vigoureuse apparence, n'était pas uniquement destinée à assurer leur marche. Quelques patrouilles de la garde municipale à cheval circulaient d'une porte à l'autre, surveillant chaque groupe, ainsi que les chiens des bergers surveillent un troupeau, avec cette différence cependant qu'à la première alerte les cavaliers avaient pour consigne de tomber sur les moutons, recommandés au plat de leurs sabres. Insensiblement la foule devenait plus compacte; des bandes de jeunes citoyens en blouse arrivaient du boulevard, de la ville et des faubourgs; les rassemblemens se formaient; on se pressait, on s'entassait, on sifflait, on huait, on entonnait des chants patriotiques : la fête était commencée. De temps en temps alors, une patrouille, quittant son allure paisible, mettait ses chevaux au trot et balayait la chaussée du

boulevard, comme en automne un coup de vent emporte les feuilles mortes; d'autres fois, de l'un des postes d'infanterie s'élançaient une vingtaine de ces auxiliaires à mine peu avenante dont nous avons parlé; brandissant leurs cannes en bâtonistes consommés, ils se précipitaient sur le groupe voisin, saisissaient au hasard quelques individus plus ou moins prévenus d'avoir sifflé, et, araignées avides, traînaient ces mouches étourdies dans un trou creusé à l'intérieur de la porte Saint-Denis, et qui d'escalier devenait en ce cas geôle provisoire. Vers onze heures, la foule s'écoulait, les gardes municipaux rentraient dans leurs casernes, les mouchards dans leurs tanières; on conduisait en prison une trentaine de pauvres diables, qui, moins coupables que d'autres bien souvent, avaient eu le mauvais lot à la loterie de l'émeute, et tout était dit. Le lendemain soir on recommençait.

Lorsque Prosper et son compagnon furent arrivés à l'endroit où le boulevard incline vers la porte Saint-Denis, l'émeute promettait de devenir intéressante, et les connaisseurs commençaient à s'en montrer satisfaits.

— *Ça chauffe*, disait-on dans les différens groupes.

— Est-ce que vous voulez pénétrer dans cette cohue? demanda Dornier en s'arrêtant.

— Sans doute; rien n'est amusant comme une émeute, mais, pour en jouir, il faut être bien placé.

— Ne sommes-nous pas bien ici? De cette hauteur, on découvre tout le boulevard entre les deux portes.

— Un peu plus loin nous serons encore mieux, dit Prosper, qui ne perdait pas de vue son projet.

Ils continuèrent d'avancer à travers la masse des curieux; mais au bout d'une centaine de pas leur marche fut interrompue par une de ces paniques soudaines qui se renouvelaient tous les quarts d'heure. Un flot d'émeutiers en déroute les refoula brusquement vers l'entrée de la rue Saint-Denis.

— Quel plaisir trouvez-vous à vous mêler à cette populace? dit Dornier lorsqu'il put enfin s'arrêter; je n'ai jamais vu pareilles figures de bandits.

— Cette populace, c'est le peuple; ces bandits sont nos frères, répondit l'étudiant d'un ton de reproche. Ce dédain aristocratique sied mal à un républicain.

— Parlez moins haut; ce n'est pas ici le cas de crier sur les toits sa profession de foi.

— Je proclamerais la mienne sur l'échafaud. Mais voilà l'alerte passée; maintenant nous pouvons avancer.

— N'en avez-vous pas assez?

— Nous n'avons encore rien vu.

— Si fait, car, pour ma part, je vois là-bas les gardes municipaux qui se mettent en mouvement; il va y avoir une charge.

— Avez-vous peur? demanda Prosper avec un accent de moquerie.

— Sans avoir peur, il est permis, je crois, de ne pas se soucier d'être foulé aux pieds des chevaux ou assommé par les agens de police. Je vous déclare que, si vous persistez à rester ici, je vous quitte.

La démonstration des gardes municipaux produisit son effet ordinaire. Une masse d'individus en blouse prit la fuite devant le peloton de cavaliers qui la poursuivit au trot en distribuant des coups de plat de sabre aux moins alertes. Les deux amis, pour éviter d'être renversés par les fuyards ou par les chevaux, s'effacèrent de leur mieux contre une boutique, et, lorsque le détachement les eut dépassés, ils se trouvèrent à peu près isolés sur le trottoir. La vue des casques et des sabres avait exalté la guerroyante humeur de l'élève en droit; quoiqu'il eût résolu d'être prudent, son républicanisme lui porta soudain au cerveau, et il ne put résister à la tentation de mêler sa voix aux clameurs séditieuses dont retentissait au loin le boulevard.

— A bas les municipaux! cria-t-il avec force; vive la liberté!

— Prosper, êtes-vous fou? lui dit Dornier en lui mettant la main sur la bouche; avez-vous envie de nous faire arrêter? — Et il essaya, mais inutilement, d'entraîner l'obstiné républicain.

Au même instant, les hommes armés de cannes firent à leur tour irruption sur les émeutiers dispersés par la cavalerie.

— Voici le moment, pensa traîtreusement l'étudiant en droit. — Vous avez raison, dit-il à haute voix, il est temps de battre en retraite.

Les deux amis prirent leur course du côté de la rue Saint-Denis; presque aussitôt Prosper, heurtant son compagnon comme par mégarde, le fit trébucher et tomber sur le trottoir; Dornier essaya de se relever, mais déjà deux agens de police l'avaient pris au collet.

— Le seul moyen de me débarrasser de lui, s'était dit Prosper Chevassu en dînant, c'est de le mener à l'émeute et de le faire coffrer. Avec la protection des trente ou quarante députés qu'il connaît, il en sera quitte pour un ou deux jours d'arrêts, et, pendant ce temps-là, je pourrai vider ma querelle avec Moréal.

L'étudiant ne pouvait exécuter son projet sans s'exposer un peu, mais il comptait sur son adresse et sur sa remarquable légèreté pour s'esquiver au moment critique; il fut trompé pourtant dans son attente, et confirma la vérité des vers de La Fontaine :

Tel, comme dit Merlin, cuide engeigner autrui,
Qui souvent s'engeigne soi-même.

Au moment d'atteindre l'angle de la rue Saint-Denis, l'étudiant se heurta violemment contre un sergent de ville qui accourait pour lui barrer le passage.

— La casquette rouge! s'écria ce dernier avec un accent de triomphe. J'étais bien sûr de vous retrouver, mon gaillard; cette fois, vous ne m'échapperez pas comme ce matin.

Prosper essaya de lutter contre la main vigoureuse qui déjà s'efforçait de l'entraîner; mais un agent de police, venant à l'aide du sergent, acheva de rendre la résistance inutile.

Un instant plus tard, l'étudiant, après avoir fait une fort belle défense, rejoignit André Dornier dans le trou de la porte Saint-Denis, où se trouvaient déjà entassés une dizaine de prisonniers.

— Dornier, êtes-vous là? demanda Prosper, qui, dans les ténèbres de cette étrange prison, n'entrevoyait que des formes confuses appuyées contre les murs ou accroupies sur les marches de l'escalier.

— Sans doute je suis là... grace à vous... répondit d'une voix altérée le journaliste.

L'étudiant se dirigea en tâtonnant du côté d'où venaient ces paroles.

— Parlez bas, lui dit à l'oreille Dornier lorsqu'ils se furent rapprochés; surtout plus de noms propres et pas de fanfaronnades séditieuses : il y a sans doute ici des mouchards, et notre position n'est pas assez agréable pour chercher à l'aggraver.

— Vous me semblez ému, répondit Prosper; je vous croyais plus de fermeté.

— Croyez-vous que ce soit si amusant d'être ici?

— Il est certain qu'il serait plus agréable d'être au bal de l'Opéra; mais un républicain...

— Parlez donc plus bas.

— Un philosophe, si vous l'aimez mieux, doit savoir supporter la mauvaise fortune; pour moi, s'il y avait moyen de fumer un cigare, je ne me plaindrais pas du sort.

— Quand vous aurez passé quinze jours en prison, vous changerez de langage.

— Bah! quinze jours... et quand même; Béranger et tant d'autres n'ont-ils pas été en prison? Savez-vous qu'une petite captivité pour un motif politique n'est pas du tout à dédaigner? Cela pose un homme.

Nous laisserons les deux interlocuteurs, l'un fort mécontent, l'autre presque consolé, enfermés dans la cage de pierre de la porte Saint-Denis.

Le lendemain à sept heures du matin, le vicomte de Moréal, déjà complètement habillé, se promenait dans sa chambre lorsqu'on frappa bruyamment à la porte.

— Voici Cendrecourt, se dit-il en pensant à un de ses amis qu'il avait mis en réquisition la veille pour être son témoin.

La porte ouverte, au lieu du jeune homme qu'il attendait, le vicomte vit entrer M. de Pontailly. Le marquis était vêtu d'une ample redingote bleue militairement boutonnée jusqu'au cou; il avait remplacé son parapluie par un gros jonc à pomme d'or, et son chapeau à larges bords était penché sur l'oreille droite encore plus que de coutume.

— Ah! mon garçon, je vous y prends, dit le vieillard, qui d'un regard avait exploré la chambre; est-ce pour tirer des pigeons que vous avez préparé cette boîte de pistolets que je vois sur votre bureau? J'avais bien deviné hier, en voyant de quel air vous dialoguiez avec Dornier, qu'aujourd'hui nous aurions une petite escarmouche. Aussi, vous voyez que j'ai été matinal. Allons, contez-moi l'affaire. Vous savez que vous m'avez promis de vous laisser diriger par moi.

— Je ne trouverai jamais un meilleur guide, répondit le vicomte.

— Ainsi, vous devez vous battre? reprit le marquis d'un air mécontent.

— Oui; mais ne me blâmez pas avant de m'avoir entendu. Si je me bats aujourd'hui avec M. Dornier, c'est pour ne pas me battre demain avec votre neveu.

— Quoi! Prosper aussi!

— Prosper, que j'aimerais beaucoup s'il voulait me le permettre, a mis dans sa tête de marier sa sœur à M. Dornier, et, comme je le gêne, il a imaginé un infaillible moyen de se débarrasser de moi: c'est de me percer le flanc. Je vous avouerai, monsieur le marquis, que je me soucie médiocrement de lui donner cette petite satisfaction.

— Je vous crois, parbleu! Prosper est un entêté qui ne démordra pas de sa résolution, quelque extravagante qu'elle puisse être, et je comprends que s'il vous provoque...

— Il l'a fait déjà.

— Hier?

— Deux fois : le matin à son arrivée, et dans votre salon.

— Comment ai-je fait pour ne pas m'en apercevoir? Vous avez raison, la position se complique.

— C'est pour la simplifier que j'ai ce matin une rencontre avec M. Dornier.

— Où?

— Au bois de Vincennes.

— A quelle heure?

— A huit heures.

— Il est sept heures passées, dit le marquis en regardant la pendule; envoyez chercher une voiture et partons.

— Comment! monsieur, vous voulez...

— Être votre témoin, comme j'ai été deux fois celui de votre père.

— C'est un honneur que je voudrais avoir mérité... mais... j'attends un de mes amis.

— Écrivez-lui un mot que vous laisserez chez le concierge. Dépêchez-vous; nous devrions être en route.

Moins d'une heure après cet entretien, M. de Pontailly et Moréal descendaient de voiture au lieu désigné pour le rendez-vous. Pour une raison connue du lecteur, ils n'y trouvèrent personne. Ils attendirent plus d'une heure, d'abord avec patience, ensuite avec étonnement. Enfin la vivacité du marquis ne lui permit pas de se taire plus long-temps.

— Il est neuf heures et demie, dit-il en tirant sa montre; ce drôle se moque de vous. Je l'ai toujours soupçonné de n'être pas franc du collier.

— Quelque empêchement peut-être, dit le vicomte.

— Le duel n'admet pas plus d'empêchement que les dettes de jeu n'admettent de délai. Notre homme ne viendra pas parce qu'il a peur, voilà tout; mais je connais son adresse : retournons à Paris, et prenons-le d'assaut dans son domicile; il faudra bien qu'il m'explique sa conduite, car c'est moi qui prends l'affaire maintenant. Un poltron de cette espèce prétendre à la main de ma nièce! Je serai, parbleu! ravi de lui dire à ce sujet ma manière de voir.

De retour à Paris, le marquis et le vicomte se rendirent aussitôt

à un hôtel garni de la rue des Petits-Champs, où s'était logé le défaillant; là ils apprirent que M. Dornier n'était pas rentré depuis la veille.

— Le lièvre a changé de gîte, dit le vieillard en riant; car, malgré sa susceptibilité à l'endroit du point d'honneur, l'aventure prenait à ses yeux une tournure si bouffonne, qu'il jugea inutile de la traiter désormais sérieusement. Ma foi, cherche sa piste qui voudra. Je crois que ce qu'il y a de mieux à faire, c'est d'en rester là. Votre rival vient de se suicider, et cela vaut mieux pour vous que de l'avoir tué vous-même. Battons le fer tandis qu'il est chaud; allons trouver M. Chevassu.

— Vous devez comprendre, répondit le vicomte, qu'après le refus que j'ai essuyé il y a deux mois, il m'est impossible de me présenter chez M. Chevassu, à moins qu'il ne m'y appelle lui-même.

— C'est juste; je ne pensais plus à cela. Eh bien! vous m'attendrez dans la voiture. Au total, la journée est bonne; nul doute qu'en apprenant la lâche conduite de Dornier, mon beau-frère ne rompe avec lui sur-le-champ.

## X.

La plupart des députés, pendant leur séjour à Paris, se logent presque aussi modestement que le font les étudians; oiseaux de passage, jusqu'à ce qu'ils retournent à leur nid, le moindre gîte leur suffit, comme à l'hirondelle. Quelques-uns, cependant, y attachent une certaine importance, et M. Chevassu était de ce nombre. Le logement qu'il occupait à l'hôtel Mirabeau était assez grand pour qu'il y pût recevoir plusieurs de ses collègues, et il s'y était installé en homme décidé à retrouver, du moins en partie, les agrémens et les ressources de son propre logis. Avant son départ de Douai, le député avait fait mettre au roulage une caisse énorme contenant un choix des livres de sa bibliothèque qu'il prévoyait devoir lui être le plus indispensables dans le cours de la session. C'était le *Moniteur* depuis 1830, le *Bulletin des Lois*, une foule de brochures politiques, et enfin la collection complète du *Patriote douaisien*, nécropole d'articles d'opposition d'où le nouveau membre du côté gauche comptait bien exhumer pour la tribune plus d'une tirade à effet. Fort aristocrate dans ses habitudes, malgré ses principes démocratiques, M. Chevassu aurait trouvé au-dessous de sa dignité d'aller consulter, dans une bibliothèque publique ou dans un cabinet de lecture, les livres

dont il pouvait avoir besoin. Quant à travailler à la chambre, comme font plusieurs députés, Dornier lui avait insinué qu'un homme d'état, pour conserver son prestige, doit toujours sortir de son cabinet armé de toutes pièces, et paraître tout savoir sans jamais avoir l'air de rien apprendre.

En ce moment, M. Chevassu, enveloppé d'une belle robe de chambre sérieuse en sa couleur, était assis devant un grand bureau garni d'une étagère où il avait fait ranger ses livres. Un manuscrit fort raturé était ouvert devant lui, et il le feuilletait avec une attention mêlée d'impatience. S'il nous était permis de trahir un secret commun à un assez grand nombre d'orateurs, nous avouerions au lecteur que ce cahier si souvent revu et corrigé n'était autre chose que l'improvisation par laquelle le nouveau député voulait signaler son début. M. Chevassu appelait ainsi le travail du cabinet au secours de l'inspiration de la tribune, non pas qu'il crût manquer d'esprit comptant, ou qu'il se défiât de son éloquence, mais il attachait une telle importance à son premier pas dans la carrière parlementaire, qu'il lui semblait impossible d'y apporter trop de préparation et de soins.

— Un homme comme moi ne doit aborder la tribune que par un coup d'éclat, s'était-il dit après son élection.

Quel serait ce coup d'éclat? Si les exemples ne manquaient pas, tous offraient des inconvénient. Il y avait le début foudroyant, l'apostrophe de Mirabeau à M. de Brézé; mais ce n'est qu'au milieu des orages d'une révolution naissante qu'on peut faire gronder un pareil tonnerre; — le début spirituel, la réplique de Pitt à lord Nugent, mais l'esprit était-il bien le meilleur moyen de réussir à la chambre? — le début libéral, la motion de Burke contre la taxe du timbre imposée aux colonies d'Amérique, mais ici la multiplicité des abus rendait fort difficile le choix du point d'attaque. Après avoir ainsi passé en revue les commencemens d'une dizaine d'orateurs célèbres à des titres divers, M. Chevassu se trouva un peu plus embarrassé qu'auparavant. A force d'y réfléchir cependant, une inspiration lui vint qui lui parut heureuse.

— Je suis député du département du Nord, se dit-il, mais en même temps j'appartiens à la France entière. Si donc il m'était possible d'entamer d'abord une question locale, et, partant de là, d'ouvrir adroitement une discussion d'intérêt général, je frapperais deux coups au lieu d'un : d'une part, je charmerais mes commettans en

plaidant leur cause; de l'autre, j'établirais magistralement ma position à la chambre.

Après avoir mûri cette idée, M. Chevassu s'occupa de l'exécuter. A son instigation, une pétition fut adressée à la chambre par les fabricans de sucre indigène, qui dans le département du Nord possédaient plus de deux cents usines. En partant pour Paris, le député emporta cette requête, qu'il s'était chargé de déposer sur le bureau, et à propos de laquelle il avait résolu de paraître à la tribune pour la première fois.

Sur ce thème simple et en apparence naïf, la betterave, voici quelles fioritures parlementaires avait brodées le futur grand orateur. Selon lui, la question des sucres contenait virtuellement toutes les autres. Elle pouvait être envisagée sous deux faces, l'intérieur et l'extérieur. A l'intérieur, elle se rattachait évidemment à tous les griefs de l'opposition : l'oubli des promesses de 1830, l'inexécution du programme de l'Hôtel-de-Ville, le penchant aux idées rétrogrades, la corruption des agens du pouvoir, la falsification des listes électorales, la haine de toute espèce de réforme. A l'extérieur, l'éloquent tribun prenait un essor encore plus vaste : avec l'aisance d'un aigle qui domine tous les pics de montagnes, il planait sur les plus ardues questions du moment : question d'Orient, question espagnole, question belge, question d'Alger; et dans cette revue à vol d'oiseau, quelle variété d'épisodes, quelles transitions inattendues, quel luxe de métaphores, quelle audace de prosopopées! Peinture amère de l'humble attitude du cabinet en face de l'étranger, défi à la perfide Albion, protestation en faveur de la nationalité polonaise, élégie sur l'esclavage des noirs, dissertation philosophique sur la décadence de l'empire turc, tableau prophétique du duel gigantesque de la Russie et de l'Angleterre marchant l'une contre l'autre des confins opposés de l'Asie; triste retour sur l'abaissement de la France, réduite à contempler sans y prendre part ce magnifique spectacle; hommage patriotique au tombeau de Sainte-Hélène : tout cela à propos de betterave; rien n'était oublié dans cette pièce d'éloquence. Pour conclusion, l'orateur douaisien, revenant à son légume, établissait pathétiquement qu'accroître d'un seul centime par kilogramme le tarif du sucre indigène, ce serait tout simplement jeter la France dans l'abîme.

Assez content de son œuvre, M. Chevassu cependant n'était pas complètement satisfait. Une chose lui manquait, c'était le suffrage

de Dornier, dont il s'était fait une si agréable habitude, que désormais il ne pouvait plus s'en passer.

— Il m'avait cependant promis de venir ce matin, se disait le député en relisant les feuillets de son improvisation. Qui peut le retenir? Ce n'est pas que j'aie besoin de lui le moins du monde, mais je serais bien aise de connaître son opinion sur mon discours.

Au bruit de la porte qui s'ouvrait, M. Chevassu tourna la tête, s'attendant à voir paraître Dornier; lorsqu'il eut reconnu son beau-frère, sa figure prit une expression de contrariété qu'il ne dissimula qu'avec peine.

— Quel honneur inattendu, monsieur le marquis! dit-il d'un air pincé en faisant mine de se lever.

— Restez donc, répondit M. de Pontailly d'un ton de cordialité; entre nous, doit-il être question de cérémonies?

— Veuillez vous asseoir, reprit le député avec la dignité d'un ministre qui donne une audience.

— Arrivé d'hier et déjà au travail! dit le vieillard en prenant un fauteuil.

— Je n'ai pas comme vous, par droit de naissance, le privilége de ne rien faire.

— Votre naissance! mais elle est, parbleu, fort bonne, répliqua le marquis avec un sourire équivoque; trois cents ans d'excellente roture, m'avez-vous dit?

— Quatre cents, dit M. Chevassu, qui laissa tomber ces paroles d'un air de superbe insouciance.

— Peste! s'il était encore d'usage de faire ses preuves de 1399, vous pourriez presque monter dans les carrosses de notre royauté bourgeoise.

— J'ai la présomption de croire qu'en ce cas je pourrais me passer de mes ancêtres.

— Je sais qu'un homme de votre valeur se recommande par lui-même...

— Et surtout n'attache aucun prix aux hochets de la vanité. Une vie laborieuse et, j'ose l'espérer, utile à mes concitoyens, voilà mon lot; l'estime publique, voilà mon but.

— Il se croit déjà à la tribune, pensa le vieillard, qui reprit tout haut : Une justice à vous rendre, c'est que vous marchez à ce but sans vous accorder le moindre repos. Toujours à l'œuvre; mais que faites-vous là? un discours écrit, je suppose? Je croyais que vous improvisiez.

— Un discours écrit! dit le député en jetant négligemment son manuscrit dans un des casiers du bureau; non vraiment, j'ai une assez grande habitude de parler en public pour avoir quelque confiance en ma facilité d'élocution. Ce sont tout bonnement des notes pour une affaire particulière dont je dois conférer avec Dornier, qui devrait déjà être ici.

— Ah! vous attendez M. Dornier? reprit le marquis, empressé d'aborder le sujet de sa visite; je serai charmé de le rencontrer, car voilà plus de quatre heures que je cours après lui; mais êtes-vous bien sûr qu'il vienne?

— Ce serait la première fois qu'il manquerait à un rendez-vous.

— A ma connaissance, ce serait au moins la seconde.

— Avec moi, pourtant, il est fort exact; il sait que je n'aime pas attendre.

— En cela, tout député de la gauche que vous êtes, vous ressemblez à Louis XIV. Pour en revenir à notre homme, il se peut en effet qu'une liasse de papier lui paraisse moins terrible que la pointe d'une épée; ainsi, peut-être viendra-t-il, et je vais l'attendre.

— Comment parlez-vous d'épée à propos de Dornier?

—Comme on parle de poudre à propos de lièvre.

— Lièvre... Voilà une expression...

— Peu parlementaire, j'en conviens, mais parfaitement appropriée au sujet. Je suis venu ici, mon cher beau-frère, pour vous prévenir que votre ami Dornier n'est autre chose qu'un drôle, un poltron, un lâche que je mettrai ignominieusement à la porte de chez moi, s'il ose désormais s'y présenter.

— Qu'a-t-il donc fait? dit le député en regardant le marquis d'un air d'étonnement.

— Demandez plutôt ce qu'il n'a pas fait. Hier, chez moi, vous y étiez, il se dispute avec Moréal pour un motif que vous devinez peut-être. Rendez-vous pris pour ce matin; à huit heures, nous sommes sur le terrain, le vicomte et moi; point de Dornier. Une heure, deux heures se passent, point de Dornier. Nous revenons à Paris, et nous allons le chercher à son hôtel; point de Dornier : le drôle a délogé hier au soir, tant lui semble précieuse la conservation de sa personne. Que dites-vous de cela?

— Ce que je dis? répondit avec gravité M. Chevassu, je dis que dédaigner les provocations d'un duelliste, c'est le fait d'un homme sage et honorable. Si Dornier avait commis la folie insigne de se battre avec M. de Moréal, je ne la lui aurais jamais pardonnée.

— Parlez-vous sérieusement? dit le marquis d'un air ébahi.

— Je parle toujours sérieusement.

— Quoi! la poltronnerie de ce pédant ne vous indigne pas?

— Je n'appelle pas poltronnerie la modération du caractère.

— Mais, vous-même, vous sentiriez-vous capable d'une pareille modération?

Le député du Nord se redressa sur son fauteuil.

— Je me sentirai toujours capable de conformer mes actions à mes principes, dit-il en accentuant solennellement chaque parole; à mes yeux, le duel est un déplorable reste des abus de la féodalité; or, je suis l'ennemi des abus. Sans répéter tout ce que les philosophes, Rousseau en tête, ont écrit sur la matière, je dois vous dire que, pour moi, c'est là une question sociale digne de tout l'intérêt du législateur.

— Je vous ferai observer, mon cher beau-frère, que nous ne sommes pas à la chambre; laissons donc là les questions sociales et restons dans notre sujet. Vous approuvez Dornier?

— Entièrement.

— Et à sa place vous auriez fait comme lui?

— A sa place! répéta M. Chevassu choqué de l'expression; il ne m'est pas très facile à moi magistrat, à moi député, de me supposer à la place d'un jeune homme de talent sans doute, mais encore sans consistance. Le rapprochement manque donc d'exactitude; mais, pour vous répondre catégoriquement, je vous dirai, par exemple, qu'à la place de Mirabeau, qui, dès qu'il fut à l'assemblée constituante, n'accepta plus de duel, j'aurais fait comme lui.

— Pouvez-vous bien vous comparer, vous homme honnête et intègre, à ce renégat, à ce coquin de Mirabeau? s'écria M. de Pontailly, chez qui s'était soudain rallumée à ce nom une de ses plus véhémentes antipathies du temps de l'émigration.

Le député hocha la tête de l'air d'un homme qui veut bien un instant oublier sa supériorité pour convaincre par la discussion un adversaire opiniâtre.

— Coquin! renégat! c'est bientôt dit, reprit-il; mais des mots injurieux ne sont pas des raisons. Mirabeau...

— Au diable! s'écria brusquement le vieillard; parlons de Dornier. Sa lâche conduite ne vous empêcherait donc pas de lui accorder la main de votre fille?

— Dornier a le courage civil, et c'est celui dont je fais le plus de cas.

— Le courage civil? Qu'est-ce que c'est que cette nouvelle invention-là? De mon temps, nous ne connaissions qu'une sorte de courage; y en a-t-il deux aujourd'hui?

— La fermeté du citoyen peut n'avoir rien de commun avec l'audace du soldat.

— Propos de peureux! s'écria le vieillard avec emportement.

— Sachez, monsieur le marquis, dit le député en s'échauffant à son tour, que jamais un sentiment de peur n'a approché de mon ame.

— C'est possible; mais, à vous entendre, on en douterait, répliqua M. de Pontailly, entraîné malgré lui par la chaleur de la discussion.

— Est-ce pour m'insulter que vous êtes venu chez moi? s'écria M. Chevassu d'une voix imposante.

— Non, mais c'est pour vous empêcher de faire une sottise.

— Je ne vous reconnais pas le droit de me donner des conseils.

— Je vous en donnerai un cependant...

— Que je me dispenserai d'entendre, dit le député en se levant.

— Allons, Chevassu, reprit le marquis après un instant de silence, calmez-vous; je n'ai pas eu l'intention de vous offenser. Nous sommes deux vieux fous, moi surtout qui, comme votre aîné de quinze ans, devrais vous donner l'exemple. Par malheur, j'ai toujours eu une mauvaise tête, et vous me l'avez échauffée avec votre diable de théorie du courage civil. Qui a jamais entendu parler de pareille chose? courage civil!

— Il est tout simple qu'un membre de la défunte aristocratie ne comprenne pas ce mot, répondit le député d'un air d'ironie.

— A la bonne heure; mais il doit m'être permis de ne pas être, à mon âge, au courant des modes du jour. Voyons, mon cher Chevassu, quittez cet air fâché. S'il m'est échappé quelques expressions qui vous aient déplu, je vous en fais mes excuses.

Le député accueillit ces paroles sans se dérider, et il se contenta de s'incliner au lieu de répondre.

— Maintenant, causons amicalement, comme il convient entre frères, continua le marquis sans paraître remarquer l'expression peu fraternelle des traits de son interlocuteur. Vous êtes engoué de Dornier; mais enfin est-il le seul homme qui puisse vous convenir pour être le mari d'Henriette? A ce sujet, M^me^ de Pontailly et moi n'avons-nous pas le droit de vous donner notre avis? La fortune de votre sœur revient de droit à vos enfans, puisque nous n'en avons pas. Moi-même je suis riche, je n'ai pas de proches héritiers, et Henriette

me plaît beaucoup. Il me semble que ces différentes considérations devraient vous engager au moins à m'écouter.

— Je sais ce que vous allez me dire, répondit froidement M. Chevassu: vous voulez me parler de M. de Moréal; c'est inutile, mon parti est pris irrévocablement. Jamais un gentilhomme ne sera mon gendre.

— Je remercie votre bourgeoisie au nom de la noblesse, dit le marquis avec un salut un peu moqueur; à vrai dire, il me semblait que la révolution avait détruit le préjugé de la naissance; j'osais même croire que nous étions tous égaux.

— Me ferez-vous l'honneur de déjeuner avec moi? répondit le député d'un ton sec.

— Non, pardieu, dit M. de Pontailly en se levant.

Les deux beaux-frères se quittèrent fort mécontens l'un de l'autre, ainsi qu'il arrivait à peu près toutes les fois qu'ils se trouvaient en présence.

— Eh bien! s'empressa de demander au marquis Moréal, qui pendant cet entretien était resté dans la voiture.

— Eh bien! je suis un sot, répondit le vieillard; hier je vous dis que la plus sûre manière de gâter vos affaires était de m'en mêler, et aujourd'hui je m'en mêle, croyant la réussite immanquable après notre ridicule aventure de ce matin. J'ai eu raison hier et tort aujourd'hui : voilà tout.

— Ainsi, M. Chevassu...

— Un bloc de granit; mais ne vous désespérez pas, j'espère amener à nous M^me de Pontailly, et ce serait un puissant auxiliaire : c'est aujourd'hui son jour de réception; venez ce soir.

— Cet empressement ne déplaira-t-il pas?

— A qui? dit le marquis en riant; à ma nièce?

— Ou à M^me de Pontailly?

— Ne craignez pas cela. L'empressement d'un jeune homme bien élevé ne déplaît jamais.

En rentrant chez lui, le marquis se rendit aussitôt près de sa femme, et il lui raconta les évènemens de la matinée. M^me de Pontailly n'admettait nullement la distinction établie par son frère entre le courage civil et le courage militaire. A ses yeux, comme à ceux de la plupart des femmes, la bravoure chez un homme devait primer toutes les autres qualités, et même le talent. Ce fut donc avec autant d'indignation que de surprise qu'elle écouta le récit de l'action fort peu chevaleresque attribuée à Dornier.

— Je ne me consolerai jamais d'avoir reçu un être pareil dans mon salon, dit-elle avec dépit.

— C'est dommage qu'il manque de cœur, car il a du talent, reprit le vieillard avec une ironie cachée; n'est-il pas très fort en économie politique?

— Très fort n'est pas le mot, répondit la marquise abusée par l'air candide de son mari; il a du jargon, de l'acquit même; mais au fond ses connaissances sont fort superficielles, et elles ne supporteraient pas un examen sérieux.

Aussi prompte à se refroidir qu'elle l'était à s'engouer, M^me^ de Pontailly en ce moment n'accordait plus aucune espèce de mérite à l'homme qui pendant plus de six semaines avait été son favori. En revanche, elle reporta complaisamment sa pensée sur le jeune poète qui lui avait été présenté la veille.

— Puisque vous avez vu ce matin votre ami de Moréal, dit-elle à son mari, pourquoi ne pas l'avoir invité à dîner?

— Je n'aurais pas osé me le permettre sans être sûr que cela ne vous déplairait pas, répondit M. de Pontailly, ravi de voir sa femme entrer d'elle-même dans le chemin où il désirait l'amener.

— Mais au contraire. M. de Moréal est fort bien; ses vers, d'ailleurs, ont un véritable mérite, et, que cela convienne ou non à mon frère, il sera toujours bien accueilli chez moi.

— Cette fois, je crois que nous sommes quatre contre trois, pensa l'émigré, qui espéra, d'après ces paroles de sa femme, qu'elle était désormais acquise à la cause de son jeune ami.

## XI.

Le soir, le vicomte arriva de si bonne heure dans le salon de M^me^ de Pontailly, que son protecteur l'accueillit par un de ces sourires railleurs qui lui étaient habituels.

—Je vois avec plaisir, dit le vieillard, qu'en ce siècle où tout dégénère, la race des amoureux est restée la même qu'autrefois. A votre âge, j'étais ainsi; ma montre avançait toujours.

Moréal murmura quelques mots d'excuse.

— Pensez-vous que je vous en veuille parce que vous me rappelez mes vingt-cinq ans? reprit le marquis en riant; tout au contraire, et la preuve, c'est que si vous trouvez l'occasion de parler à votre idole, je ne vous défends pas d'en profiter. D'ailleurs, j'aime mieux vous

accorder cette permission que de vous exposer à la tentation de vous en passer.

—Combien vous êtes bon! répondit Moréal, et jugez quelle doit être ma reconnaissance! depuis plus de deux mois, il m'a été impossible de lui adresser un seul mot.

—Pauvre garçon, dit le marquis avec un mélange de persiflage et de véritable sympathie.

Le vicomte fut accueilli par M$^{me}$ de Pontailly avec une visible bienveillance. Charmé de cette réception, il ne tarda pas à jouir d'un bonheur plus grand encore et depuis long-temps désiré. La foule, qui remplit bientôt le salon, lui procura une de ces occasions prévues par l'émigré, et que les amans ne laissent pas échapper. Les femmes de la connaissance de la marquise ne venaient guère chez elle le matin, sachant qu'à cette heure elles risquaient d'interrompre une docte conversation dont en général elles goûtaient peu les délices. Les réunions des samedis soirs étaient donc toujours fort nombreuses, et il fut facile à Moréal d'avoir avec Henriette un assez long entretien sans que personne y fît attention, ou du moins voulût y mettre obstacle. M. Chevassu avait consacré cette soirée à l'une de ces conférences préparatoires qu'ont entre eux les députés des différentes coteries, à mesure qu'ils arrivent à Paris. Quant à Prosper et à Dornier, depuis près de vingt-quatre heures la préfecture de police leur avait accordé la moins enviée des hospitalités. Fidèle à son rôle de protecteur bienveillant, le marquis, par une inattention apparente, favorisait l'entretien des deux amans, et M$^{me}$ de Pontailly, qui l'avait remarqué d'abord sans s'en formaliser, sembla même, un peu plus tard, l'encourager par un indulgent sourire; mais peu à peu il lui vint, au sujet de sa tolérance, certains scrupules dont les causes méritent d'être expliquées.

L'amour ressemble à ces parfums qui laissent une indestructible senteur au vase qui s'en est imprégné. Depuis plus de six ans qu'elle avait renoncé aux triomphes brigués d'abord par sa coquetterie, la marquise plus d'une fois avait respiré malgré elle quelques-uns de ces perfides aromes, enivrans encore, quoique affaiblis par le temps. Pour prévenir le retour de ces dangereux entraînemens qui ne peuvent trouver d'excuse que dans l'ardente inexpérience de la jeunesse, M$^{me}$ de Pontailly, nous l'avons dit, s'était imposé le régime du bel-esprit, ainsi qu'autrefois les anachorètes conjuraient les piéges du démon par les macérations et le jeûne. Chaque fois qu'elle sentait remuer dans son ame les tendres désirs qu'avait proscrits sa

raison, elle jetait héroïquement quelques pelletées de science ou de littérature sur ces colombes mal étouffées. C'est ainsi qu'elle avait étudié successivement le latin, l'astronomie, la botanique, les langues étrangères; mais sous ce laborieux amoncellement, qui, par la variété de ses couches, rappelait différens terrains décrits par la géologie, couvait toujours ce feu secret qui ne meurt pas plus dans le cœur de la femme que ne s'éteint dans les entrailles de la terre le foyer où s'alimentent les volcans.

Depuis surtout qu'elle approchait des limites de la maturité, la marquise éprouvait assez souvent un désir involontaire de revoir, pour leur dire un dernier adieu, les agréables sentiers qu'avait parcourus sa jeunesse. Comme en automne les arbres, travaillés d'une sève surabondante, poussent de verdoyans rameaux à travers leurs feuilles jaunies, elle se surprenait parfois à mêler à ses manières imposantes quelques vives allures où se trahissait le reverdissement prochain de la coquetterie. Cette disposition menaçante qu'elle se reprochait en secret, sans parvenir à la dompter, prit, pendant la soirée dont nous parlons, un développement aussi rapide qu'imprévu. A la vue du groupe gracieux que formaient sa nièce et le vicomte causant tout bas en paraissant regarder ensemble les dessins d'un album, M^me^ de Pontailly ressentit un intérêt qui peu à peu se changea en un sentiment pénible. Par un retour mélancolique sur elle-même, elle se dit qu'elle aussi avait été jeune et aimée, et à ce souvenir tous les plaisirs de sa vie présente lui parurent insipides. Dans l'existence de la plupart des femmes, la chose sérieuse c'est l'amour; la marquise vint à se demander si elle n'avait pas banni de la sienne un peu prématurément cette émotion divine et incomparable. Sa beauté avait-elle donc perdu toute fraîcheur et tout éclat? Son esprit était-il moins brillant, son goût moins châtié, sa conversation moins étincelante, sa grace moins majestueuse? Quarante-six ans, était-ce donc l'hiver? Était-ce même l'automne? Mieux que la plupart des femmes de son âge, M^me^ de Pontailly avait le droit de croire à l'inaltérable maintien de ses attraits. D'ailleurs un être quelconque, masculin ou féminin, vieux ou jeune, beau ou laid, spirituel ou sot, peut quelquefois douter de lui-même au point de s'adresser cette question : Suis-je capable de plaire? Mais arrive-t-il jamais qu'il y réponde par la négative?

Lorsqu'un artiste émérite voit jouer par un jeune rival le rôle où il a jadis excellé, la passion du théâtre lui envoie soudain au cerveau ses fumées les plus enivrantes. Tout en le détestant, il se passionne

avec l'acteur qui le remplace; avant lui, il dit les vers à demi-voix, et, pour ne pas faire les gestes, il a besoin d'un continuel effort. Que ne donnerait-il pas pour remonter, fût-ce un seul jour, sur la scène qu'il a illustrée autrefois, pour disputer à son heureux successeur les applaudissemens qu'il lui voit prodiguer?

En regardant les deux amans, la marquise finit par éprouver une impression comparable à celle que nous venons de décrire. Dans cette scène gracieuse, elle reconnut son rôle d'autrefois, et il lui parut qu'en se l'appropriant, sa nièce lui montrait peu de respect. On se résigne à laisser sa fortune à un héritier, mais on n'aime guère à la lui voir entamer par anticipation d'hoirie. Rayonnante de jeunesse et de grace, encore embellie par l'amour, Henriette déplut à sa tante, dès que celle-ci la vit exercer ce don de plaire qu'elle-même avait possédé si long-temps. Ce dépit naissant ne fut modéré par aucun de ces sentimens affectueux que la parenté développe quelquefois entre deux femmes; presque étrangères l'une à l'autre, la marquise et sa nièce ne pouvaient se porter une affection bien vive. A vrai dire, leur indifférence était réciproque, mais en ce moment cette indifférence commença, d'un côté du moins, à se changer en antipathie. Disposée jusqu'alors à la tolérance, M^me^ de Pontailly se sentit prise tout à coup d'un accès de pruderie tel que pour elle-même elle en avait fort rarement éprouvé de semblables. Elle se dit qu'en lui confiant Henriette, son frère lui avait imposé le devoir d'une active surveillance, et son métier de chaperon se dressa soudain devant elle tout embéguiné de rigorisme.

— Cette petite fille, pensa la marquise, se figure-t-elle que je vais rester débonnaire spectatrice de ses tête-à-tête avec M. de Moréal? car, au milieu de tout ce monde, c'est un vrai tête-à-tête qu'ils se sont ménagé. Je vais lui apprendre que l'emploi de duègne complaisante n'est ni de mon âge ni dans mon caractère.

M^me^ de Pontailly s'approcha de la table près de laquelle causaient les deux amans, et s'adressant à sa nièce d'un ton sévère :

— Voudriez-vous, dit-elle, aller donner l'ordre de faire servir le thé?

La jeune fille, confuse, s'empressa d'obéir, mais non sans avoir jeté au vicomte un regard de regret.

— Trouvez-vous dans cet album quelque dessin digne de votre attention? dit alors la marquise à Moréal avec un sourire aigre-doux.

— Tout y est charmant, madame, répondit le vicomte; ce paysage surtout....

— Ce paysage! mais c'est une marine.

— Sans doute, reprit avec embarras le jeune amoureux; c'est ce que je veux dire : un paysage maritime.

— Où voyez-vous le paysage? Ce sont deux navires en pleine mer.

— En pleine mer, madame; vous avez parfaitement raison; peut-être ai-je donné au mot paysage un sens un peu trop étendu. Cependant....

— Allons, reprit la marquise en riant d'un air moqueur, ne dépensez pas votre esprit à soutenir une thèse impossible; avouez plutôt qu'absorbé par une contemplation plus agréable, vous n'avez pas regardé une seule des pages de mon album.

— C'est maintenant surtout qu'il me serait difficile de les regarder, répondit le vicomte, qui espéra se tirer d'affaire par cette galanterie banale.

M^me^ de Pontailly s'était assise sur le fauteuil que venait de quitter sa nièce; en entendant les dernières paroles de Moréal, elle prit une de ces attitudes plus provoquantes que majestueuses, que Junon eût volontiers empruntée à Vénus avec sa ceinture, mais qu'il lui était facile de s'emprunter à elle-même, à l'aide du souvenir.

—Vous faites de fort jolis vers, dit-elle d'un ton enjoué; mais vous abusez du droit des poètes.

— Quel droit, madame? demanda le vicomte.

— Celui de farder un peu trop la vérité.

— Je vous jure, madame, que, si j'ai un seul mérite, c'est celui d'une sincérité à toute épreuve.

— Je ne m'y fierai pas. Voudriez-vous, par exemple, que je prisse au sérieux le compliment que vous venez de m'adresser?

— Non, certes, pensa le vicomte, qui reprit tout haut : Au risque de vous déplaire, je répéterai encore que, quel que soit l'attrait de cet album, il ne peut se comparer au plaisir de vous entendre.

— Pourquoi ne pas dire tout de suite : Au bonheur de vous voir? dit M^me^ de Pontailly avec une raillerie affectée; ce serait d'une galanterie plus précise et plus habile, car, vous devez le savoir, une femme tient toujours un peu plus à sa beauté qu'à son esprit; M^me^ de Staël n'était pas fort contente qu'on louât exclusivement son génie.

— C'est que chez elle il n'y avait réellement que cela à louer....

— Tandis que chez vous, au contraire, madame, la beauté unie à l'esprit compose un de ces ensembles... Allons donc... Faut-il que je vous souffle votre rôle?

— Si je voulais jouer un rôle près de vous, madame, je désirerais qu'il eût du moins le mérite de la nouveauté...

— Et j'éviterais ces fades complimens qui ont dû vous ennuyer tant de fois. J'achève votre pensée, n'est-il pas vrai? Eh bien! vous auriez raison; il est toujours de bon goût de sortir des sentiers battus. Mais comment supposer qu'il puisse vous venir la fantaisie de jouer un rôle près de moi? continua la marquise en minaudant.

— Ah çà! où cette précieuse veut-elle en arriver? se demanda le vicomte; il me semble qu'elle me pousse furieusement vers le pays de Tendre.

Cette conversation, dont la tournure commençait à embarrasser Moréal, fut interrompue par M. de Pontailly, qui vint présenter à sa femme un pair d'Angleterre qu'elle n'avait pas encore vu dans son salon. Le vicomte profita de cet incident pour s'éloigner; mais, auparavant, il ne put s'empêcher de remarquer l'air de contrariété soudainement répandu sur les traits de la marquise.

— C'est singulier, se dit-il; M. de Pontailly m'a bien dit que sa femme s'engouait très facilement, mais ce sourire agaçant, ce regard en coulisse, c'est autre chose que de l'engouement; si je ne craignais d'être un fat, je penserais que c'est là de la bonne et franche coquetterie.

Vers la fin de la soirée, le marquis prit à part Moréal :

— Prosper n'est pas venu, et cela ne m'étonne pas, lui dit-il, il a sans doute deviné que vous me parleriez de sa folle incartade, et il craint que je ne lui lave la tête; mais il n'y perdra rien. Demain, j'irai vous prendre, et, sur le terrain même, je mettrai à la raison cet écervelé.

— Vous me rendrez là un grand service, répondit le vicomte; je serais désolé d'être obligé de répondre sérieusement à sa provocation.

— Soyez tranquille. Je me charge de lui ôter l'idée de recommencer.

Le lendemain matin, à huit heures, M. de Pontailly et Moréal arrivèrent à Saint-Mandé. De nouveau ils attendirent long-temps, et, en définitive, ils ne virent arriver personne.

— Ceci devient incompréhensible, dit à la fin le vieil émigré : que M. Dornier soit un poltron, je n'ai pas de peine à le croire; mais Prosper n'est pas homme à manquer volontairement à un pareil rendez-vous. Il faut qu'il lui soit arrivé quelque chose. Connaissez-vous son adresse?

— Ne loge-t-il pas avec M. Chevassu? dit le vicomte.

— Non, et même ils sont brouillés pour le moment. Avant-hier, il nous a quittés brusquement sans nous dire où il allait demeurer.

Sans doute il sera retourné à l'hôtel qu'il habitait avant les vacances. Il faut y aller, car je commence réellement à être inquiet.

M. de Pontailly ordonna au cocher de les conduire à l'ancien logis de l'étudiant, sur la place de l'Odéon. A la vue d'un vieillard bien vêtu et porteur d'une de ces respectables cannes à pomme d'or qui, au théâtre, sont un des emblèmes de la paternité, le maître de l'hôtel s'empressa d'ôter la calotte grecque qui d'habitude semblait faire partie de sa tête, tant elle y restait fixée invariablement.

— C'est sans doute à monsieur Chevassu le député que j'ai l'honneur de parler? dit-il avec un sourire obséquieux; j'ai appris avec la plus grande satisfaction par mes journaux l'élection d'un si honorable citoyen. Non, monsieur, je n'ai pas encore eu le plaisir de voir monsieur votre fils que nous aimons tous, car c'est un charmant jeune homme, mais sa chambre est prête, et sans doute il ne tardera pas à venir l'occuper. En attendant, s'il vous plaisait, pour n'avoir pas fait une course inutile, de jeter les yeux sur ce petit mémoire...

— Qu'est-ce que c'est que ça? demanda le vieillard à la vue d'une feuille de papier couverte de chiffres, que l'hôtelier avait prestement tirée d'un des tiroirs de son bureau.

— C'est la note des dépenses faites par monsieur votre fils pendant les trois derniers mois de son séjour : loyer de sa chambre, nourriture, frais de billard, etc.; le total, au plus juste prix, s'élève à huit cent trente...

— Je ne suis pas le père de M. Chevassu, interrompit brusquement le marquis, et je n'ai aucune envie de payer ses mémoires.

— Si monsieur n'est pas le père de M. Prosper, peut-être est-il du moins ce' oncle riche et estimable dont il me parlait quelquefois en termes si...

— Cet oncle d'Amérique, voulez-vous dire? s'écria le vieillard en s'échauffant; ce bonhomme d'oncle qui sert de caissier à son coquin de neveu? Non, monsieur, je ne suis pas cet oncle-là; je vous le répète, je suis venu ici pour vous demander l'adresse de M. Chevassu, et non pour payer ses dettes.

Le maître de l'hôtel remit sa calotte grecque sur sa tête.

— Si je savais où demeure maintenant M. Chevassu, répondit-il aigrement, j'aurais déjà eu le plaisir de lui rendre ma visite. Créancier d'une somme de huit cent trente-trois francs cinquante centimes, il m'est excessivement désagréable...

Sans écouter les doléances de l'hôtelier, M. de Pontailly remonta en voiture.

— Je suis, ma foi, bien bon d'être inquiet de cet étourdi, dit-il à son compagnon; il aura retrouvé hier ses amis de l'école de droit, et, pour célébrer son arrivée, ils auront organisé une de ces parties de plaisir qui ont souvent un lendemain et même un surlendemain. Sans doute il a oublié votre rendez-vous *inter pocula;* quand la fête sera finie, nous le reverrons. Payer ses dettes! non, pardieu! je ne me mettrai pas sur ce pied-là. J'avais bien envie d'envoyer ce pauvre diable à mon honorable beau-frère, qui, avec ses prétentions au gouvernement de la France, joue dans son petit ménage le rôle du soliveau de la fable.

— Ce n'est pas à mon égard qu'il se montre roi débonnaire, répondit le vicomte en souriant.

— Ni au mien; mais c'est tout simple, nous sommes gentilshommes. Du reste, si M. Chevassu reste insensible à votre mérite, il n'en est pas de même de M<sup>me</sup> de Pontailly; ce que j'espérais est arrivé. Vous avez détrôné Dornier dans son estime; vous êtes le grand homme du jour. Pendant six semaines, nous n'avons vécu que de dissertations politiques et de théories constitutionnelles; nous voici maintenant, Dieu sait pour combien de temps, au régime de la poésie. Quel que soit mon dévouement à vos intérêts, je ne vous réponds pas de me montrer fort assidu aux séances, mais je tâcherai de trouver un remplaçant. Que diriez-vous de ma nièce? aime-t-elle les vers?

Le vieillard accompagna ces derniers mots d'un regard malicieux.

— Je crois du moins que M<sup>lle</sup> Henriette aime trop son oncle pour jamais lui désobéir, répondit Moréal en souriant.

— Et son oncle l'aime trop à son tour, pour ne pas désirer vivement de la voir heureuse. Je la connaissais à peine jusqu'à ce jour, mais elle m'a séduit tout de suite. Entre nous, je crois qu'elle a un peu peur de sa tante, et, en y mettant de l'adresse, c'est moi qui parviendrai peut-être à être son confident. Cela vous déplairait-il?

— N'avez-vous pas déjà la bonté d'être le mien?

— Vous ne vous repentirez pas de votre confiance; aujourd'hui même je vais parler sérieusement à M<sup>me</sup> de Pontailly, et, si elle se charge de soutenir vos intérêts près de son frère, il faudra bien qu'il cède, dussent tous les illustres roturiers ses ancêtres sortir de leurs tombes pour empêcher cette mésalliance.

A son retour chez lui, le marquis exécuta sa promesse; mais, au premier mot qu'il dit à sa femme, il fut obligé de reconnaître qu'en la regardant déjà comme une alliée, il avait commis une erreur ou tout au moins anticipé sur l'avenir. M<sup>me</sup> de Pontailly écouta en si-

lence la requête du vieillard, et quand, en finissant, il lui demanda son appui pour les deux amans, elle répondit avec froideur :

— J'ai peine à croire que, connaissant la volonté de son père, ma nièce ait été assez étourdie, je dirai même assez légère, pour donner à M. de Moréal des espérances capables de justifier la démarche qu'il a faite près de vous. Mon frère, je le sais, élève fort mal ses enfans, mais ce n'est pas une raison pour que moi, leur tante, je les encourage dans leur indocilité. Déjà vous gâtez Prosper, qui certes n'a que trop de penchant à mal faire; vous êtes d'une tolérance inouie pour ses détestables manières, vous cherchez à pallier ses sottises; l'an dernier, vous lui avez donné de l'argent pour payer ses dettes : autant de fort mauvais services à lui rendre. Vous me permettrez, à l'égard d'Henriette, de ne pas imiter votre exemple.

— Craignez-vous que votre nièce ne fume des cigares ou ne fasse des dettes? demanda le marquis en riant.

— Non, mais elle pourrait faire pis.

— Le mot est fort.

— Sans doute, mais il est juste. Ces jeunes filles élevées en province ont toutes la tête remplie d'idées romanesques, Henriette surtout, qui a perdu sa mère de fort bonne heure, et dont mon frère, au milieu de ses préoccupations politiques, paraît s'être très peu occupé; mais je l'observerai, et, si je vois que les assiduités de M. de Moréal aient pour elle quelque danger, j'y mettrai ordre.

— Comment! auriez-vous l'inhumanité de bannir ce pauvre vicomte?

— Je ne dis pas cela, répondit la marquise d'un ton plus doux; sans le bannir, il m'est facile de prévenir les entrevues qu'il pourrait avoir avec Henriette. Je me suis déjà aperçue que l'éducation de cette petite fille a été fort négligée; le matin, à l'heure de mes visites, elle ferait une assez pauvre figure dans mon salon; j'ai donc décidé qu'elle consacrerait ce moment-là à l'étude du piano; — vous savez que je n'aime pas la musique. De la sorte je lui épargnerai de l'ennui et à moi aussi.

— Vous n'aimez pas la musique? c'est-à-dire vous ne l'aimez plus, répliqua l'émigré, contrarié de la tournure que prenait la conversation : il y a dix ans, quand vous chantiez encore, vous ne rêviez que musique.

— C'est possible, répondit M^me^ de Pontailly d'un ton sec, mais maintenant que je suis une vieille femme, j'ai le droit, je pense, d'avoir des goûts un peu moins frivoles.

— Vous une vieille femme! jamais vous ne m'avez paru si belle! s'écria le vieillard, qui essaya de conjurer par ce compliment la visible mauvaise humeur de sa femme.

— Belle ou laide, répondit la marquise avec un sourire un peu dédaigneux, en me chargeant de ma nièce pendant son séjour à Paris, j'ai pris l'engagement d'être sa seconde mère. Je réponds d'elle à mon frère, et je connais toute l'étendue de cette responsabilité.

— Mais en quoi donc cette responsabilité vous empêche-t-elle de plaider près de votre frère la cause de ce pauvre Moréal?

— Ce serait inutile; quand mon frère a pris une résolution, rien ne l'en fait dévier.

— Allons donc! que vous disiez cela à des étrangers pour soutenir la réputation d'homme de caractère qu'ambitionne Chevassu, ce serait d'une bonne sœur; mais à moi! ne sais-je pas que vous faites de lui ce que vous voulez?

— Je ne crois pas cependant que j'en fasse jamais le beau-père de M. de Moréal.

Après cette réponse, qui laissait tout en question, M[me] de Pontailly sonna et demanda sa voiture.

— Donnez-moi au moins un mot d'espérance que je puisse transmettre à mon protégé, répondit le vieillard; il sait que je dois vous parler; en le revoyant, que lui dirai-je?

La marquise, qui allait sortir, s'arrêta au milieu de la chambre, et fixant sur son mari un regard d'une expression indéfinissable :

—Vous lui direz, répondit-elle, que, s'il désire obtenir ma protection, il peut bien prendre la peine de me la demander à moi-même.

— Ma foi, se dit M. de Pontailly lorsqu'elle fut sortie, si ma femme avait dix ans de moins, je croirais qu'elle vient de me donner la singulière commission de lui arranger un rendez-vous avec Moréal.

CHARLES DE BERNARD.

(*La troisième partie au prochain numéro*).

# BOUCHER.

## I.

Dans l'histoire de la peinture en France aux XVIIe et XVIIIe siècles, on voit deux écoles ou plutôt deux familles de peintres se produire presque en même temps et régner tour à tour : l'une grande et forte, qui puise sa vie dans les saintes inspirations de Dieu et de la nature, qui embellit encore la beauté humaine par le souvenir du ciel et la lumière de l'idéal; l'autre gracieuse et coquette, qui n'attend pas l'inspiration, qui se contente d'être jolie, de sourire, de charmer même aux dépens de la vérité et de la grandeur. Ce qu'elle cherche, ce n'est pas la beauté pure et naïve où rayonne le divin sentiment : elle ne veut que séduire. La première famille représente l'art dans toute sa splendeur, la seconde n'est que le mensonge de l'art. Au XVIIe siècle, le Poussin et Mignard sont les chefs de ces deux familles; l'un a la beauté de la force et de la naïveté, l'autre celle de la grace et de l'esprit. Ce contraste si éclatant se reproduit au XVIIIe siècle, en s'affaiblissant, par les Vanloo et Boucher. Les Vanloo, soit qu'ils n'aient pas attendu l'heure de l'inspiration, soit qu'ils n'aient pu s'élever assez haut pour saisir la souveraine beauté, sont partis avec la noble ardeur du Poussin et n'ont abouti qu'à la grandeur théâtrale; ils sont restés à mi-chemin, mais au moins ils ont toujours gardé un souvenir du point de départ. Quand le talent a fait défaut, le but a sauvé

l'œuvre. On ne peut oublier ces francs artistes venus de la Flandre avec la sève de leurs prairies : un grand peintre d'aujourd'hui, qui prend la beauté partout où il la trouve, a dans son cabinet, parmi les œuvres les plus aimées, *la Femme nue* du vieux Jacques Vanloo.

On connaît déjà l'histoire de la grande famille des peintres français, du moins jusqu'à la fin du XVII[e] siècle, par les belles et savantes pages qui ont paru dans cette *Revue* sous le titre d'*Eustache Lesueur.* Au XVIII[e] siècle, malgré la noble tentative des Vanloo, l'art sérieux se débattait et expirait, vaincu par l'école profane de Watteau et de Boucher. Après avoir étudié dans les Vanloo cette agonie de la grande peinture, n'est-il pas curieux de contempler dans Boucher le caprice qui règne en maître sans tradition et sans avenir? Boucher, quel que soit le jugement, quel que soit le dédain des uns ou la bienveillance des autres, tient à jamais une place dans l'histoire de l'art. On ne peut nier ce peintre qui régna quarante ans accablé de fortune et de renommée, ce peintre protestant, à force de licence, contre les maîtres reconnus, ouvrant une école fatale à tout ce qui est noblesse, grandeur et beauté, mais non pas dénuée d'une certaine grace coquette, d'une certaine magie de couleur, enfin d'un certain charme inconnu jusque-là. David, qui fut son élève, se rappela toujours, au milieu de ses froids Romains, les souriantes images de Boucher; Girodet lui-même, qui recherchait la grandeur et le sentiment dans la simplicité, n'a jamais dédaigné ce peintre. Il recueillait avec sollicitude tous ses dessins à la sanguine, il s'y arrêtait en rêvant comme à des souvenirs de folle jeunesse. « Nous avons vieilli, disait-il à ce gracieux spectacle des bergères de cour; les retrouverons-nous jamais? Ce sont des maîtresses trompeuses longtemps oubliées qui nous apparaissent dans les ennuis du mariage. » Il est de bon goût de nier Boucher, on accuse par là de grands airs sérieux ; mais, pour le critique de bonne foi, Boucher existe comme Louis XV existe pour l'historien.

Mignard, le premier en France, se laissa séduire par le mensonge de la grace mondaine que proscrit l'art. L'art n'admet que le mensonge qui s'appelle l'idéal, c'est-à-dire tout ce qui ennoblit, tout ce qui élève, tout ce qui poétise la vérité. Ayant à faire le portrait des dames de la cour, Mignard ne les peignit pas comme elles étaient, mais comme elles voulaient être. De là tous ces sourires qui ne sont pas de ce monde et qui nous enchantent, de là tous ces regards levés au ciel, mais encore humides de volupté. On comprend qu'il fût le plus applaudi entre tous les peintres de portraits; il mentait, tout le

monde le savait, ses modèles comme lui-même, mais personne n'était si malavisé que de lui reprocher ses jolis mensonges : pas une de ses duchesses qui ne se trouvât d'une ressemblance frappante. Les peintres menteurs sont les peintres des femmes. Aussi celui-ci fit non-seulement une fortune brillante, il fit école, école charmante et dangereuse qui ne s'éteignit qu'à force d'abuser du mensonge. Sur les pas de Mignard, mais avec une allure plus piquante et plus fine, on vit briller Watteau. Mignard avait gâté ou embelli, selon qu'il vous plaira, les grandes dames de la cour; Watteau s'en prit aux comédiennes, aux bourgeoises, aux paysannes; on ne sait pas toutes les folles et ravissantes mascarades qu'il a créées en se jouant. Un autre menteur vint qui s'appelait Lemoine; celui-là fit des mensonges plus sérieux, des mensonges mythologiques; son œuvre la plus curieuse et la plus célèbre fut François Boucher, son élève, le menteur par excellence, le portrait le plus fidèle de son temps.

Lemoine avait surtout étudié à l'école de Rubens; comme ce grand maître, il avait sacrifié la pureté de la ligne à l'éclat de la couleur. Le plafond de la chapelle de la Vierge à Saint-Sulpice et le salon d'Hercule à Versailles forment l'œuvre capitale de Lemoine. Certes, à en juger par ces peintures, ce n'était pas là un artiste sans force et sans grace, mais il alla droit au mauvais goût, en recherchant la richesse plutôt que la grandeur, la magie plutôt que la beauté.

Lemoine, Coypel, De Troy, Largillière et les Boulogne étaient alors chefs d'école; Watteau, plus franchement artiste qu'eux tous, ne passait à leurs yeux que pour un décorateur d'Opéra. Cependant il était plus vrai dans son mensonge charmant que tous ces chefs d'école qui saisissaient la vérité de travers. Depuis la mort de Lesueur, la France attendait un grand peintre. Elle devait attendre long-temps. Lebrun avait attiré les regards qui se détournaient du Poussin et de Lesueur, dont on ne reconnaissait pas encore la sublime royauté. On étudiait au hasard, tantôt à Rome d'après Carle Marate et l'Albane, qu'on prenait pour de grands peintres, tantôt à Paris d'après Lebrun et Mignard, qu'on croyait plus grands que le Poussin et Lesueur. En 1750, avant les critiques de Diderot, le marquis d'Argens, qui était un homme d'esprit, jugeant d'après les idées de son temps, déclarait que Mignard égalait le Corrège, Lebrun Michel-Ange, et Lemoine Rubens.

Après la mort de Mignard et de Lebrun, Lemoine prit la première place; il en était plus digne que les De Troy et les Coypel. Lui seul

laissa un élève reconnu, François Boucher, dont le marquis d'Argens parle ainsi : « Génie universel qui rassemble en lui les talens de Véronèse et du Gaspre, choisissant dans la nature ses plus gracieux airs de tête. »

Boucher est né à l'heure où mourait Bossuet; il ne restait plus que des vestiges du grand règne. Fontenelle seul, ce pressentiment du XVIII[e] siècle, se montrait debout grand comme un nain sur la tombe de Corneille, du Poussin, de Molière, de Lesueur et de La Fontaine. La France était épuisée par ses magnifiques enfantemens; les saintes mamelles de la mère-patrie étaient presque desséchées, quand Boucher y suspendit ses lèvres. Qui le croirait cependant? Boucher fut une des plus saisissantes expressions de tout un siècle. En effet, durant cinquante ans, le XVIII[e] siècle ne fut-il pas, comme Boucher, folâtre, riant de tout, courant du caprice à la moquerie, s'enivrant de légers mensonges, remplaçant l'art par l'artifice, vivant au jour le jour, sans souvenirs, sans espérances, dédaignant la force pour la grace, éblouissant les autres et lui-même par des couleurs factices? Quand la poésie et le goût s'égaraient si volontiers avec l'abbé de Voisenon et Gentil-Bernard, quand la musique chantait par la voix de Philidor, qui s'étonnera que la peinture ait joué avec le pinceau de Boucher?

## II.

Ce peintre est né à Paris en 1704. A voir un de ses tableaux, on sent tout de suite qu'il a habité les pierres et non les champs. Il n'a jamais pris le temps de regarder ni le ciel, ni la rivière, ni la prairie, ni la forêt; on se demande même s'il a jamais vu sans prisme un homme, une femme ou un enfant tel que Dieu les fait. Boucher a peint un nouveau monde, le monde des fées, où tout s'agite, aime, sourit d'une autre façon qu'ici bas. C'est un enchanteur qui nous amuse, nous distrait, nous charme et nous éblouit aux dépens de la raison, du goût et de l'art; il rappelle un peu ce vers du cardinal de Bernis, digne poète d'un tel peintre :

A force d'art, l'art lui-même est banni.

Il y avait eu des peintres du nom et de la famille de Boucher : un entre autres qui a laissé de merveilleux dessins à la sanguine sur des sujets mythologiques. Celui-là fut le maître de Mignard; Mignard donna des leçons à Lemoine, Lemoine à Boucher, de sorte que ce

peintre put recuillir les traditions de son bisaïeul. Par malheur il eut le mauvais esprit de ne prendre à la tradition que ce que lui avaient ajouté de faux Mignard et Lemoine.

Les biographes disent qu'il était né peintre. Pour les biographes, un peintre célèbre ou un poète illustre est toujours né peintre ou poète. Le moyen de les démentir? Boucher n'a jamais eu la ferveur d'un artiste sérieux, il n'a jamais sacrifié à la religion de l'art. Il est devenu peintre sans plus de façon que s'il fût devenu journaliste. C'était le beau temps où Voisenon se faisait prêtre en écrivant des opéras. La foi manquait à tout le monde, dans les arts, dans les lettres, au pied de l'autel, jusque sur le trône. Louis XV croyait-il à la royauté? Mais comment accuser Boucher? Ne se fût-il pas couvert de ridicule s'il eût été un artiste sérieux, étudiant avec patience, pâlissant sous les grands rêves? Il aima mieux être de son siècle, de son temps et de son âge. Il commença par être jeune, par jeter au premier vent venu toutes les roses de ses vingt ans; il eut deux ateliers : l'un c'était celui de Lemoine; l'autre, le plus hanté, c'était l'Opéra. Boucher n'était-il pas là sur son vrai théâtre? N'était-ce pas à l'Opéra qu'il trouvait ses paysages et ses figures? Paysages d'opéra, figures d'opéra, sentimens d'opéra, voilà presque Boucher. Les deux ateliers contrastaient singulièrement : dans le premier, Lemoine, grave, triste, dévoré d'envie et d'orgueil, mécontent de tout, de ses élèves et de lui-même; dans le second, tout le riant cortége des folies humaines, l'or et la soie, l'esprit et la volupté, la bouche qui sourit et la jupe qui vole au vent. C'était le beau temps où Camargo trouvait ses jupes trop longues pour danser la gargouillade. Pour voir de plus près toutes ces merveilles, Boucher demanda la grace de peindre un décor. Il ramassa le pétillant pinceau de Watteau pour créer à grands traits des nymphes et des naïades. Carle Vanloo vint se joindre à lui; en peu de temps ils se rendirent maîtres de tous les décors et de tous les espaliers (c'était le nom des choristes du temps).

Il florissait alors, dans le monde et hors du monde, un cercle de beaux esprits comme le comte de Caylus, Duclos, Pont de Veyle, Maurepas, Montcrif, Voisenon et Crébillon le gai; Collé et quelques enfans prodigues de la bourgeoisie y avaient leurs entrées, grace à leur esprit ou à leur gaieté. C'était le jokey-club ou la jeune académie du temps. On y faisait sur toutes choses des couplets et des complaintes en forme de gazette qui couraient la ville et la cour, des parades qui se jouaient dans les salons et en plein vent, des contes

licencieux qu'on se passait comme des nouvelles à la main. C'était de la vraie littérature d'opéra; aussi Boucher fut accueilli avec faveur dans la société de *ces messieurs;* c'était le nom qu'ils prenaient. Plus tard d'Alembert jugea *ces messieurs* un peu durement en disant de leurs œuvres communes : « C'est une crapule plutôt qu'une débauche d'esprit. » Duclos, le représentant de cette académie de mauvais goût, était peint ainsi par M^me de Rochefort, en ce qui touchait les passions du cœur; il parlait du paradis que chacun se fait ici-bas à sa manière: « Pour vous, Duclos, voici de quoi composer le vôtre quand vous êtes amoureux : la première venue. » Ce portrait pouvait s'appliquer à Boucher et à tous les membres du cercle.

Au lieu de suivre pas à pas une biographie toute parsemée d'anecdotes galantes plus ou moins curieuses, j'aime mieux reproduire une aventure qui montre Boucher au plus beau temps de sa vie, cherchant l'art et l'amour dans la vérité, les fuyant dès qu'il les a trouvés pour retomber plus avant dans le mensonge de l'art et de l'amour. Non, je ne vous raconterai pas toutes les folâtreries de Boucher à l'Opéra, ces épanouissemens de gaieté licencieuse où le cœur n'était pour rien. C'est là un thême suranné; tous les faiseurs de mémoires ont passé par-là, cette raison seule doit nous en détourner. A quoi bon d'ailleurs évoquer l'ombre de ces amours sans feu ni lieu, sans foi ni loi, qui ne lançaient que des flèches émoussées? Suivons donc Boucher dans ces jours rares où son cœur fut en jeu, où son talent devint presque sévère. Il est bon d'être jeune et de rire, mais quoi de plus triste qu'un homme qui rit toujours?

Boucher se dégoûta lui-même assez vite de l'Opéra; ces semblans de peinture qu'il créait comme par magie pour décorer *Castor et Pollux*, de Rameau et de Gentil-Bernard; ces semblans d'amour qu'il cueillait, — roses fanées sans épines, et Dieu sait tout ce que vaut une épine qui défend une rose! — ces semblans de peinture et d'amour l'avaient égaré, ébloui, enchanté tant que la main blanche de la jeunesse sema avec une folle ardeur des primevères odorantes sur son chemin. Mais la jeunesse la plus riche et la plus prodigue est aussi la plus vite épuisée : Boucher s'éveilla un matin triste et désenchanté, sans savoir pourquoi. Il finit par comprendre qu'il avait jusque-là profané son cœur et son art, qu'il venait de perdre ainsi toute l'aurore éblouissante de sa vie. Il releva la tête avec un reste de fierté native. « Il est toujours temps de bien faire, » dit-il un jour à son maître, dont il ne suivait plus les leçons que de loin en loin. De son boudoir il fit un atelier, il retourna toutes les galantes ébauches appendues

de toutes parts : l'amour oiseleur, l'amour moissonneur, l'amour vendangeur, vous devinez tout ce gai et sémillant poème où l'amour n'a pas le temps de soupirer. Il ferma sa mythologie mille fois entr'ouverte : il acheta une Bible; mais, s'il avait lu la mythologie avec ferveur, il eut à peine la force de feuilleter la Bible et d'y promener un regard distrait. Par malheur pour lui, il savait la mythologie par cœur, Cupidon lui cachait l'enfant Jésus, les amours lui cachaient les anges, les nymphes de Vénus lui cachaient les vierges du paradis. Cependant il ne se découragea pas du premier coup. Il persista à feuilleter le livre des livres, il vit Rachel à la fontaine; le malheureux peintre prédestiné ! il se rappela tout de suite Vénus au bain et Camargo qui posait souvent pour les faiseurs de Vénus. Il ferma la Bible, se disant que, pour oublier les minois chiffonnés de l'Opéra, il fallait tout simplement voir des figures naïves; mais où les trouver alors, à moins de les prendre au berceau? Qui sait? le travail est un noble préservateur; peut-être, en descendant chez le peuple, il retrouvera quelque figure angélique où l'esprit ou plutôt le démon du siècle n'aura point passé, une figure digne de lui faire comprendre la grande simplicité de la Bible. Boucher chercha donc des inspirations en plein vent, résolu de traverser la grande ville dans tous les sens, résolu même d'aller, s'il le fallait, étudier en pleine campagne, sous le soleil de la prairie ou à l'ombre de quelque sainte église de village. Durant près de trois semaines, il vécut seul; il finit par se délivrer peu à peu, lambeau par lambeau, de tous ses mordans souvenirs d'Opéra. « Que fais-tu donc? lui demanda un jour le comte de Caylus. — Je fais pénitence, » répondit-il d'un air distrait.

La volonté est la souveraine maîtresse du monde. Un homme de bonne volonté peut tout conquérir : une vertu sauvage, une gloire inespérée, le génie même, cette échelle du ciel que Dieu n'accorde çà et là que pour joindre le ciel à la terre, sauf à la briser quand l'homme monte trop vite ou trop lentement. A force de volonté, qui le croirait? Boucher jeta un voile sur le passé, il brisa les prismes trompeurs qui l'aveuglaient sur ce monde, il découvrit un autre horizon, une nouvelle lumière. C'est qu'une fille de son voisinage, que jusque-là il avait à peine remarquée, tant sa candeur sublime lui semblait niaise et fade, lui apparut tout d'un coup belle de la souveraine beauté, cette beauté qui est l'image du ciel.

Son atelier ou son boudoir était rue de Richelieu. Non loin de là, dans la rue Sainte-Anne, il passait presque tous les jours devant la boutique d'une fruitière; sur le seuil de la porte, une jeune fille

lui apparaissait souvent sans trop le frapper, quoiqu'elle fût belle, simple et touchante. Séduit par les mines de Camargo, pouvait-il être sensible à une si douce et si chaste beauté? Un jour, après trois semaines d'austère solitude, il s'arrêta émerveillé devant la boutique de la fruitière. C'était au temps des cerises. Des paniers fraîchement cueillis alléchaient les passans par leurs couleurs charmantes; des tresses de feuillage cachaient à moitié le fruit encore un peu vert. Mais ce ne fut pas pour les cerises que s'arrêta Boucher. A son passage, la fille de la fruitière, bras nus, cheveux dénoués, servait une voisine. Il fallait la voir prendre délicatement des cerises d'une main délicate, les passer sans autre balance dans le giron de la voisine, accorder un divin sourire pour les quatre sous dont on la payait. Le peintre eût donné quatre louis pour les cerises, pour la main qui les servait, et surtout pour le divin sourire. Quand la voisine se fut éloignée, il avança de quelques pas sans trop savoir ce qu'il allait dire. Il était passé maître en l'art de la galanterie; pas une femme qu'il ne sût attaquer par le bon côté, de face, de profil ou en lui tournant le dos; il avait été à bonne école; depuis long-temps il s'était dit, comme plus tard Danton à propos des ennemis : « De l'audace, de l'audace et encore de l'audace. » Il avait raison; traiter une femme en ennemi n'est-ce pas la vaincre? Cependant d'où vient que Boucher, ce jour-là, perdit tout sa force et toute son audace, à la vue de cette jeune fille si faible et si simple? C'est que la force ne s'éveille que devant la force. Le serpent qui perdit Ève ne vint la surprendre dans sa faiblesse que parce que l'esprit du mal ne connaissait pas encore les femmes.

Boucher, qui s'était avancé résolument comme un homme qui est sûr du but, franchit, tout pâle et tout ému, le seuil de la fruitière, fort en peine de dire quelque chose de raisonnable. La jeune fille le regarda avec tant de calme et de sérénité, qu'il reprit un peu de raison.

— Mon Dieu, mademoiselle, ces cerises sont si fraîches, qu'elles m'ont séduit au passage.

— Combien en voulez-vous, monsieur?

— Tout ce qu'il vous plaira; je passerais ma vie dans ce monde et dans l'autre à voir cette belle et blanche main me servir des cerises.

— Ce serait bien long, surtout pour moi qui ne m'amuse pas trop à ce métier; cueillir des cerises, passe encore, mais les vendre! Combien en voulez-vous, monsieur?

— Attendez, dit Boucher un peu enhardi, laissez-moi vous dire que vous êtes belle, et que je serais ravi de faire votre portrait.

— Ah! vous êtes donc peintre? C'est bien la peine de faire mon portrait. Ma belle-mère trouve que c'est déjà trop de l'original, et tout le monde est de l'avis de ma belle-mère.

— Excepté moi et quelqu'un encore.

— Qui donc? demanda la jeune fille avec curiosité.

— Vous-même, et peut-être quelqu'un encore.

— Je ne comprends pas.

— Je me trompais, dit Boucher, qui avait vu toute la candeur de Rosine dans sa surprise.

A cet instant, une femme encore verte, quoique sur le déclin de la jeunesse, sortit de l'arrière-boutique d'un air assez grimaçant.

— Pourquoi tous ces discours-là? demanda-t-elle en maîtresse de maison et en belle-mère.

— Pour la chose du monde la plus simple, répondit Boucher; je viens acheter des cerises: je n'ai pas d'argent, mais j'offre de les payer par un portrait.

— Mon portrait? dit la belle-mère en s'épanouissant.

C'était une coquette sur le retour qui ne manquait pas d'une certaine beauté brutale.

— Oui, votre portrait, dit le peintre en s'inclinant avec grace; mais auparavant, madame, je veux faire celui de votre fille, ma main sera plus sûre pour faire le vôtre.

— Merci, merci, dit la fruitière piquée; payez vos cerises, et que tout soit dit.

— Cependant, ma mère, dit Rosine, nous ne serions pas fâchées d'avoir notre portrait à si bon compte.

— Et encore, dit Boucher pour appuyer cette réflexion naïve, je vous donnerai les cadres par-dessus le marché.

La belle-mère se laissa séduire; le peintre demanda une poignée de cerises, les mangea avec un certain charme en songeant que Rosine les avait touchées de ses jolis doigts, inscrivit sa demeure avec de la craie sur un mur de la boutique, et, saluant la belle-mère avec grace et Rosine avec admiration, alla se promener par la ville.

Le lendemain, vers midi, la fruitière et Rosine vinrent à l'atelier. Grande fut leur surprise quand elles virent toutes les folles richesses éparpillées dans cette curieuse demeure d'un artiste insouciant qui prenait l'argent d'une main pour le répandre de l'autre. La fruitière

croyait trouver un pauvre diable dans son grenier, se chauffant au soleil et vivant de miettes, comme Lazare. — Je me suis trompée, dit-elle en s'excusant, et puisque vous êtes un homme d'honneur, je vous confie ma fille.

Vous comprenez que Boucher n'eut garde de la retenir; il fit asseoir la jeune fille sur un divan, tailla son crayon, et se mit à l'œuvre de l'air du monde le plus grave. Rosine avait la beauté qui s'ignore, celle qui touche plutôt qu'elle ne séduit. Il y avait dans la pureté de son profil un doux souvenir des lignes antiques. Elle était brune, mais sa chevelure prenait à la lumière ces belles teintes dorées qui charmaient le Titien; ses yeux étaient d'une couleur vague, comme le ciel à certaines soirées d'automne; sa bouche, un peu grande peut-être, avait une divine expression de candeur, « une expression, disait Boucher, que Rosine gâtait en parlant, plutôt par les paroles que par le mouvement des lèvres. Aussi, les heures les plus douces que j'ai passées avec elle étaient les plus silencieuses; j'aimais toujours ce qu'elle allait dire, et presque jamais ce qu'elle disait. »

L'artiste avait été séduit avant l'homme. Boucher avait commencé par voir un divin modèle; mais, tout épris de son art qu'il était alors, il finit bientôt par ne plus guère voir qu'une femme en Rosine. Son cœur, qui n'avait jamais eu le loisir d'aimer dans la cohue des passions plus que profanes de l'Opéra, sentit qu'il n'était pas stérile; les fleurs de l'amour s'y montrèrent sous les flammes de la volupté. Boucher devint amoureux de Rosine, non pas en homme qui se fait un jeu de l'amour, mais en poète qui aime avec les larmes dans les yeux; amour tendre, pur, digne du ciel, où il s'élève et d'où il est descendu. Rosine aima Boucher. Comment ne l'eût-elle pas aimé, celui qui lui disait deux fois qu'elle était belle, une fois avec ses lèvres et une fois avec son talent? car Rosine ne se reconnut vraiment belle qu'en voyant la tête de vierge que le peintre avait créée d'après celle de la jeune fille. Qu'arriva-t-il? Vous le devinez : ils s'aimaient, ils se le dirent. Un jour, après de trop tendres regards, le pinceau tomba des mains de l'artiste! la jeune fille baissa les yeux... — Ah! pauvre Rosine, s'écrie Diderot en y pensant plus tard, que ne vendiez-vous des cerises ce jour-là!

La vierge qui devait être le chef-d'œuvre de Boucher n'était point achevée; la figure était belle, mais le peintre n'avait pas encore pu y répandre le divin sentiment qui fait le charme d'une telle œuvre. Il espérait, il désespérait, il se recueillait et regardait Rosine; enfin il était à cette barrière fatale, la barrière du génie, où s'arrêtent les

talens sans force,— que çà et là le hasard fait franchir à ceux qui osent. Son amour pour l'art ou pour Rosine n'avait pu élever Boucher au-delà; le sentiment biblique ne l'avait pas détaché des choses d'ici-bas, et, adorant la vierge Marie en Rosine, il adorait aussi, le profane! une nouvelle maîtresse. La conversion n'était pas complète. Il hésitait entre l'amour divin, qui espère, et la volupté terrestre, qui se souvient; entre l'art sévère, qui touche par la grandeur, et l'art souriant, qui séduit par la grace. Il en était là de son œuvre, quand une nouvelle figure vint changer le cours de ses idées.

Il y avait quinze jours que Rosine posait, il n'y en avait pas deux que, sur un regard de la jeune fille, le peintre avait laissé tomber son pinceau. C'était un matin, vers onze heures; Boucher préparait sa palette, Rosine dénouait sa chevelure.

— Savez-vous, lui disait-elle, que ma belle-mère commence à perdre patience?... Savez-vous que je m'habitue trop doucement à venir ici?... Savez-vous...

— Je sais tout cela, répondait Boucher d'un air distrait et d'un ton un peu brusque.

On sonna à la porte de l'atelier; Rosine alla ouvrir, comme si elle eût été de la maison.

— Monsieur Boucher? demanda une jeune fille ou une jeune femme qui franchit en rougissant le seuil de la porte.

— Qu'ai-je à faire pour vous? dit Boucher en regardant dans une glace la nouvelle venue. — Diable! poursuivit-il comme en se parlant à lui-même, elle est bien jolie!

Il fit un pas à sa rencontre.

— Monsieur Boucher, je suis une pauvre fille sans pain. Si je n'avais pas ma mère malade et dénuée de tout, je parviendrais à vivre de mon aiguille; mais, pour ma mère, je me résigne à devenir modèle. On m'a dit que j'avais une jolie main et une figure passable; voyez, monsieur, croyez-vous que je puisse poser pour quelque chose?

L'inconnue avait dit tout cela avec un air de trouble indéfinissable; mais ce qui frappa surtout le peintre pendant qu'elle parlait, ce fut sa beauté coquette et séduisante. Adieu la Bible, adieu Rosine, adieu l'amour simple et grand. La nouvelle venue venait d'apparaître aux yeux de Boucher comme la fantaisie qu'il avait rêvée jusque-là. C'était bien cette muse, moins belle que jolie, moins touchante que gracieuse, qu'il avait recherchée avec tant d'ardeur. Il y avait dans cette figure ce qu'on trouve au ciel et à l'Opéra, un souvenir de la

divinité transmis par le démon, ce qui agite du même coup le cœur et les lèvres, enfin ce je ne sais quoi qui charme et qui enivre sans élever l'ame dans les splendeurs du rêve. Elle était vêtue en simple fille du peuple, ce qui contrastait un peu avec la délicatesse de ses traits et de ses mouvemens. Boucher, quoique assez bon physionomiste, ne découvrit ni art ni étude dans cette beauté; elle masquait l'art et l'étude par de grands airs d'innocence. Il s'y laissa prendre. Qui s'en étonnerait, en songeant qu'il avait cru trouver la nature à l'atelier de Lemoine ou à l'Opéra? Rosine était sa première leçon sérieuse, c'était la nature dans toute sa majesté naïve et vraie; mais les instincts du peintre, instincts trompeurs ou viciés, ne pouvaient l'élever jusque-là. En voyant venir l'inconnue, il crut retrouver une figure de connaissance, une figure qu'il aurait vue dans un autre pays, ou même dans un autre monde. Aussi, quoiqu'elle fût vêtue en fille du peuple, il l'accueillit comme une amie.

— Quoi! mademoiselle, lui dit-il d'un air d'admiration, vous dites que vous êtes passablement belle? dites donc passionnément.

— Point du tout, dit-elle avec le plus joli sourire du monde.

— En vérité, mademoiselle, vous venez à propos; je cherchais un beau sentiment à répandre sur cette vierge; peut-être vais-je le trouver chez vous. Inclinez un peu la tête sur le cœur, posez la main sur ce fauteuil. — Vous, Rosine, détournez le rideau rouge.

Boucher ne vit pas le regard douloureux que lui lança la jeune fille; elle obéit en silence, tout en se demandant si elle n'était plus bonne qu'*à détourner le rideau*. Elle alla s'asseoir dans un coin de l'atelier pour voir tout à son aise et sans être vue celle qui venait troubler son bonheur. Mais à peine était-elle sur le divan, que Boucher, qui aimait la solitude à deux, lui conseilla de retourner chez sa belle-mère, tout en lui recommandant bien de venir le lendemain de bonne heure. Elle sortit sans dire un mot, la mort dans le cœur, pressentant qu'elle serait oubliée pour celle qui restait en tête-à-tête avec son amant. Elle essuya ses larmes au bas de l'escalier. — Hélas! que va dire ma belle-mère en me voyant si triste? — Elle se promena dans la rue pour donner à sa tristesse le temps de s'évanouir. — D'ailleurs, reprit-elle, en attendant un peu, je la verrai descendre à son tour; je pourrai découvrir ce qui se passe dans son cœur. C'est décidé, je veux l'attendre.

Elle attendit. Plus d'une heure se passa; le modèle posait pour tout de bon. Boucher gâtait à plaisir sa belle figure de vierge en voulant y mêler deux types.

Enfin la jeune fille sortit de l'allée avec un certain embarras, comme si elle eût commis une mauvaise action. Il avait plu dans la matinée, la rue était presque impraticable pour de jolis pieds. L'inconnue s'enfuit légère comme une chatte du côté du Palais-Royal. Elle s'arrêta devant une maison de pauvre apparence, regarda autour d'elle avec défiance, et disparut sous la porte d'entrée. Rosine l'avait suivie; la voyant disparaître, elle remarqua la maison, et, n'osant aller plus loin dans sa curiosité, elle se décida à retourner aussi au logis. Mais une main invisible la retenait malgré elle; il fallait qu'elle regardât à toutes les fenêtres de la maison : un pressentiment l'avertissait qu'elle reverrait l'inconnue. En effet, tout à coup, à sa grande surprise, elle crut la reconnaître qui sortait dans un tout autre costume. Cette fois, la jeune fille était vêtue en grande dame : robe de taffetas à queue qu'elle s'efforçait de mettre dans sa poche, mantelet, talons rouges, tous les accessoires.

— Et où va-t-elle dans cet équipage? se demanda Rosine, qui la suivait presque pas à pas.

La dame alla droit à un carrosse doré qui l'attendait devant le Palais-Royal. Un laquais se précipita au-devant d'elle pour ouvrir la portière. Elle s'élança dans le carrosse en femme habituée à y monter tous les jours.

— Je l'avais deviné, murmura Rosine; il y avait dans ses manières, dans sa façon de parler, dans la fierté adoucie de son regard, je ne sais quoi qui m'étonnait. Elle avait beau prendre toutes sortes de masques, on finissait par la reconnaître. — Hélas! l'a-t-il reconnue, lui?

Le lendemain, Rosine se fit un peu attendre; cependant le cruel ne lui dit pas, en la revoyant, ce doux mot qui console les absens, absens du cœur ou de la maison : Je vous attendais.

— Eh bien! lui dit-elle après un silence, vous ne me parlez pas de votre grande dame?

— Ma grande dame? Je ne comprends pas.

— Vous ne l'avez donc pas deviné? Ce n'était pas une fille du peuple, comme elle le disait, mais une belle dame, qui n'a pas grand'chose à faire. Je l'ai vue monter dans son carrosse. Quel carrosse! quels chevaux! quels laquais!

— Que dites-vous là? Vous voulez me tromper; c'est un mensonge.

— C'est la vérité. Croyez donc maintenant à ces grands airs d'innocence!

— Quelle singulière aventure! dit Boucher en se passant la main sur le front. Reviendra-t-elle? Qui donc a pu l'amener ici? Elle ne m'a rien demandé.

A cet instant, Rosine vint appuyer ses mains jointes sur l'épaule du peintre.

— Elle ne vous a rien demandé? dit-elle avec une expression triste et charmante.

Boucher baisa le front incliné de sa maîtresse.

— Rien, dit-il; c'est une énigme, je m'y perds.

— Hélas! elle reviendra.

— Qui sait? Elle devait revenir ce matin. Voilà donc pourquoi elle ne voulait pas être payée pour la première séance.

— Aujourd'hui, je n'aurai garde d'ouvrir la porte.

— Pourquoi? Quel enfantillage! Seriez-vous jalouse?

— Vous êtes bien cruel! Est-ce que vous irez ouvrir la porte, vous?

— A coup sûr.

Rosine s'éloigna en soupirant.

— Alors, dit-elle avec des larmes dans les yeux, la porte se refermera sur moi.

Rosine, pleurant d'amour et de jalousie, était d'une beauté adorable; mais Boucher, par malheur pour elle et pour lui-même, ne voyait que la mystérieuse inconnue.

— Vous ne savez ce que vous dites, Rosine; c'est de la folie.

Boucher avait parlé un peu durement; la pauvre fille, blessée au cœur, s'avança vers la porte, et, d'une voix affaiblie, elle murmura un triste adieu. Sans doute elle espérait qu'il ne la laisserait point partir, qu'il viendrait à la porte, qu'il la prendrait dans ses bras et la consolerait par un baiser; mais il n'en fit rien : il oubliait, l'ingrat, que Rosine n'était pas une fille d'Opéra, il croyait qu'elle *faisait semblant* comme toutes ces comédiennes sans cœur et sans foi. Rosine ne faisait pas semblant, elle écoutait sa naïve et simple nature; elle avait donné tout ce qu'elle pouvait donner, plus que son cœur, plus que son ame; il n'était pas étonnant qu'elle se révoltât d'être aimée si légèrement, comme par hasard. Elle ouvrit la porte, elle se tourna vers Boucher; un seul regard tendre l'eût ramenée à ses pieds; il se contenta de lui dire comme il eût dit à la première venue : Ne faites pas tant de façons, je n'aime pas les grands airs.

Ces paroles indignèrent Rosine. C'est fini, dit-elle, et au même instant elle ferma la porte. Le bruit de ses pas vint jusqu'au cœur

de Boucher; il voulut s'élancer vers l'escalier, mais il s'arrêta à la pensée qu'elle reviendrait. Une autre serait revenue, Rosine ne revint pas. Avec elle, Boucher perdit tout espoir de vrai talent. La vérité était venue à lui dans toute sa force, sa grandeur et sa beauté; il ne put s'élever jusqu'à elle. Il se mit à la recherche de cette mystérieuse apparition qui personnifiait si poétiquement sa muse.

En vain il courut le beau monde, en compagnie de Pont de Veyle et du comte de Caylus. Il fut de toutes les fêtes et de tous les spectacles, de toutes les promenades et de tous les soupers: il ne découvrit pas celle qu'il cherchait avec une si folle ardeur. Rosine n'était pas tout-à-fait bannie de sa pensée, mais dans ses souvenirs la pauvre fille n'apparaissait jamais seule, il voyait toujours son image en regard de celle de la dame inconnue. Un jour cependant, comme il contemplait sa vierge inachevée, il sentit que Rosine était encore dans son cœur; il se reprocha l'abandon où il la laissait; il résolut d'aller sur-le-champ lui dire qu'il l'aimait et qu'il l'avait toujours aimée. Il descendit et s'avança vers la rue Sainte-Anne, malgré un encombrement de fiacres et d'équipages. Une jeune fille passait de l'autre côté de la rue, un panier à la main. Il reconnut Rosine. Hélas! ce n'était plus que l'ombre de Rosine, la douleur l'avait ravagée, l'abandon l'avait abattue sous ses mains glaciales. Il voulut traverser la rue pour la joindre; un carrosse l'arrêta au passage, une femme mit la tête à la portière.

— C'est elle! s'écria-t-il tout éperdu.

Il oublia Rosine, il suivit le carrosse résolu à toute aventure; le carrosse le conduisit à un hôtel de la rue Saint-Dominique. Le peintre se présenta fièrement, une demi-heure après, sous le nom de Carle Vanloo, afin d'être reçu par la dame. Il fut reçu par le mari avec toutes sortes de bonnes graces.

— Quoi! M. Carle Vanloo, l'espoir de la peinture! Soyez le bienvenu.

— Je crois, monsieur le comte, avoir ouï dire que M^me^ la comtesse ne dédaignerait pas mon pinceau pour faire son portrait.

— Elle ne m'en a pas dit un mot; mais je vais vous conduire dans son oratoire.

Tout aventureux qu'il était, Boucher voulut presque rebrousser chemin; mais comme il était aussi embarrassant de battre en retraite sans raison que d'affronter le péril, il se laissa conduire à l'oratoire.

Ici l'histoire se complique; si elle ne m'éloignait de mon sujet, je prendrais plaisir à vous raconter ce qui se passa dans l'oratoire, com-

ment Boucher y fut accueilli sous le nom de Carle Vanloo; comment il apprit (M. le comte s'était retiré en mari qui connaît la bienséance) que la curiosité jointe à un peu d'ennui avait conduit la comtesse à son atelier pour faire juger sa beauté, une bonne fois pour toutes, par un homme compétent qui n'aurait pas de raisons pour mentir; comment le peintre parvint, à force de séductions, à décider la comtesse à laisser faire son portrait, — c'était laisser faire bien des choses; — comment enfin... mais vous avez deviné la suite. — Vous avez deviné qu'ils s'aimèrent, que l'amour passa vite comme il faisait alors, que M[me] la comtesse se consola ailleurs, que le peintre... Revenons à Rosine.

Après l'ivresse de cette passion, la jeune fille délaisssée revint flotter dans les souvenirs de Boucher. En voyant sa vierge où l'artiste profane avait mêlé l'impression de deux beautés, il vit bien que Rosine était la plus belle. La comtesse l'avait plus ardemment séduit, mais une fois le charme passé, il comprit encore que Rosine avait la beauté idéale qui ravit les amans et donne du génie aux peintres. Oui, dit-il avec regret, je me trompais comme un enfant; la beauté divine et humaine, la vraie lumière, le sentiment céleste, c'était Rosine; la séduction, le mensonge, l'expression qui ne vient ni du ciel ni du cœur, c'est la comtesse. J'ai gâté ma vierge comme un fou; mais il est temps encore...

Il n'était plus temps. Il courut chez la fruitière, il demanda Rosine.

— Elle est morte, lui dit la belle-mère.

— Morte! s'écria Boucher pâle de désespoir.

— Oui, monsieur le peintre, morte comme on meurt à dix-huit ans, des peines du cœur. Je ne parle que par ouï dire, elle a confié à une tante qui la veillait à ses derniers jours qu'elle mourait pour avoir trop aimé. — A propos, vous avez oublié de faire mon portrait? et le sien? je n'y pensais plus.

— Il n'est pas fini! dit le peintre tout défaillant.

Rentré à l'atelier, il s'abandonna à sa douleur; il se jeta à genoux devant la vierge inachevée, il maudit cette fatale passion qui l'avait détourné de Rosine, il jura de vivre désormais dans le souvenir sanctifié de cette sœur des anges. Après avoir gémi durant une heure, il voulut, comme par inspiration soudaine, retoucher à sa figure de vierge. « Non! non! dit-il tout à coup, en voulant effacer ce qu'il y a de la comtesse n'effacerai-je point cette divine trace de ma pauvre Rosine? » Il descendit la toile du chevalet, la porta d'une main défail-

lante à l'autre bout de l'atelier, et l'appendit au-dessus du sopha où Rosine s'était assise pour la dernière fois devant ses yeux. Il ne confia son profond chagrin qu'à deux ou trois amis, comme le comte de Caylus, Pont de Veyle et Duclos. Quand on remarquait chez lui la vierge inachevée, il se contentait de dire : « Ne me parlez pas de cela, car vous me rappelleriez que l'heure du génie a sonné pour moi. »

## III.

En ce beau temps, à moins d'être Rosine, on ne mourait pas de chagrin, on se consolait de tout; Boucher se consola. Il se rejeta avec plus d'extravagance dans toutes les folies de la vie mondaine. Il avait passé à côté de la créature humaine telle que Dieu l'a faite, il passa à côté du paysage tel qu'il s'épanouit au soleil. Un jour qu'il redevenait raisonnable, ce ne fut qu'une vaine lueur, il sortit de Paris pour la première fois depuis son enfance. Où alla-t-il? Il ne l'a point dit; mais, selon une lettre à Lancret, il trouva la nature fort désagréable, trop verte, mal éclairée. N'est-il pas plaisant de voir un artiste de la force de Boucher trouver à redire à l'œuvre du plus grand artiste pour la couleur et pour la lumière? Raphaël et Michel-Ange étaient bien vengés d'avance, car vous verrez tout à l'heure que Boucher n'était pas au bout de ses critiques. Ce qu'il y a de plus plaisant, c'est que Lancret répondait à Boucher : « Je suis de votre sentiment; la nature manque d'harmonie et de séduction. » J'aime à me représenter Boucher au milieu d'une bonne campagne un peu rude, cherchant à comprendre, mais ne comprenant rien à ce grand spectacle digne de Dieu lui-même, n'entendant pas toutes ces hymnes d'amour que la nature élève au ciel par la voix des fleuves, des forêts, des oiseaux, des fleurs et de la créature humaine; ne voyant pas cette sublime harmonie où se confondent la main de Dieu et la main des hommes, la main qui crée et la main qui travaille. Au milieu de toutes ces merveilles, Boucher devait continuer son chemin comme un exilé qui foule un sol étranger. Il cherchait ses dieux. Où est Pan? où est Narcisse? où est Diane chasseresse? Il appelait, nul ne lui répondait, pas même Écho. Il cherchait les mortels qui lui étaient familiers; mais où les trouver, ces fêtes galantes et champêtres? Il ne voyait pas même une bergère dans la prairie. Rentré dans son atelier, il se pâmait de joie sans doute en retrouvant ses jolis paysages roses, où l'enchantement des fées était répandu. On le surnommait

le peintre des fées avec beaucoup de sens; il n'a vécu, il n'a aimé, il n'a peint que dans le monde des fées.

Après ces deux échecs décisifs, Boucher s'abandonna plus que jamais à la coquetterie espiègle et à la grace maniérée de son talent. Son atelier redevint un boudoir très hanté des comédiennes. Il n'avait pas vingt-six ans; il était recherché partout, d'abord pour son talent, ensuite pour sa bonne mine. Les académiciens seuls le repoussaient, parce qu'il avait les allures dédaigneuses d'un gentilhomme, parce qu'il se moquait un peu de la gravité de ces messieurs, peut-être aussi parce qu'il se moquait de l'art. Mais quels étaient alors les académiciens! A part Jean-Baptiste Vanloo et Boulogne, ces messieurs avaient-ils le droit de repousser Boucher? Aux yeux de tous les juges sensés, il remporta le prix de Rome; cependant l'Académie ne jugea pas ainsi. Il n'en partit pas moins pour Rome : troisième et dernière tentative pour trouver l'art et la nature; mais il donna raison à l'Académie, car il perdit son temps dans la cité des arts. Il trouva Raphaël fade et Michel-Ange bossu; il osa le dire tout haut : pardonnez-lui cette profanation ou cet aveuglement. « Critiquer Dieu, passe encore; mais Raphaël, mais Michel-Ange! » C'est Diderot qui parle ainsi.

Boucher était parti pour Rome avec Carle Vanloo; il revint seul, sans argent, sans études, niant tous les chefs-d'œuvre. Que pouvait-on augurer alors d'un pareil peintre? On ne désespéra pas de lui cependant. « Son esprit l'a perdu, son esprit le sauvera, » disait le comte de Caylus : mot juste et profond qui peint bien le talent de Boucher. En effet, à peine de retour, il redevint à la mode; il n'eut qu'à peindre pour être applaudi; il eut des commandes à la cour, à l'église, au théâtre; tous les grands hôtels, tous les châteaux splendides, s'ouvrirent à son gracieux talent. Il travailla le jour et la nuit, se moquant de tout le monde et de lui-même, créant comme par magie des Vénus dans des chœurs d'anges et des anges armés de flèches. Il avait bien le temps d'y regarder de si près. Il allait, il allait, rapide comme le vent, achevant le même jour une *Visitation* pour Saint-Germain-des-Prés, une *Vénus à Cythère* pour Versailles, un dessin pour des décors d'opéra, un portrait de duchesse et un tableau de mauvais lieu, inspiré tour à tour par Dieu et Satan, ne croyant plus à la gloire, se donnant corps et ame à la fortune. Durant tout le reste de sa vie, il ne se fit pas moins de cinquante mille livres de revenu, c'est-à-dire cent mille livres d'aujourd'hui. Il mena grand train. Outre son revenu, il fit des dettes; il afficha la philosophie du temps; il se

moqua de tout ce qui était noble, digne et grand; il mit en doute Dieu et tout ce qui nous vient de Dieu, la vertu du cœur, les aspirations de l'ame. Il donna des fêtes royales, une entre autres qui lui coûta plus d'une année de travail, fête célèbre appelée la fête des dieux. Il avait voulu représenter l'olympe et toutes les divinités païennes. Il s'était déguisé en Jupiter; sa maîtresse, déguisée en Hébé, c'est-à-dire très court vêtue, avait passé la nuit à verser de l'ambroisie à tous les dieux et à toutes les déesses de contrebande. Les académiciens, surpris de ces hauts faits, se décidèrent à accueillir Boucher, dont l'école bruyante avait effacé l'Académie. Boucher, nommé, n'en devint pas davantage académicien. Il continua de vivre en enfant prodigue et de peindre en artiste sans foi.

Il ne se contentait pas de peindre, il gravait et sculptait; il a gravé un grand nombre de sujets de Watteau; il a sculpté en petit des groupes et des figurines pour Sèvres. Sa gravure et sa sculpture sont dignes de ses meilleurs tableaux; c'est la même grace, le même esprit et le même sourire. En se multipliant ainsi, Boucher se répandait partout : on voyait en même temps ses amours joufflus sur les chenets, ses nymphes sur les pendules, ses gravures dans les livres, ses tableaux de toutes parts.

Boucher cependant ne vendait pas ses œuvres à un très haut prix; il devait son grand revenu à sa prodigieuse facilité. M^me^ Geoffrin lui avait acheté deux de ses plus jolis tableaux moyennant deux mille écus; ce ne furent pas d'ailleurs les plus mal payés. L'impératrice de Russie les racheta à M^me^ Geoffrin moyennant trente mille livres. M^me^ Geoffrin alla au plus vite trouver Boucher et lui dit : « Je vous avais bien dit que les tableaux sont placés chez moi à hauts intérêts; voilà vingt-quatre mille livres qui vous reviennent pour *l'Aurore* et *Thétis*. » Ce n'était pas la première fois que la bonne M^me^ Geoffrin se livrait à ce commerce; elle avait commencé avec Carle Vanloo.

Peu de temps après son retour de Rome, il devint amoureux d'une jeune fille de la bourgeoisie, M^lle^ Marie Perdrigeon. C'était, selon les mémoires, une des plus belles femmes de France, peut-être la plus belle. Son portrait est à Versailles. Raoux l'a représentée en vestale. Vous pouvez la voir entretenant le feu sacré, — le feu sacré de qui? — non pas de Boucher ni d'elle-même, car, s'il y a du feu sacré dans ce tableau, il est dans les regards de la vestale. Boucher l'aima si éperdument, que, n'espérant pas la séduire, il se résigna à en passer par le mariage, « quoique, disait-il plaisamment, le mariage ne fût pas dans ses habitudes. » Devenue sa femme, elle posa

souvent pour ses vierges et ses Vénus; on la reconnaît çà et là dans l'œuvre de Boucher. Mais ce qui était plus digne de lui et d'elle-même, elle lui donna deux filles charmantes, qui semblèrent se modeler sur les plus fraîches et les plus jolies images du peintre. Elle mourut à vingt-quatre ans, « trop belle, disait Boucher inconsolable, pour vivre long-temps sous le ciel de Paris. » Moins de dix-sept ans après son mariage, Boucher mariait ses filles à deux peintres qui n'étaient pas de son école, Deshays, qui eut presque du génie, et Baudouin, qui eût été le La Fontaine de la peinture, si la naïveté ne lui eût fait défaut. M^me^ Boucher et ses deux filles passèrent leur vie dans l'éclat du monde et dans les larmes. Toutes belles et toutes charmantes qu'elles étaient, elles se virent souvent délaissées pour des filles d'Opéra ou d'autres femmes de hasard. Boucher, Deshays et Baudouin avaient mordu à la grappe amère des mauvaises passions; ils ne furent qu'un instant sensibles à la grace et à la vertu de l'épouse; le chaste parfum du foyer ne tint point leur cœur sous le charme; il fallait une plus folle ivresse à ces ames perdues, il fallait une coupe moins pure à ces lèvres souillées. Ce n'était point assez des cheveux odorans de l'épouse pour enchaîner leur amour, ils recherchaient les bras lascifs, les étreintes mortelles, toutes les chaînes aiguës de la volupté. Ils en moururent tous les trois en même temps, en moins d'une année, le plus jeune le premier, Boucher le dernier, après avoir été témoin du désespoir de ses complices. Deshays était peut-être le seul grand peintre venu après Lesueur; il avait le sentiment de l'idéal et de la grandeur. Aussi Boucher, homme de bon sens quelquefois, voyant un pareil élève dans son atelier, se garda bien de lui donner des leçons; il se contenta de lui donner sa fille, lui disant dans sa gaieté : « Étudie avec elle. » Pour Baudouin, c'était Greuze et Boucher en miniature, ou, selon Diderot, « du Fontenelle brouillé avec du Théocrite. »

Boucher poursuivit donc sa carrière dans la même voie fatale où il s'était perdu sur les pas de son maître. Malgré tout l'argent qu'il gagnait et toutes les glorioles de chaque jour, il ne fut jamais heureux : il lui a toujours manqué la conscience du cœur et celle du talent. Il avait trop bien le sentiment de ses fautes d'homme et de ses fautes de peintre; il comprenait qu'il gaspillait en vaines étincelles le peu de feu sacré que le ciel avait allumé dans son ame aux beaux jours de sa jeunesse; il pressentait que son œuvre périrait avec lui. Pour se distraire de ces désolantes idées, il épuisa toutes les distractions. Sur la fin de sa vie, il se rapprocha un peu de la nature;

il lui fit bâtir, comme pour faire amende honorable, une espèce de temple, c'est-à-dire un cabinet d'histoire naturelle où Buffon a plus d'une fois étudié. A sa mort, ce cabinet fut vendu cent mille livres. Ce fut tout ce que Boucher laissa d'une grande fortune. C'était, disait-il, pour payer son enterrement.

Il ne cessait pas d'aller dans le monde. M^me^ Geoffrin, qui avait recueilli la société de M^me^ de Tencin, donnait deux dîners par semaine, le lundi aux artistes, le mercredi aux gens de lettres. Marmontel, qui ne dînait guère alors qu'à la condition de dîner en ville, était à table chez M^me^ Geoffrin le lundi et le mercredi. Dans ses mémoires, il passe en revue les convives; il dit à propos des artistes: « Je n'avais pas de peine à m'apercevoir qu'avec de l'esprit naturel ils manquaient presque tous d'instruction et de culture. Le bon Carle Vanloo possédait à un haut degré tout le talent qu'un peintre peut avoir sans génie; mais l'inspiration lui manquait, et, pour y suppléer, il avait fait peu de ces études qui élèvent l'ame et qui remplissent l'imagination de grands objets et de grandes pensées. Vernet, admirable dans l'art de peindre l'eau, l'air, la lumière et le jeu de ces élémens, avait tous les modèles de ces compositions très vivement présens à la pensée, mais hors de là, quoique assez gai, c'était un homme du commun. Latour avait de l'enthousiasme; mais, le cerveau déjà brouillé de politique et de morale dont il croyait raisonner savamment, il se trouvait humilié lorsqu'on lui parlait peinture. S'il fit mon portrait, ce fut pour la complaisance avec laquelle je l'écoutais réglant les destins de l'Europe. Boucher avait du feu dans l'imagination, mais peu de vérité, encore moins de noblesse; il n'avait pas vu les graces en bon lieu; il peignait Vénus et la Vierge d'après les nymphes des coulisses, et son langage se ressentait, ainsi que ses tableaux, des mœurs de ses modèles et du ton de son atelier. »

M^me^ de Pompadour et M^me^ Dubarry aimaient le talent de Boucher. Quoi de plus naturel? Ce talent ne semblait-il pas fait pour les peindre, ces reines de hasard? N'étaient-ce pas encore deux de ces muses à qui il demandait ses inspirations? N'avaient-elles pas la grace coquette, l'œil pervers et la bouche souriante qui faisaient le charme des femmes de Boucher?

Il devint premier peintre du roi à la mort de Carle Vanloo; il fut élevé à cette dignité sans surprendre personne. On ne s'étonnait de rien alors que M^me^ Dubarry était assise sur le trône de Blanche de Castille. D'ailleurs, tel roi, tel peintre. Louis XIV et Lebrun, Louis XV et Boucher n'avaient-ils pas la même majesté?

De toute cette génération couronnée de roses fanées, Boucher mourut le premier, au printemps de 1770, le pinceau à la main, quoiqu'il fût malade depuis long-temps. Il était seul dans son atelier; un de ses élèves voulut entrer : « N'entrez pas, » dit Boucher, qui peut-être se sentait mourir. L'élève referma la porte et s'éloigna. Une heure après, on trouva le peintre François Boucher expirant devant un tableau de Vénus à sa toilette.

Il donna le branle : tous les peintres galans, tous les abbés galans, tous les poètes galans, le suivirent bientôt chez les morts, le roi de France à leur tête, appuyé sur son lecteur ordinaire, Moncrif, qui ne lui avait jamais rien lu, et sur son fameux bibliothécaire, Gentil-Bernard, qui ne feuilletait que les jupes de l'Opéra. J'aime à me représenter ce tableau moitié funèbre et moitié bouffon de tous ces hommes d'esprit qui partaient gaiement, mais qui s'obstinaient à dire un bon mot avant de mourir, pour mourir comme ils avaient vécu. En peu d'années, on vit descendre dans la tombe tout ce qui avait été l'esprit, la joie, l'ivresse, la folie du XVIIIe siècle. Sans parler de Mme de Pompadour, de Boucher, de Louis XV et des comédiennes célèbres, comme Mme Favart et Mlle Gaussin, ne voit-on pas dans le lugubre cortége Crébillon et ses contes libertins, Marivaux et ses fines comédies, l'abbé Prévost et sa chère Manon, Panard et ses vaudevilles, Piron et ses saillies, Dorat et ses madrigaux, l'abbé de Voisenon et les enfans de Favard, son œuvre la plus certaine? Qui encore? Rameau, Helvétius, Duclos, Voltaire, Jean-Jacques Rousseau; est-ce assez? Que va-t-il donc rester pour finir le siècle? Il restera la reine Marie-Antoinette, qui a aussi vécu de cette folle vie, qui a souri comme les femmes de Boucher, qui sera punie pour tout ce beau monde, qui mourra sur la guillotine, autre calvaire, entre une fille de joie, Mme Dubarry, et un hideux roi de la populace, Hébert, qui mourra avec la dignité du Christ, couronnée de cheveux blanchis durant une nuit d'héroïque pénitence.

## IV.

Cette histoire de Boucher a sa logique, la vie du peintre concorde avec son œuvre; il n'y a pas plus de vérité dans cette passion que dans cette peinture : il faut pourtant prendre l'une et l'autre comme l'expression d'une époque. C'est par là, d'ailleurs, que Boucher a survécu; il a cela pour lui qu'il fut bien de son temps, qu'il nous en

montre un côté très vrai dans son mensonge, et, parce que le portrait est ressemblant, il a un charme qui plaît de prime-abord et qui vaut la peine d'être étudié. Boucher ne doit trouver en nous qu'un blâme presque bienveillant; son individualité subsiste, on la regarde encore même qu'on ne l'accepte plus. Non, cette peinture n'a pas une valeur absolue dans les annales de l'art; c'est à peine un épisode d'un intérêt très restreint, puisque c'est une dégénérescence. Entre deux époques sérieuses, cette frivole période s'efface. Le XVIII^e^ siècle est le fils prodigue et débraillé d'un âge digne et grave. Boucher est à Lesueur ce que Fontenelle est à Corneille. L'afféterie, le faux goût, ont tourmenté les types, l'esprit a gâté le naturel, et la beauté, cette loi éternelle de l'art, n'est plus désormais qu'un gracieux caprice.

Boucher semble-t-il réclamer un jugement approfondi? En disant qu'il fut le peintre des graces coquettes, n'a-t-on pas tout dit? En consultant plus familièrement sa personne et son œuvre, on n'ose prononcer ainsi d'un seul mot. Plus d'une grande inspiration a passé dans son ame, plus d'une fois le souvenir de Rosine a tressailli dans son cœur. La nature a sur nous des droits éternels; nous avons beau la fuir, elle nous ressaisit toujours. Ne jugeons donc pas Boucher au passage, feuilletons son œuvre d'une main patiente. N'y a-t-il donc rien de grand ni rien de beau sous ces séductions mensongères? La lumière du soleil et la lumière de l'art n'ont-elles jamais éclairé ces paysages et ces figures? Boucher n'a-t-il pas une seule fois saisi la vérité de la nature et de l'art?

La grande galerie du Louvre n'a pas un seul de ses tableaux. Il me semble cependant qu'il a bien mérité une petite place en belle lumière entre ses amis Watteau et Greuze. Qui donc se plaindrait de voir comment peignait il y a cent ans celui qui devint premier peintre du roi, directeur de l'Académie et des Gobelins? Pour ceux qui étudient, il y aurait à faire de curieuses comparaisons; pour ceux qui ne cherchent qu'une distraction de l'esprit, il y aurait de jolis horizons de plus. On a en France une singulière façon d'être national. On fait si bien l'hospitalité aux étrangers, qu'il ne reste plus de place pour les gens du pays. Depuis quelques années, il est vrai, on a daigné accorder un asile à Boucher dans une galerie mal éclairée, celle du bord de l'eau, qui ressemble fort au cimetière de l'art, à en juger par le silence et la solitude qui y règnent. Il y a donc là deux tableaux du peintre de Louis XIV, les premiers chapitres de ses *Amours pastorales*. Rien n'est plus doux au regard; on s'avance émerveillé, l'œil se perd dans le mystère voluptueux du paysage, on sourit

à ces reines déguisées en bergères. On se détache du présent, on suit au vol ces colombes amoureuses, on s'égare tout ému dans ces bosquets odorans. Où va-t-on? sur les bords du Lignon, ou dans les sentiers de Cythère? De quel Éden rose et fleuri foule-t-on l'herbe naissante? Le rêve ne dure qu'un instant; ce paradis terrestre n'a jamais existé nulle part. Ces bergers n'ont jamais vécu, ce sont de pâles ombres de Watteau que Boucher a ranimées avec des roses. On s'en éloigne bientôt sans garder le charme qui vous avait saisi à la première vue, car Boucher avait surtout l'art de répandre un air de magie sur toutes ses fautes.

J'ai sous les yeux trois ou quatre de ses tableaux : *l'Ivresse des Amours*, *Jupiter enlevant Europe*, *Mercure enseignant à lire à Cupidon*, *l'Escarpolette* et *le Panier fleuri*. Ce dernier tableau est le plus joli. Le voici en deux mots : la bergère Astrée sommeille pieds nus, cheveux au vent, à deux pas d'une fontaine, contre une haie touffue et sans épines, du moins les épines sont cachées; les jolis moutons blancs ruminent ou bondissent sur la prairie, où il y a plus de fleurs que de brins d'herbe; le chien, tout enrubanné, veille sur le troupeau et en même temps sur l'imprudente bergère; le ciel est d'une sérénité divine. Cependant quelques nuages çà et là, les nuages de l'amour. Il se fait un silence presque nocturne, à peine si on entend sourire la brise; mais n'entend-on pas battre le cœur d'Astrée? Elle sommeille, mais elle rêve; on voit, au frémissement de ses jolis pieds, que c'est un rêve d'amour. Patience, le tableau s'anime : le berger Aminthe vient du bosquet voisin, vrai bosquet de Cythère; il porte à la main un beau panier de fleurs, des fleurs de toutes les saisons; le peintre les a cueillies sans ouvrir son almanach. Il y a même dans ce bouquet une fleur de nouvelle espèce à demi cachée par les autres; cette fleur, qui gâte un peu le bouquet, mais qui ne gâte rien à l'affaire, c'est un billet doux. Le berger s'avance avec mystère, il sourit au chien vigilant, il suspend son panier fleuri à la haie touffue, contre le bras de la dormeuse qui ne dort plus, mais qui fait semblant. — Que celle qui n'a pas fait semblant de dormir lui jette la première pierre. — Astrée écoute donc, les yeux fermés; elle entend le vent qui passe dans les roseaux, le murmure rafraîchissant de la fontaine; quoi encore? Vous le devinez : elle entend les roucoulemens du ramier et les soupirs du berger Aminthe; elle respire un doux parfum de verdure, mais surtout l'enivrant parfum du panier fleuri. O pauvre innocente! prends garde à l'amour, il est là qui saisit une flèche! Le berger Aminthe s'est avancé d'un pas, sa bouche en a fait deux; ici le chien jappe malgré les caresses du traître, mais le

chien avertit trop tard la dormeuse, le baiser est surpris. Presque tout Boucher se retrouve dans ce seul tableau; c'est là son esprit amoureux, sa grace factice, son paysage qui soupire et qui sourit.

Au cabinet des estampes, les deux volumes de Boucher ne renferment pas le quart de son œuvre. Il faut encore chercher ailleurs les meilleures gravures faites d'après lui et quelquefois par lui-même; ainsi il a gravé de main de maître le seul bon portrait de Watteau qui nous reste. En voyant ces deux hommes, Watteau et Boucher, on ne découvre pas du tout le caractère de leur talent; ils sont sans grace et presque sans esprit : Watteau est dur et lourd, Boucher a un certain air romain. En les voyant et en voyant leur œuvre, Lavater serait fort embarrassé. Pour Boucher, le physionomiste donnerait raison à son système en se rejetant sur le costume; en effet, Boucher était vêtu comme Dorat, avec la même grace et la même recherche.

S'il vous prend la fantaisie ou la curiosité de consulter l'œuvre de Boucher au cabinet des estampes, vous trouverez d'abord une *Rachel* qui rappelle un peu sa chère Rosine, à l'autre page un *Christ* théâtral des plus drôles, à la suite une *Descente de Croix* qui a bien le sentiment des descentes de la Courtille; des *Saints* qui n'iront jamais dans le paradis; des *Élémens* et des *Saisons* représentés par des amours joufflus, avec des vers du même goût; des *Muses* qui ne vous inspirent pas; un *Enlèvement d'Europe* qui rappelle M^me^ Boucher; Vénus à tous les âges; d'assez curieuses imitations de David Teniers; un portrait de Boucher au temps où il se faisait peintre flamand : il est dans tout l'attirail champêtre, vêtu d'une pelisse et coiffé d'un bonnet de coton. Après avoir échoué dans la vérité, il revient à la grace. Après ces imitations de David Teniers, vous trouverez les *Amours pastorales*, qui sont les chefs-d'œuvre de Boucher. Il y a là de l'imagination, de la volupté, de la grace, de la magie et même du paysage. Saluez ensuite *Babet la bouquetière*, une *Erato*, celle qui inspirait Boucher et non pas la muse des Grecs; des vendangeuses, des jardinières, des mendiantes, des moissonneuses, silhouettes piquantes presque dignes de Callot; saluez ces Chinoises qui semblent se détacher de votre paravent, de votre éventail ou de vos porcelaines orientales. Revenons en France. Par malheur, Boucher resta toujours un peu chinois. Mais patience, voilà de la vraie comédie, la comédie de Molière, toutes les scènes sont là saisies d'une manière piquante et presque naturelle. Les derniers Valères ne sont pas morts, ni les dernières Célimènes. Messieurs les comédiens ordinaires du roi trouveront beaucoup à étudier là, s'ils ne

l'ont pas fait. Pour mon compte, je me contenterais bien de la façon dont Boucher joue les comédies de Molière.

Le second volume s'ouvre par les *Graces*, les Graces au bain, les Graces partout; revient *Cupidon*, toujours Cupidon, cette fois enchaîné par les Graces, avec ces vers du cardinal de Bernis :

Que de volages enchaînés
Avec la ceinture des Graces!

La ceinture des Graces est une guirlande de fleurs. Vient ensuite, on ne pouvait pas mieux la placer, Mme de Pompadour; mais le peintre l'a prise trop vieille pour en faire une Grace. La scène change. Nous trouvons des gravures allemandes d'après Boucher. Boucher gravé par des Allemands sérieux : quelle traduction grotesque! Ici le peintre nous montre son écriture; c'est l'écriture claire et gracieuse de Jean-Jacques Rousseau. Nous passons aux sujets religieux; mais ne craignez rien, Boucher saura rire encore. Ce sont les dessins du bréviaire de Paris, faits sans doute après des dessins de petites maisons; c'est une assez jolie satire : ainsi il fait planer la Foi sur les Invalides et l'Espérance sur le Louvre et les Tuileries. L'archevêque et le roi n'ont pas compris. Nous ne sommes pas au bout; il y a encore une belle foire de campagne, de jolis dessins de romans, des cris de Paris assez franchement jetés, une poétique composition d'une séance de bonne aventure en plein champ, un olympe où tous les dieux sont hardiment créés.

Toutes ces créations ne font pas un grand peintre, mais ne protestent-elles pas avec raison contre certains airs dédaigneux dont on accable Boucher? Pour bien juger un artiste de second ordre, il faut le voir dans son siècle, en face de son œuvre et de ses contemporains, après l'avoir vu à distance. Il faut l'entendre, pour ainsi dire, et non prononcer comme par défaut. Si Boucher pouvait nous parler, il nous dirait : « J'ai vu ce qui se passait autour de moi, j'ai vu que la religion, la royauté, le génie, toutes les grandes choses, s'altéraient, succombaient, s'effaçaient. Pouvais-je devenir un génie au milieu de tous ces nains; d'ailleurs en avais-je l'étoffe? Je me suis mis à la taille de tout le monde. On riait, on faisait l'amour, on se grisait après souper. J'ai ri, j'ai fait l'amour, je me suis grisé, vous pouvez le voir à mes tableaux. Les prêtres se jouaient de la religion, les rois de la royauté, les poètes de la poésie; ne trouvez pas étonnant que je me sois joué de la peinture. Je n'ai fait de mal à personne, du moins par ma volonté. J'ai gagné deux millions à coups

de pinceau, c'était autant de pris sur les riches; j'en ai fait si bon usage, que j'ai laissé à peine de quoi me faire enterrer. Maintenant, si vous voulez savoir à qui je dois mon mauvais talent, je vous répondrai que je n'en sais rien; j'ai aimé Watteau, j'ai aimé Rubens, j'ai aimé Coustou. »

Watteau, Rubens, Coustou, voilà les trois maîtres de Boucher, mais il n'a jamais eu l'esprit étincelant du peintre des *Fêtes galantes*, ni la touche splendide du grand coloriste flamand, ni la noblesse adorable du sculpteur français. Il faut dire que le marbre ennoblit. A côté de ces trois maîtres, Boucher peut encore se montrer çà et là; plus d'un homme épris du passé sourira à sa grace coquette, à son imagination follement enjouée, à la vapeur bleuâtre de ses paysages, aux mystères voluptueux de ses bosquets, à ses figures si fraîches, qu'elles semblent nourries de roses, selon l'expression d'un ancien.

Pour bien étudier Boucher, il faudrait visiter les châteaux royaux où il a traduit à grands traits toutes les scènes de la mythologie. Ses plus jolis chefs-d'œuvre licencieux étaient à Trianon; on en retrouve quelques-uns dans une galerie du boulevard Beaumarchais. Ce sont des panneaux qui se métamorphosent au gré des visiteurs. Si vous êtes un homme, vous verrez les amours de Vénus; si vous êtes une dame, les panneaux feront un demi-tour, et vous verrez des scènes d'Évangile à la façon de Boucher.

Diderot n'aimait pas Boucher; Diderot, qui fondait une encyclopédie, qui inventait le drame bourgeois, qui ouvrait une école de mœurs, ne devait rien comprendre au peintre de M^me^ de Pompadeur et de M^me^ Dubarry, d'autant plus qu'il se laissait un peu guider dans ses idées sur la peinture par Greuze, ennemi né de Boucher. Voici d'ailleurs comment Diderot juge ce peintre dans tout son franc parler:

« J'ose dire que Boucher n'a pas vu un instant la nature, du moins celle qui est faite pour intéresser mon ame, la vôtre, celle d'un enfant bien né, celle d'une femme qui sent; entre une infinité de preuves que j'en donnerais, une seule suffira : c'est que, dans la multitude de figures d'hommes et de femmes qu'il a peintes, je défie qu'on en trouve quatre propres au bas-relief, encore moins à la statue. Il y a trop de mines, de petites mines, de manières, d'afféterie, pour un œil sévère. Il a beau me les montrer nues, je vois toujours le rouge, les mouches, les pompons et toutes les fanfioles de la toilette. Croyez-vous qu'il ait jamais eu dans sa tête quelque chose de cette image honnête et charmante de Pétrarque :

E'l riso, e'l canto, e'l parlar dolce, humano?

Ces analogies fines et délicates qui appellent sur la toile les objets et qui les lient par des fils imperceptibles, sur mon Dieu! il ne sait ce que c'est. Toutes ces compositions font aux yeux un tapage insupportable, c'est le plus mortel ennemi du silence que je connaisse. Quand il fait des enfans, il les groupe bien; mais qu'ils restent à folâtrer sur les nuages; dans toute cette innombrable famille, vous n'en trouverez pas un à employer aux actions réelles de la vie, à étudier sa leçon, à lire, à écrire, à tisser du chanvre. Ce sont des natures romanesques, idéales, de petits bâtards de Bacchus et de Silène. Ces enfans-là, la sculpture s'en accommoderait assez sur le tour d'un vase antique. Ils sont gras, joufflus, potelés. Si l'artiste sait pétrir le marbre, on le verra. Ce n'est pas un sot pourtant; c'est un faux bon peintre, comme on est un faux bel-esprit. Il n'a pas la pensée de l'art, il n'en a que le concetti. » Après ce préambule, Diderot daigne pourtant déclarer, à propos de quatre pastorales, que « Boucher a des momens de raison, qu'il a créé là un poème charmant. » Plus tard il revient un peu de sa sévérité. « J'ai dit trop de mal de Boucher, je me rétracte; j'ai vu de lui des enfans bien naïvement enfans. Boucher est gracieux et n'est pas sévère, mais il est difficile d'allier la grace à la sévérité. »

A la suite de ce jugement, ne peut-on pas reproduire celui de Grimm: «On l'appelait le peintre des Graces, mais ses Graces étaient maniérées; c'était un maître bien dangereux pour les jeunes gens. Le piquant et la volupté de ses tableaux les séduisaient, et, en voulant l'imiter, ils devenaient détestables et faux. Plus d'un élève de l'Académie s'est perdu pour s'être livré à cette séduction. On pouvait appeler Boucher le Fontenelle de la peinture : il avait son luxe, sa recherche, son précieux, ses graces factices; mais il avait plus de chaleur que Fontenelle, qui, étant plus froid, était aussi plus sage et plus réfléchi que Boucher. On pourrait faire un parallèle assez intéressant entre ces deux hommes célèbres : l'un et l'autre, dangereux modèles, ont égaré ceux qui ont voulu les imiter. L'un aurait perdu le goût en France, s'il ne s'était pas montré immédiatement après lui un homme qui, joignant le plus grand agrément à la simplicité et à la force du style, nous a dégoûtés pour jamais du faux bel-esprit; l'autre a peut-être perdu l'école française sans ressource, parce qu'il ne s'est pas trouvé à l'Académie de peinture un *Voltaire* pou. préserver les élèves de la contagion. »

Boucher, qui a eu plus de cent élèves, n'a pas laissé d'école. Fragonard seul, parmi ses élèves, a rappelé souvent la façon du maître;

aussi Fragonard s'est-il perdu plus avant dans l'oubli avec une nature mieux douée. Greuze, tout en dédaignant Boucher avec son ami Diderot, a rappelé aussi la fraîcheur et le sourire de ce peintre. En effet, Boucher n'est-il pour rien dans *la Cruche cassée ?*

David fut aussi élève de Boucher sans doute parce qu'il était son cousin; mais là les leçons du maître n'ont pas laissé de traces dans le disciple. Tout en aimant Boucher, David craignit de suivre son exemple. Telle est la funeste condition d'un excès dans les arts que la réaction qui le suit ramène de prime abord l'excès opposé. Pour les esprits sérieux, Boucher qui s'en va explique peut-être David qui vient; l'un raidira la grandeur après que l'autre aura maniéré la grace. Boucher n'aura été qu'un peintre de fantaisie pour avoir enjolivé la nature; David ne sera le plus souvent qu'un peintre de convention, parce qu'il cherchera la vérité dans les types d'une statuaire idéale. Ainsi tous les deux, l'un dans les vallons presque oubliés, l'autre près des fiers sommets, auront manqué le but et combattu sans triompher. La nature était là pourtant, toujours là, elle prodiguait ses merveilles sous leurs pieds, elle leur ouvrait par-delà les monts ses horizons infinis. O peintre menteur des bergères d'opéra, de vrais moutons paissaient sur le flanc des collines, de vraies forêts pendaient sur les vallées profondes, un pâtre appelait au son de sa trompe toutes les vaches du hameau, Jacqueline allait casser sa cruche à la fontaine, Marianne chantait à sa fenêtre, Marguerite berçait son enfant en filant à la quenouille; vous n'avez pas su voir, et vous avez fait une nature sans parfum, sans saveur, sans vie, vous avez fait de l'ame humaine un éternel sourire sur la face de comédiennes fardées. Que n'avez-vous su deviner André Chénier ou vous rappeler Théocrite?

Et pourtant les dédaigneux auront beau dire, Boucher vivra dans l'histoire de la peinture française. Il n'a point élevé son front jusqu'à cette couronne d'or que le génie a mise sur la tête de Poussin et de Lesueur, il n'a pu saisir dans sa main profane la chaîne du divin sentiment qui a inspiré tous les grands peintres, qui part en France de Poussin pour aboutir à Géricault après avoir touché le front de Lesueur et de quelques autres moins sévères; mais, comme un autre Anacréon, Boucher s'est couronné de pampre avec ses maîtresses, et, d'une main distraite, il a effeuillé cette guirlande de fleurs qui est la ceinture des Graces, cette guirlande qui était, il y a bientôt un siècle, la ceinture de la France.

A. HOUSSAYE.

# POETÆ MINORES.[1]

## I.

## REVUE DU PREMIER SEMESTRE DE 1843.

La poésie tient évidemment la première place dans les manifestations diverses de la pensée : plus vraie en quelque sorte que l'histoire, car elle puise directement dans le cœur de l'homme les sentimens qu'elle exprime; plus haute encore que la philosophie, car elle rend claires par l'enthousiasme les difficiles déductions de la logique, car elle enferme dans le rhythme et revêt d'une forme à la fois populaire et sublime les vérités immortelles que la spéculation ne sait que démontrer, la poésie hérite de ce qu'il y a de meilleur dans ce que nous sentons, de ce qu'il y de plus grand dans ce que nous pensons. Elle est comme un effort et un retour du rayon divin tombé en notre ame et qui tend à remonter d'où il est venu, c'est-à-dire à l'éternelle source de toute beauté. Les poètes véritables ne sauraient donc obtenir une trop large place dans l'histoire littéraire aussi bien que dans la critique. Il faut que les plus rebelles adversaires de

(1) Dans la bonne latinité, on prend *minores* sans trop de défaveur par opposition à *majores*; on peut le prendre aussi dans le sens de *pejores*.

la poésie en conviennent, c'est à l'amour pur, c'est au culte désintéressé des beaux vers que semblent se reconnaître tout d'abord les ames bien nées. Quelle pente naturelle n'a pas aussitôt un cœur délicat pour ceux qui retrouvent leur langue dans cette langue préférée, pour ceux qui d'eux-mêmes se réfugient en ces sphères sereines, où s'avive le goût de ce qui est bien, de ce qui est vrai, et où se rencontre le charme qui ne se flétrit pas, cet *æternum leporem* dont parle Lucrèce, c'est-à-dire le don de l'inspiration soumis à la loi sainte du travail, l'essor de la pensée fixé à jamais sous les liens puissans du style?

C'est à l'active intervention de la poésie que notre période littéraire devra ses plus durables monumens, le plus vif éclat de sa gloire. Quelle que soit l'opinion, enthousiaste ou dégoûtée, que l'on professe sur l'ensemble du mouvement intellectuel qui s'est accompli en France depuis vingt-cinq ans; quelque jugement, sévère ou favorable, que doive prononcer définitivement l'avenir sur cette confusion étrange des nobles penchans et des pires instincts, sur ce mélange de promesses brillantes et de tristes avortemens, il y a, selon nous, un accent contemporain que recueillera sans nul doute l'attention des siècles futurs, il est un legs saint qui est assuré de ne pas périr dans ce possible naufrage. Cette originale création de notre époque, et qui lui assurera dans l'histoire un caractère vraiment distinctif, c'est évidemment le lyrisme. Ailleurs tout, presque tout était trouvé; là tout était à faire. Qu'on y veuille songer, il n'y a eu, dans aucune littérature, de plus merveilleux prosateurs que les nôtres; il n'y a eu nulle part un plus grand théâtre que le théâtre français. Ce sont là assurément, pour un troisième âge littéraire, de dures conditions, des antécédens difficiles, et, en quelque sorte, un idéal désespérant.

En s'attaquant tout d'abord et sans crainte aux genres les plus divers, en se jetant à la fois dans les routes les plus opposées, notre époque a montré de nobles ambitions qu'il faut se garder de méconnaître. Aussi, tout en protestant contre les exagérations vaniteuses et les folles tentatives, on ne saurait trop applaudir à ce que, dès le début, il y a eu de généreux dans ce désir de conquêtes intellectuelles, à ce qu'il y a eu d'excitateur dans cette impatience du nouveau et de l'inconnu. Voilà d'ordinaire comment se préparent les grandes choses. Malheureusement, ces louables efforts ont dégénéré peu à peu. La mesure a bientôt disparu, et trop souvent les caprices individuels ont compromis, par une fatale obstination, l'ori-

ginalité véritable; trop souvent aussi l'industrie s'est mise à la place de l'amour de l'art. Or, pour lutter avec avantage contre un passé si éclatant, ou plutôt pour continuer dignement une généalogie si glorieuse, la génération nouvelle n'aurait pas eu trop de la plénitude même de ses forces. Mais on sait comment elle les gaspilla, en s'abandonnant à tous les hasards des ambitions désordonnées et des fantaisies maladives. De là tant de résultats désastreux, tant de défaites imprévues. Cependant une belle part restera encore à notre époque, sur les points où les rivalités étaient moins redoutables, dans l'ordre où les comparaisons avec le passé n'offraient point le même danger. Là, sur ce terrain plus vierge, dans ces champs jusqu'ici peu abordés, le succès ne nous paraît pas contestable. Si la lutte en effet se prolonge au théâtre sans qu'on en puisse prévoir l'issue; si, sur toute la ligne littéraire, le combat est au moins douteux partout où la défaite n'est pas consommée, il est évident en revanche que la victoire reste, que le triomphe nous est garanti dans des genres qui certainement ne sont pas secondaires.

Le lyrisme, l'histoire, la critique, voilà, jusqu'à ce jour au moins, les évidentes créations de notre ère littéraire, celles que, selon nous, on serait mal venu à repousser. Dans les sciences historiques, il y avait à faire mieux que les chroniqueurs n'avaient fait, autrement que n'avaient fait les maitres les plus légitimement accrédités : l'impartialité pouvait se joindre à la profondeur, et l'exactitude pouvait ne pas interdire la clarté. Après avoir parlé pendant des siècles au nom de je ne sais quelle rhétorique de convention, la critique française, à son tour, avait à se renouveler ou plutôt à se fonder : il lui restait à prendre l'initiative par les théories, à expliquer selon l'esthétique les lois éternelles de l'art, à tirer des déductions fécondes du rapprochement des littératures; il lui restait surtout à expliquer le présent par le passé, l'écrivain par l'homme, l'œuvre par le siècle, c'est-à-dire à joindre l'entreprise de l'historien et du moraliste à celle de l'érudit. Dans les régions incomparablement supérieures qu'elle habite, la poésie lyrique avait plus à faire encore. Nous étions surtout pauvres par le contraste des richesses voisines. D'une part, le génie méridional étalait avec orgueil les joyaux populaires du *Romancero*, et on le voyait, ici s'agiter aux énergiques accens des canzones dantesques, là se bercer dans les divines langueurs de Pétrarque. D'un autre côté, la muse du Nord venait à nous avec son concert d'hymnes inconnus : tantôt c'étaient les vagues soupirs de cette rêverie allemande qui se complaît à redire les plus fugitives aspira-

tions, les plus secrètes défaillances de l'ame; tantôt c'était le rire amer de l'ironie mêlé à ce que l'enthousiasme a de plus sublime, en un mot ces cris soudains et profonds qui s'échappent des lèvres de Byron, quand, le visage sillonné d'éclairs, il semble sortir des abîmes de l'infini. A côté de trésors si éblouissans et si divers, le lyrisme français, vraiment déshérité, n'avait à produire d'autres témoignages que les strophes mythologiques de J.-B. Rousseau ou les tirades déclamatoires de Le Brun.

A ce triple appel des sciences historiques, de la critique et du lyrisme, il a été répondu comme il convenait au génie de la France. Plus d'un monument, que la gloire dès à présent consacre, est là qui atteste ces conquêtes nouvelles de notre siècle. Pour parler seulement de ce qui nous touche aujourd'hui, il est permis d'affirmer que la poésie aura une grande part, la meilleure part peut-être, dans ces brillantes évolutions de l'intelligence contemporaine. Le mouvement lyrique qui a commencé d'une façon si inattendue, dès les premières années de la restauration, s'est continué depuis avec éclat; il a été varié et puissant. Rien n'a échappé à la lyre ni dans la profondeur de nos sentimens ni dans la diversité de nos passions : la lyre a été l'interprète fidèle et goûtée des émotions de la vie intime, comme des agitations de la vie sociale. Qu'il ait abandonné son ame à toute l'indépendance du doute, ou qu'il lui ait imposé la paix sous le joug de la foi; qu'il se soit oublié aux affections du foyer, ou que, descendant dans l'arène, il ait emprunté leurs entrainemens aux partis; qu'enfin, devant ce merveilleux spectacle des créatures et des choses, il ait cherché les mystérieux rapports de la vie qui circule dans la nature et du besoin d'aimer qui respire dans l'homme, le poète, en tout cela, n'a cessé d'être un peintre vrai. Et faisait-il en effet autre chose qu'exprimer, sous une forme meilleure, sous une forme choisie et définitive, ce qui était confus et caché au sein de tous, ce qui mourait sans écho au fond des cœurs? C'est là un beau triomphe pour le lyrisme de notre ère, un triomphe qui lui assure la durée.

En proclamant sa sympathie pour l'ensemble de cette rénovation poétique, pour tant d'œuvres diversement originales, la critique est bien loin de remplir un devoir qui lui coûte; elle n'a au contraire qu'à rester fidèle à ses instincts. Toutefois cette adhésion, précisément parce qu'elle est sincère, impose une vigilance plus active et nécessite une intervention en quelque sorte continue. Il ne faut pas laisser compromettre la cause qu'on aime. Aussi, en abordant le

détail, en s'approchant des talens et en considérant de près les directions qu'ils ont suivies, en voyant d'où plusieurs sont partis et où quelques-uns sont arrivés, il y aurait bien des restrictions à faire, bien des déviations à déplorer. De quels excès le goût, même le moins timoré, n'aurait-il point à se plaindre! Que de réserves ne faudrait-il pas établir, tantôt contre les aberrations de la pensée, tantôt contre le dévergondage de la forme, le plus souvent contre l'alliance presque nécessaire des idées mauvaises et du mauvais style! Mais, entre ces abus regrettables, il y en a un qui me frappe surtout, parce qu'il est devenu presque général, parce qu'en se prolongeant il ne manquerait pas d'être pris pour un symptôme assuré de décadence. Ce défaut, dont bien peu se défient, c'est la diffusion. Plus que jamais la sobriété manque, cette sobriété savante qui affermit l'inspiration par la réflexion, et qui rend éternel l'élan du penseur par la patience de l'écrivain.

Quand on songe aux œuvres déjà si étendues de quelques-uns de nos poètes les plus aimés, les plus célèbres, le doute arrive, quoi qu'on fasse, et on se demande si l'avenir, occupé de lui-même, ne sera pas tenté de laisser dans l'ombre, sans les distraire de leur volumineux entourage, tant de pages vraiment belles, vraiment dignes de vivre. Sans doute, aux yeux des contemporains, la valeur du poète n'est pas diminuée par ces jeux puissans d'une pensée qui s'épanouit en une profusion d'images, et qui se répète, comme un écho séduisant, en vingt métaphores successives : il y a même dans ce jet rapide, dans cette continuité brillante de la production, un charme particulier, quelque chose de l'irrésistible empire qu'exerce sur la foule une improvisation chaleureuse. Et cependant, n'est-ce pas beaucoup risquer, quand on est réellement poète, que de se complaire à ces éclats, à ces triomphes d'un jour et de transporter ainsi dans l'art les succès passagers de la tribune? La poésie certainement a le même fonds que l'éloquence; mais l'une s'adresse à ceux qui lisent, l'autre à ceux qui écoutent. Le poète remplace le débit par le rhythme, ce qui passe par ce qui dure : c'est, si l'on peut dire, l'éloquence saisie en sa vivacité, fixée dans son action, et rendue ainsi immortelle. Qu'on y prenne garde, la faculté poétique a besoin, avant tout, d'une forte discipline : or, ce qui fait défaut actuellement, ce n'est ni le talent ni même le génie; c'est bien plutôt le sens qui contient, la volonté qui dirige, le travail qui châtie, et, pour tout dire, la patience qui, sans se lasser, va de l'à peu près à la perfection.

S'il restait un doute sur l'opportunité de ces remarques, il n'y

aurait, pour être convaincu, qu'à passer des créateurs aux imitateurs. C'est une loi inévitable de l'histoire de l'art que les défauts des maîtres apparaissent avec toute leur saillie, et se révèlent, en s'exagérant, dans les compositions de leur école. Sans doute, à l'heure qu'il est, il n'y a pas, à proprement parler, d'écoles poétiques : les centres qui avaient réussi à se constituer dans les dernières années de la restauration se sont trouvés brusquement dissous par une révolution politique, et, depuis, on n'a eu aucune occasion décisive, on n'a fait aucun effort sérieux pour se rallier autour d'un principe commun, pour courir la même fortune sous le même drapeau. Qu'est-il trop souvent advenu, pour les maîtres eux-mêmes, de cet esprit d'isolement? Quelques-uns, atteints par le dégoût, se sont réfugiés dans le silence, ou n'ont plus demandé que rarement à la muse, à la seule muse, les inspirations qui hier leur venaient aussi d'un cercle ami et solidaire; d'autres, enfermés résolument en eux-mêmes, ont fini par professer le culte de leur propre pensée et par s'imaginer que le monde les suivait en ces dangereuses solitudes, où le fétichisme individuel n'est plus, à la longue, qu'une forme de l'impuissance. De là, plus d'un résultat fâcheux; ici, une forme tourmentée, le manque de souffle, l'épuisement, quelquefois même un silence prématuré; là, au contraire, une abondance malheureuse à qui tous les prétextes, toutes les occasions sont bonnes, et qui, satisfaite du bruit, prend la notoriété pour la gloire.

Dans les dernières années, cette complète dispersion des groupes poétiques, cette disposition du public à écouter chacun sans subir la tyrannie de personne, la liberté par conséquent laissée au premier venu de suivre ses propres instincts sans être aussitôt ramené aux cadres de convention par le despotisme d'une école exclusivement régnante, tout cela a fait illusion à bien des talens secondaires jusque-là plus modestes et aussi à presque tous les débutans. On en a vu plus d'un prendre naïvement ses plagiats pour des nouveautés. Les plus décidés affichent ces prétentions à l'esprit inventif dans leur préface; d'autres, plus humbles, les glissent seulement à la fin d'un sonnet sur l'art ou d'une ode sur la mission sacrée des poètes : bref, on les retrouve partout. Rien cependant n'est moins justifié que de pareilles ambitions; ce qui manque en effet à toutes les poésies nouvelles, c'est précisément, c'est surtout l'originalité. Non-seulement tous les nouveaux arrivans ont des airs de famille, mais le plus souvent c'est une assemblée de Sosies : il n'y a que l'habit qui diffère. Qu'on se plaigne, après cela, de l'indifférence du public; le

public continuera à passer outre, par un sentiment dont il ne se rend point compte peut-être, mais qui est parfaitement fondé. Le premier droit en effet de ceux qui lisent, c'est de fuir l'ennui; leur premier soin, c'est d'éviter le double emploi : or qui s'arrêterait à contempler ces innombrables copies, quand l'original est là qui en dispense? Beaucoup de talent peut être dépensé dans ces pastiches, dans cette reproduction quelquefois habile de l'œuvre ou du procédé des maîtres : c'est du talent perdu. Aujourd'hui quelque chose d'analogue à ce qui a lieu au dedans de chaque esprit d'élite semble aussi s'accomplir en dehors : cette diffusion, en effet, que nous notions tout à l'heure au sein des principaux génies contemporains, a en quelque sorte passé au sein de la foule. La faculté poétique, à mesure qu'elle se distendait dans les individus, s'est en même temps dispersée en un cercle plus nombreux. Peu à peu les mystères de l'initiation poétique sont devenus des lieux communs, et il y a maintenant pour les débuts en vers incomparablement plus d'auteurs que de lecteurs.

Assurément, dans les volumes de poésies qui depuis treize ans se succèdent sans qu'on le sache avec une si active régularité, il y a eu plus d'une fois, il y a encore çà et là telle page harmonieuse qu'on croirait arrachée aux *Méditations*, telle strophe éclatante qui serait digne des *Orientales*, telle rêverie charmante qui ne déparerait pas les *Consolations;* mais, dans les conditions actuelles, cela suffit-il? Une certaine mélodie de facture et de nombre, une certaine mise en œuvre du sentiment par l'image, sont dorénavant des qualités presque vulgaires. Encore une fois, la facilité de versification est devenue si commune, qu'elle n'est plus assez, à elle seule, pour constituer le talent. Évidemment il y a, à l'heure qu'il est, une certaine habileté mécanique et de métier qu'on a trouvé moyen d'introduire dans ce qu'il y a au monde de plus individuel, dans la rêverie. C'est ainsi que la verve bouffonne après Rabelais, l'humour après Sterne, la fantaisie après Hoffmann, devinrent aussi des banalités entre les mains des imitateurs. Au XVIII^e^ siècle, tout bon écolier de rhétorique rimait sa tragédie dans le goût de la *Sémiramis* et du *Manlius :* aujourd'hui il n'est pas de lauréat de collége qui ne possède en portefeuille, entre un roman social et une épopée intime, des *Brises du Soir* ou des *Échos du Cœur* destinés à un plus grand succès que celui des *Feuilles d'Automne;* il n'est pas de bachelier d'hier qui, à la lueur du punch et dans la fumée des cigares, n'ait évoqué trois ou quatre héros fringans et fantasques, auprès desquels

le Mardoche et le Paez d'Alfred de Musset semblent de vrais bourgeois. Pauvre imitation, et la pire de toutes, que celle qui copie la boutade et singe le caprice!

Mais au moins faudrait-il, avec ces sceptres d'emprunt, ne pas se donner des airs de conquérant, ne pas afficher à tout propos les façons royales. Dans les époques littéraires régulièrement constituées, tout a son ordre et sa mesure : les talens secondaires reconnaissent naturellement leur place. Aujourd'hui ce sentiment, qui fait chacun s'apprécier et se tenir à son rang véritable, devient à chaque instant plus rare. En poésie surtout, on dirait que le premier plan n'est plus réservé exclusivement aux gloires légitimes, aux vrais rois de la lyre : tout nouveau venu se croit le droit de s'y installer. Ces folles ambitions veulent être relevées, et à leur tour les *poetæ minores* doivent fournir une série d'études qui peut-être ne sera pas sans profit. Après tout, une pareille classification est un hommage indirect rendu aux maîtres, et c'est à leurs propres prétentions, qui seules en ont donné l'idée, que s'en devront prendre les mécontens. Et puis, que voulez-vous? De nos jours, la fortune n'est propice à aucune royauté, quoique les royautés abondent : c'est un malheur des temps, et il faut bien se résigner à ce que la critique, après tant d'autres, se passe l'innocente fantaisie d'arracher quelques couronnes. Dans une époque d'ailleurs où le lyrisme compte de si éminens interprètes, le second rang ne devrait-il pas paraître désirable encore et satisfaire des vanités même susceptibles? Mais qu'est devenu l'esprit de discipline et qui reconnaît une hiérarchie? Devant tant d'exigences ambitieuses, maintenons ses priviléges au bon sens : *majores audire, minori dicere,* voilà un devoir et un droit qu'Horace, en un autre sens, proclamait il y a deux mille ans; nous voudrions remplir l'un et profiter de l'autre.

Aujourd'hui, il ne sera question que de vers, de vers tout récens. Et d'abord la première question, la question préalable qu'on a à s'adresser, c'est de savoir si ce mépris du public pour la poésie dont parlent bien haut les préfaces, si cette déchéance définitive de la muse dont il est question à chaque page des volumes nouveaux, sont des faits avérés et incontestables. Pour ma part, je pense précisément le contraire. Sans doute de ce qu'on ne les remarque pas, bien des poètes concluent aussitôt au dépérissement du goût poétique : induction forcée et qui trahit les blessures de l'amour-propre. Cette admiration des œuvres consacrées, en même temps que cette indifférence pour tant de nouveautés banales, montrent au con-

traire dans le public une sympathie persistante pour tout ce qui est invention, un dégoût de plus en plus marqué pour tout ce qui n'est qu'imitation. Des dispositions pareilles sont excellentes, et on ne saurait trop les encourager, car il y faut voir le gage d'un favorable accueil pour tout ce qui aura vraiment la jeunesse et la vie.

On a vu quelle était, suivant nous, la situation de l'esprit lyrique en France. Tandis que la plupart des talens acceptés se laissent envahir, les uns par le dédain, les autres par le découragement, aucun génie nouveau ne se révèle, aucune lyre n'attire l'oreille par des accens qui lui soient propres. Sur tous les points, c'est un concert si monotone, qu'aucune note ne demeure distincte dans le souvenir; sur tous les points aussi, par une contradiction étrange, ce sont des aspirations incroyables à l'originalité et à la puissance inventive. En somme, l'acharnement verbeux des imitateurs est aussi infécond que le silence prolongé des maîtres. Si l'on veut s'enquérir avec quelque certitude de la vérité de ces assertions, il n'y a qu'à aborder le détail, il n'y a qu'à jeter un rapide regard sur les recueils poétiques qui ont paru dans ces derniers mois.

Pour rester fidèle à la chronologie, faisons d'abord leur place aux ambitions surannées. Chacun sait avec quelle hâte l'esprit de parti, dans les dernières années de la restauration, s'empara de M. Guiraud pour en faire un candidat à l'Institut. La candidature fut heureuse. Or les trônes tombent, et les fauteuils académiques survivent aux révolutions. Qu'est-il arrivé de là? Après 1830, sous le soleil excitateur de juillet, la vanité satisfaite de l'académicien et la vanité blessée du poète monarchique ont persuadé à l'auteur des *Machabées* qu'il était appelé à une mission de régénérateur. C'est un effet trop fréquent de ces grandes commotions politiques d'éveiller de la sorte, dans certains esprits mal en garde contre eux-mêmes, des ambitions démesurées, une sorte d'activité fébrile et malheureuse. Les buts les plus divers ont tour à tour tenté M. Guiraud : comme les néophytes des premiers siècles, on l'a vu dépouiller subitement le vieil homme. L'élégie n'était-elle pas désormais un cadre mesquin pour le poète qui s'imaginait saisir un rôle à part, en se faisant l'écho tardif de la barbare logomachie qu'avaient inventée et usée les humanitaires du radicalisme et les néo-catholiques du feuilleton? Philosophie, roman, épopée, M. Guiraud s'est donc essayé à tout, en mêlant à tout, sans plan, sans méthode, de vagues théories d'immobilité et de creuses aspirations vers le progrès, en un mot les vieilles nouveautés du socialisme et les vieilleries renouvelées de la théocratie.

Un article remarqué et très spirituel de M. Lerminier a initié de reste les lecteurs de la *Revue* à ces prétentieuses élucubrations, où Dieu et l'homme sont également compromis dans une genèse burlesque. Nous sommes très disposé à ne pas contester au poète l'originalité de sa philosophie : nous soupçonnons même que personne ne s'avisera de réclamer l'honneur de l'invention. Toutefois, dans ses compositions littéraires, M. Guiraud ne retrouve pas le même tour d'imagination créatrice. *Flavien* voulait faire oublier *les Martyrs;* on sait ce qu'il en est advenu.

Une œuvre épique pour le poète, un système pour le penseur, sont d'ordinaire l'effort et la préoccupation patiente d'une vie tout entière. M. Guiraud dédaigne ces vains scrupules, qui peuvent arrêter ceux qui n'ont que du génie : M. Guiraud, mieux doué, *mens divinior*, traverse les entraves sans même s'en apercevoir. Après les élégies des odes, après les odes des tragédies, après les tragédies des romans dévots, après les romans une épopée en prose, après l'épopée enfin une ontologie et un système du monde : on pouvait raisonnablement croire que l'auteur des *Petits Savoyards* s'en tiendrait là. Mais n'est-ce pas folie de se fier aux conquérans? Aussi M. Guiraud vient-il d'ajouter une province de plus à son empire. Il fallait bien que Lamartine eût son tour après Châteaubriand : *Jocelyn* devait être éclipsé comme l'avaient été *les Martyrs*. Voilà en effet qu'entre une lettre à *l'Univers* contre la philosophie de l'Université (il est vrai que cette philosophie ne ressemble guère à celle de M. Guiraud), et une missive à la *Gazette de France* sur le vote universel, l'infatigable écrivain trouve le temps de publier un poème à la fois intime et social, un poème où il est beaucoup question de lui et quelque peu question de Dieu. *Le Cloître de Villemartin* (1) n'a pas moins de six mille vers; M. Guiraud fait payer cher le droit de le juger.

L'impression générale qu'on garde de cette lecture est singulièrement confuse, ou, pour parler la langue délicate et nuancée de l'auteur, elle est *chaotique* et *brouillardée*. On doit convenir sans doute que s'il y a dans la poésie moderne un genre libre, un genre qui n'impose pas la régularité et qui n'astreigne pas aux compartimens, c'est le poème lyrique tel que l'a entendu Byron, tel que l'a réalisé chez nous Lamartine. La description s'y entremêle volontiers au récit, l'élégie s'y rencontre à côté du drame, les élans de l'ode y ont leur place auprès des spéculations du penseur. J'irai au-delà et j'accor-

(1) Un vol. in-8°, chez Furne, rue des Grands-Augustins.

derai que, dans quelques œuvres exceptionnelles, une certaine confusion extérieure n'est qu'un raffinement voulu. Sous l'apparence du rêvee et du hasard se déguisent quelquefois des calculs profonds : c'est un art que ce désordre savant de l'atelier. Il faudrait être bien naïf pour ne voir dans *les Nuées* ou dans le *Faust* que de capricieuses boutades. Hoffmann, en ses plus étranges compositions, se sert au moins de la raison comme point de départ, et ses extrêmes fantaisies ne sont même que du bon sens retourné. L'ordre est au fond de toute composition durable. Joseph Chénier y pensait sans doute quand il a dit que le génie c'était tout simplement la raison sublime. Or on peut accorder à l'œuvre de M. Guiraud le sublime, si M. Guiraud y tient; mais il est bien difficile qu'on lui accorde la raison. Je mets au défi l'analyse la plus scrupuleusement consciencieuse de reproduire, dans son désordre, dans son bizarre enchevêtrement, le nouvel ouvrage de l'auteur de *Flavien*.

Pour comprendre le titre mystérieux du livre, il est indispensable de recourir aux notes. On y apprend donc, entre autres choses instructives, que récemment encore se voyait à Perpignan une vaste chapelle, bâtie au XIIIe siècle, et qui faisait autrefois partie du monastère des grands carmes. Il y a quelques années, l'administration du génie militaire, ayant eu besoin de l'emplacement, procéda sans pitié à la démolition. Averti et indigné, M. Guiraud, en son zèle archéologique, s'exécuta héroïquement; devenu adjudicataire des matériaux, il les fit patiemment transporter à trente lieues de là, dans le parc de son château de Villemartin. Cela fait, M. Guiraud se sentit désireux de pouvoir dire : « Mon cloître, » tout comme il dit à chaque instant dans ses vers : « Mes bois, ma chose, mes jardins. » Soutenu à la fois par ses prédilections de propriétaire et par son mysticisme gothique, le poète se mit donc à reconstruire *de ses propres mains* l'édifice ruiné; après trois ans de travaux assidus, la chapelle était debout, et dès-lors M. Guiraud put s'y promener à l'aise, s'y agenouiller, y rêver, y rimer surtout. C'est le dithyrambe du poète en l'honneur de l'architecte qui forme aujourd'hui un gros volume appelé *le Cloître de Villemartin*.

Le livre s'ouvre par une dédicace à « l'épouse adorée, » pages touchantes et simples, qui font honneur au cœur de l'homme plus encore qu'au talent de l'écrivain. Malheureusement, ce ton gracieux et modéré ne se prolonge pas. Chaque matin, M. Guiraud fait un pèlerinage à sa chapelle, et chaque pèlerinage amène, sans suite, au hasard, deux ou trois rêveries sur l'église et sur la

société, deux ou trois souvenirs de la vie de l'auteur, que l'auteur se met à redire tout au long et à enchâsser laborieusement et confusément dans d'interminables rimes. Tout à coup le voilà qui commence, avec de grandes protestations de repentir, le récit de quelque aventure amoureuse du temps de *son ardente jeunesse*, du temps de *sa vie adultère*. Le lecteur mondain, qui n'a pas tant de scrupules, se sent alléché et prend goût à la chose; aussi attend-il avec impatience, et comme une distraction qui lui est bien due, ces anecdotes *fabuleuses en tout*. Mais à peine le poète a-t-il débuté, qu'il s'interrompt pour faire une sortie philosophique qui bientôt est interrompue elle-même par un hymne religieux auquel succède à l'instant quelque amplification de politique sociale. On dirait une série de parenthèses qui s'ouvrent sans cesse les unes après les autres sans se fermer jamais. Quant à l'histoire dont il devrait être question, elle reparaît quand elle peut; le poète l'abandonne, la reprend, la laisse, la continue, en ne cessant d'intercaler à travers tout ce qui lui vient à l'esprit. C'est une dérive perpétuelle, arrêtée çà et là par les digues factices des chapitres. Rien ne se tient; tout est jeté pêle-mêle, sans qu'il y ait même quelque chose du pittoresque désordre, des groupes fortuits et frappans que produit quelquefois la confusion, cette confusion du moins où l'art n'est pas tout-à-fait absent.

Deux histoires sentimentales, incessamment rompues par des épisodes, incessamment divisées par des incidens, forment le fond même et la contexture du livre. — Dans la première, il s'agit d'une jeune fille que le poète ne nomme pas, et dont il s'éprit en la voyant faire l'aumône à la porte d'une église. Cette passion silencieuse grandissait chaque jour; deux mois déjà s'étaient écoulés, quand la belle inconnue accepta *en toute confiance* le mari auquel son père l'avait promise à son insu. Un poète monarchique ne hante pas les quartiers bourgeois; aussi est-ce en plein faubourg Saint-Germain, dans ces nobles lieux

où les hôtels princiers
Se défendent encor contre les épiciers,

que la fête du mariage eut lieu, au grand désappointement sans doute de l'amoureux qui n'avait rien dit. Le bal fut splendide. Cependant, au milieu de cette noce aristocratique, le père de la fiancée, *souriant des deux yeux*, étalait une joie bruyante qui avait quelque chose de fébrile; aussi la jeune fille l'observait-elle avec inquiétude, quand tout à coup elle s'aperçoit qu'une lettre vient de lui être re-

mise, que son père la froisse avec désespoir, et qu'il s'enfuit éperdu hors des salles de la fête. Sans quitter sa parure de bal, l'enfant épouvantée s'élance, poursuit le malheureux, et finit par le joindre sur les quais, au moment où il allait se jeter dans la Seine. Le père avait perdu au jeu sa fortune et la dot de sa fille, qui le remmena et lui rendit le calme en lui promettant de se faire sœur grise. Si cette anecdote commune et usée a été prise dans la réalité, on peut reprocher à l'auteur de n'avoir pas revêtu une combinaison si mélodramatique des couleurs de la poésie, qui a le don de tout aviver, de tout rajeunir; si, au contraire, ce n'est là qu'une donnée de l'imagination, les objections sont plus légitimes encore, et on est en droit de dire à M. Guiraud que le prosaïsme vulgaire de son invention correspond parfaitement au prosaïsme trivial de son style.

Le second récit se fonde également sur l'amour, mais cette fois sur un amour qui parle, qui parle même très longuement. Donc Albert (n'est-ce pas le poète lui-même, n'est-ce pas Olympio amoureux?) était dans *ses terres natales*, quand il apprit que la mère d'Aurélie, devenue veuve, venait de se réfugier avec son enfant dans un couvent de Venise, et que la jeune fille voulait se vouer décidément au cloître. L'affection pour celle

Qu'honorait autrefois son plus intime hommage

se ranime alors dans le cœur d'Albert, qui, jaloux de Jésus, craint de se voir enlever par le ciel l'ame qui ferait son bonheur sur la terre. Aussi le poète n'hésite pas: il part, et *son cœur de vingt ans* essaie de l'emporter sur Dieu. Il offre tout à Aurélie, sa vie, son château,

Et le doux recomfort d'un salon de Paris.

Il y a des argumens irrésistibles : après trois longs mois de combats, qui paraissent encore plus longs dans les vers de M. Guiraud, Dieu fut vaincu, et Aurélie se vit ramenée en France par son fiancé. Mais la santé de la jeune fille s'était perdue dans ces luttes, et bientôt il fallut demander du soleil au climat des Pyrénées. Cependant la mère pleurait près de son enfant malade, et Albert s'efforçait de la distraire par des lectures, par des vers, par des conversations de toute sorte sur l'Angleterre et sur la semaine sainte, sur les étoiles et sur Carthage. De tout cela, M. Guiraud, impitoyable biographe, n'épargne pas une ligne à ses lecteurs. Enfin arrive le dénouement : on est dans un pauvre village de la Catalogne, et Aurélie y languit entre les *rideaux soyeux* de son appartement. Sentant la mort venir, elle veut

que la mort la trouve unie à Albert; un autel est donc placé près du lit nuptial, et le mariage se trouve consommé. Quand la cérémonie est achevée, on s'imagine qu'Albert va rester près de sa femme mourante : pas le moins du monde. Albert juge à propos de faire une promenade; seulement il promet de revenir le soir. Le soir arrive, le mari entre, et, à la lueur de la lampe, il découvre

> Tant d'objets enchantés à son cœur idolâtre,
> La robe, le corset, le bouquet d'oranger.

Toute cette scène nocturne est incroyable, et on se demande à quoi l'auteur a songé dans ce rapprochement de la poésie des sens et de la poésie ascétique, dans ce mélange bizarre de désirs humains et d'aspirations célestes que vient couronner la mort.

La moralité inattendue que M. Guiraud tire de tout ceci, dans ses méditations intermédiaires, dans ses notes justificatives, ainsi que dans son épilogue, c'est que la théocratie est le *meilleur* gouvernement, c'est qu'il faut être ultramontain pour être sauvé, c'est enfin qu'on doit réformer le Code pénal, réhabiliter la femme et surtout bannir l'égalité,

> Vulgaire et dernier mot de ces pompeuses phrases.

Les deux figures féminines autour desquelles M. Guiraud a groupé les élémens secondaires de sa composition ne sauraient exciter à aucun titre la sympathie des lecteurs. Quelque faible cependant que soit la partie sentimentale du *Cloître de Villemartin*, il faut reconnaître que le ton y est un peu plus simple, le style un peu moins chargé, la marche enfin plus naturelle que dans les tirades socialistes et mystiques auxquelles M. Guiraud revient incessamment. On ne saurait s'imaginer l'effet singulier que produit le rapprochement de tant d'idées hétérogènes, de tant de sujets disparates. Tout est *matière* à versification pour M. Guiraud. Tantôt le cloître de Villemartin amène le cloître de Saint-Just, et alors, pendant dix pages, il n'est question que de Charles-Quint au *regard fauve et terne*, que de ce maître du monde finissant par abdiquer le sceptre,

> Lui qui n'avait rempli que de mondanités
> Le cours impérial de ses prospérités;

tantôt c'est une incroyable sortie contre la culture antique, contre cette belle littérature latine surtout, qui n'aurait été, en somme, qu'un *prurit fiévreux*. L'art païen tout entier est compris dans l'anathème, et M. Guiraud s'écrie :

Ma nature avec lui n'a rien de sympathique.

On s'en aperçoit de reste. Cependant, tant que l'auteur se borne à entremêler des démonstrations religieuses au récit de ses propres aventures, des hymnes sur les missionnaires de Chine à des malédictions contre Espartero, tant qu'il ne sort pas de la sphère des rêveries individuelles, il n'y a là que du ridicule; mais à côté de ces songes inoffensifs, M. Guiraud laisse percer contre nos institutions, contre la société elle-même, des haines étranges qui doivent être relevées. Non, il n'est pas permis de dire que la révolution de juillet a été *sans motif*, il n'est pas permis de peindre ceux qui l'ont faite comme

S'en allant au château boire des vins de rois,
Et faisant châtier, par des mains mercenaires,
Sur un frêle berceau des torts imaginaires.

Ce n'est pas non plus à un membre de l'Académie française, d'un corps officiel et légal, qu'il appartient d'imprimer, même dans un poème intime, que le gouvernement de 1830 n'a répondu à la faim que par des *balles à foison* et *des phrases de préfet*. S'il est vrai que la poésie élève l'ame, comment M. Guiraud a-t-il été ramasser de pareilles calomnies dans les pamphlets pour en faire le thème de ses inspirations? Le poète est entraîné par cet esprit de violence jusqu'à méconnaître et les bienfaits de la civilisation moderne et la légitimité même de notre organisation sociale. Dire que la science du gouvernement, c'est

L'art d'extraire de l'or des sueurs populaires;

avancer que la société actuelle et nos *barbares lois* réservent le peuple

Aux ordures du bagne, aux hontes du poteau,
Et, pour dernière aumône, au glaive du bourreau,

c'est livrer la muse aux sectes incendiaires, c'est la traîner aux carrefours de l'émeute. Heureusement, il ne s'agit que de la muse de M. Guiraud, muse inconséquente et qui se fait démagogique tout en chantant l'aristocratie, tout en calomniant l'égalité.

On le voit, M. Guiraud a complètement méconnu, dans son nouveau livre, la nature et les vraies tendances de son talent; ce qui lui convient, c'est l'élégie facile, molle, légèrement tendre, qui se complaît aux vers libres, et qui se tient à la sensibilité et à la grace. Il y a dans *le Cloître de Villemartin* tout un chant épisodique que je croirais volontiers de la même date que *les Petits Savoyards;* M. Guiraud

y parle de la mort de sa mère, de mille souvenirs d'intérieur, avec une sensibilité vraie qu'il fait partager au lecteur. Sans doute, dans la trame un peu lâche de ce rhythme énervé, on ne rencontre jamais l'accent soudain qui fait tressaillir, le vers inspiré qui se détache et sonne tout à coup avec éclat; mais, aux bons endroits, il y a un certain abandon, une certaine mélodie languissante où l'on se berce, et qui, en réalité, ne sont pas sans charme; par malheur, l'emphase revient vite, revient incessamment et tient le dé. Ce goût pour le phébus philosophique sert mal M. Guiraud, et ajoute encore, par les néologismes, à ses habitudes de négligence et d'incorrection. Je ne parle pas des prosaïques trivialités, on en a pu juger. Il y a à chaque instant des vers comme celui-ci :

Et tout mon *cœur* s'émeut au fond de mes *entrailles*,

ce qui fait qu'on s'écrie aussitôt avec Berchoux :

Mais de son estomac je distingue son cœur.

Au temps de Fréron et de La Harpe, quand la critique vivait surtout de détails et se plaisait aux petites escarmouches de style, le poème de M. Guiraud eût défrayé pendant un mois l'*Année littéraire* et le *Mercure*. On en eût donné vingt *extraits* et des citations à épuiser les italiques d'une imprimerie. Aujourd'hui, chacun le comprend, cette guerre mesquine n'est plus de mise; on laisse volontiers le rudiment aux gens de collége et la syntaxe aux pédans. Il faut bien remarquer cependant que M. Guiraud, pour un académicien du Dictionnaire, prend avec la prosodie, avec la langue, des libertés par trop familières. Passe encore pour ces doubles substantifs que le poète accouple incessamment, passe pour les *obusiers-forbans*, le *monde-éternité*, les *arbres-colosses*, et cent autres gentillesses; mais on ne devrait pas oublier la grammaire jusqu'à écrire :

Où quelque vieille église et son svelte clocher
*Pose* admirablement au sommet d'un rocher.

M. Guiraud appartient à cette école douteuse, incertaine, qui hésite entre la régularité descriptive de la poésie impériale et l'indépendance conquérante de la poésie contemporaine. On ne retrouve dans ses paysages ni les lignes sévères de David, ni les tons brillans, ni la lumière éthérée de la moderne peinture. De là un genre composite qui, au lieu d'unir les élémens contraires dans une harmonieuse unité, emprunte à tous sans que ces emprunts amènent et consti-

tuent une manière propre et distincte. Comme M. Guiraud est très loin de manier la langue en maître, comme l'idiome rebelle se dérobe au contraire sous sa main peu sûre, cette hésitation entre les procédés divers, cet embarras de l'imitation, passent du fond dans la forme et ajoutent encore à l'impropriété et à la pesanteur du style. Ce n'est pas tout, par la multiple variété de ses ambitions, par l'effort exagéré qu'il impose à un talent fait pour soulever le léger fardeau de la muse élégiaque, M. Guiraud compromet de plus en plus ce don aimable de l'émotion tendre qu'on s'était plu naguère à lui reconnaître. Ces nerveux ébranlemens, cette fièvre volontaire, conviennent mal à une nature délicate et, qu'on me passe le mot, à un tempérament quelque peu lymphatique. J'entendais dire à l'un des plus spirituels confrères de M. Guiraud à l'Académie que c'était là « du Chapelain mou. » Le jugement est cru, il est vrai. Aujourd'hui, la muse des *Petits Savoyards* doit être harassée de tant d'aventureuses excursions, et, pour nous servir d'un mot de M. Guiraud, elle fera bien d'accepter momentanément

Ce besoin de repos que tout être réclame.

C'est par un conseil analogue que nous nous voyons contraint de débuter avec l'auteur des *Rimes héroïques* (1). M. Guiraud, en effet, c'était le poète déjà sur le retour et se débattant en efforts pour tâcher de rajeunir; M. Barbier, au contraire, c'est le poète jeune et original qu'atteint avant l'âge une vieillesse prématurée. Le chantre des *Iambes* a bruyamment débuté dans la littérature contemporaine. Il ne faut pas s'en étonner : une révolution l'avait fait poète. *La Curée* et les satires qui forment le premier recueil de M. Auguste Barbier ne veulent pas être distraites du milieu, pour ainsi dire, où elles se sont produites. Ce qu'il y a de factice dans le procédé de l'écrivain, ce tour uniforme d'énumération descriptive et de personnifications symboliques, ce parti pris de la crudité, tout cela était racheté par la sincérité énergique de l'indignation, par le feu d'un entraînement réel. On ne saurait le nier, cette muse débraillée, qui est loin maintenant de nous être avenante, a été, durant quelques heures, la muse de la France. L'éclat sans doute fut très court; mais les *Iambes* ne seraient pas regardés désormais comme un évènement de l'histoire littéraire, que leur succès aurait cependant sa place dans l'histoire politique. Il y a là une date : M. Barbier aussi a eu ses trois jours. Mais ces sortes

(1) Un vol. in-18, chez Paul Masgana, galerie de l'Odéon.

de réussites soudaines, ces accès subits et fébriles de la célébrité sont dangereux. Quand c'est à l'ébranlement d'alentour, quand c'est à la secousse même des évènemens qu'un esprit doit ainsi son inspiration, il lui faut une trempe vraiment forte pour résister à l'épreuve. Un moment vient en effet, et il est prompt, où le flot populaire qui vous avait soulevé sur sa cime retombe et s'affaisse; un moment vient où l'appui manque et où il ne faut plus compter que sur soi-même. Cette poésie, que j'appellerai extérieure, avait cependant pénétré assez profondément M. Barbier pour ne pas se retirer tout aussitôt. Le rayon, au contraire, que l'astre de juillet avait laissé tomber en son ame, sembla, dans le *Pianto*, recevoir du soleil d'Italie une lumière nouvelle, un éclat plus vif. Quoique l'idée soit souvent absente ou disparaisse sous le rhythme, quoique la brutalité triviale de l'expression vienne çà et là rappeler mal à propos le souvenir des *Iambes*, quelques parties de ce poème resteront comme une œuvre qu'une certaine sérénité calme, qu'un amour grave de l'art, que je ne sais quel reflet enfin du ciel de Naples recommanderont à l'avenir. Poète du carrefour dans les *Iambes*, M. Barbier devint dans le *Pianto* un poète de l'atelier, le poète aimé des artistes. Notre sympathie, malgré ses réserves, accompagne jusque-là le chantre de *Melpomène* et du *Campo Santo;* mais il nous est impossible de suivre plus loin M. Auguste Barbier. La décadence évidente qui commençait dans *Lazare* s'est continuée, en s'augmentant, dans les *Nouvelles Satires* et dans les *Chants civils;* aujourd'hui elle atteint le dernier terme par les *Rimes héroïques*. Le fait est avéré, et la complète indifférence du public ne doit laisser aucun doute à cet égard. L'homme qui écrivait naguère un iambe sanglant contre *la popularité* a beau flatter aujourd'hui les populaires instincts, il a beau emprunter son vocabulaire au socialisme : la foule a décidément détourné ses regards, elle ne lui rendra pas son attention. Le poète des *Iambes*, le poète du *Pianto*, le chantre qu'avait inspiré la mélancolie après la colère, appartient désormais au passé. Aujourd'hui, M. Barbier est séparé de lui-même par un abîme.

La source de l'inspiration semble complètement tarie chez l'auteur des *Rimes héroïques*. Au lieu du penseur, on n'a plus qu'un moraliste d'école; au lieu du coloriste habile, qu'un rhéteur qui versifie. Quand la poésie, au lieu d'être la traduction spontanée d'une émotion de l'ame, se rabat aux cadres convenus, à deux ou trois idées générales ou plutôt à deux ou trois mots creux qu'elle emploie résolument à propos de tout, alors elle abdique, elle n'est plus qu'un

exercice puéril, une gymnastique de langage. Nous craignons que M. Barbier n'en soit arrivé là. Cette idée vague du bien et du beau, cet idéal indéfini, ces expressions résonnantes d'égalité, de liberté, d'humanité, qui maintenant reparaissent à chaque ligne dans ses vers, donnent à tout ce qui sort de sa plume un ton de prédication parfaitement monotone et assoupissant. La poésie, selon l'auteur des *Rimes héroïques*,

Est une savante harmonie,
Mise en la bouche du *génie*,
Afin de donner plus d'éclats
Aux bonnes choses d'ici-bas.

Rien de mieux ; mais c'est précisément cet éclat dont l'absence est de plus en plus frappante dans les dernières productions de celui qui avait rencontré les *Iambes*. Aujourd'hui M. Barbier écrit pour satisfaire bien moins un besoin de son ame qu'une habitude de son esprit. Les thèmes qu'il prend, les sujets qu'il traite, ne correspondent ni au sentiment ni à l'imagination : ce sont des programmes de morale, pour lesquels il cherche le prétexte d'un évènement ou d'un nom propre. Après la lecture de chaque pièce, on est tenté d'écrire en marge le vers d'Alfred de Musset :

Admirable matière à mettre en vers latins.

Les *Rimes héroïques* sont un recueil de sonnets. Il y a long-temps que cette vieille forme du sonnet, illustrée par Pétrarque et par Shakspeare, a été remise en honneur dans la littérature nouvelle : depuis les originales tentatives de *Joseph Delorme*, plus d'un poète s'y est essayé avec bonheur. Une pensée délicate, un trait spirituel, quelque fine nuance du sentiment, s'enchâssent à merveille dans ce cadre inflexible, et, sous la maille pressée du rhythme, ils acquièrent je ne sais quel relief plus saisissant. Mais choisir au hasard, dans l'histoire, des noms obscurs et des noms éclatans pour en faire, de parti pris, une sorte de galerie de sonnets, c'est tout simplement rimer des étiquettes pour des portraits. Toujours deux quatrains et deux tercets, soit qu'il s'agisse d'un homme inconnu ou d'une renommée glorieuse, d'un fait ignoré ou d'une révolution qui a changé le monde; quatorze vers pour le Christ, quatorze vers pour Colomb, quatorze vers pour Jeanne d'Arc : l'inspiration de M. Barbier a toujours la même mesure; il est vrai qu'elle est partout la même. On sait l'aventure de Benserade, qui voulait mettre l'histoire de France

en rondeaux. Les sonnets de M. Barbier me font l'effet de ces petites médailles de plâtre par lesquelles on représente la série de nos rois : toutes sont du même module, la plupart se ressemblent, et on pourrait le plus souvent changer les noms sans inconvénient. De même, dans les *Rimes héroïques*, bien des titres seraient transposés sans que le lecteur s'en aperçût. Aucune empreinte n'est nette, aucun trait n'est marqué avec décision; nulle part l'accent ne jaillit, nulle part le poète ne se révèle par l'éclair d'une idée, par une image étincelante, par une expression trouvée.

Jamais le style de M. Auguste Barbier n'avait été aussi insuffisant, jamais l'auteur n'avait tant accordé à la périphrase vulgaire, aux épithètes parasites, et, pour parler franc, aux chevilles de toute sorte. La période est mal arrêtée dans ses contours; envahie par l'incise, elle laisse l'idée en proie au despotisme du mot et de la rime. D'un autre côté, la métaphore ne vient plus d'elle-même comme une saillie naturelle de la pensée; c'est une nécessité poétique dont l'auteur, tant bien que mal, se tire par le métier. Ainsi, ayant à parler d'un guerrier qui s'élance et s'ouvre un chemin à travers les piques ennemies, M. Barbier use de l'assimilation que voici :

... Comme un fort moissonneur que l'on voit dans la plaine
Presser les épis mûrs contre son sein voûté...

Des images si détournées sont la marque évidente de l'épuisement. L'impropriété des termes, par malheur, vient, comme une conséquence funeste, s'ajouter à tout cela. Ainsi, pour ne citer qu'un exemple, M. Barbier fait *foudroyer* les Anglais à Jeanne d'Arc avec les *lueurs de sa lance*. C'est là du Scarron héroïque. L'ancien auteur des *Iambes* a gardé de sa première manière l'habitude du mot cynique et de l'expression sans vergogne qui déjà tout à l'heure nous choquait dans le *Pianto*. Au milieu du style terne, effacé, et en quelque sorte estompé des *Rimes héroïques*, ces traits appuyés, ces grossiers coups de crayon, blessent encore davantage. M. Barbier a perdu le sentiment de la mesure. Dire les *reins de l'océan* au lieu des flots, dire la *séquelle infame* au lieu de la populace, ne prouve absolument que l'absence de goût. C'est le procédé de l'empire retourné : les poètes d'alors employaient l'expression noble, vous employez le mot bas; ils disaient *coursier*, vous dites *rosse*. J'aime encore mieux le pompeux que le trivial.

La donnée de chacun des sonnets de M. Barbier étant banale, aucune pensée ne se détachant sur ce fond uniformément médiocre,

il n'y a d'autre objection générale à faire à l'auteur, sinon de répéter encore, sinon de répéter toujours, que l'inspiration est totalement absente de son livre. Vous n'avez même plus là, comme le disait M. Raynouard, avec son accent provençal, *cé coup dé fouet* qui retentissait encore quelquefois dans *Lazare*. Aujourd'hui, avec M. Barbier, on traverse vraiment les limbes poétiques; c'est toujours le même site morne, le même horizon noyé. A peine dans deux ou trois sonnets, comme ceux de *Doria* et de *Santa-Rosa*, reparaît-il quelque rare éclat, quelque vague souvenir du *Pianto*. Le lecteur, du reste, ne serait pas convaincu de la triste déchéance d'un talent poétique qui donnait de si brillantes promesses, qu'une remarque de détail, une remarque caractéristique, suffirait à transformer ses incertitudes en regrets. On est d'abord écrivain par les nuances; or, les nuances se marquent surtout par le choix des qualificatifs. Eh bien! il n'est pas de poète peut-être des plus mauvaises époques de notre littérature, qui ait usé, autant que le fait aujourd'hui M. Barbier, d'épithètes oiseuses et communes. Ce sont les fureurs *barbares*, les ouragans *sombres*, la balle *rapide*, l'onde *frémissante*, la guerre *implacable*, tout l'attirail enfin de la versification de collége.

Il est difficile d'expliquer comment, du sein d'une position indépendante, M. Barbier s'obstine à imposer à une muse à ce point fatiguée et affaiblie ces efforts sans résultats qu'aucune nécessité ne lui commande. Le premier devoir de tout écrivain, c'est le respect du public. Or, quand le public vient, à plusieurs reprises, de marquer si résolument son indifférence à l'auteur de *Pot-de-Vin* et des *Chants civils*, est-ce le vrai moyen de reconquérir son attention que de persister dans la même voie fatale, que de lui jeter dédaigneusement quelques sonnets grossis en volume à l'aide d'extraits informes de la *Biographie Universelle* et du *Magasin Pittoresque?* On nous permettra de le dire, c'est au contraire appeler l'industrie au secours des défaillances de l'art. Nous n'hésitons pas à le déclarer, si le chantre des *Iambes* et du *Pianto* résiste plus long-temps aux avertissemens désintéressés de ceux-là même qui goûtaient naguère son talent, il n'aura été qu'un poète de hasard : l'avenir alors ne tiendra pour lui en réserve que l'isolement et l'impuissance.

Assurément, s'il y a un vœu sincère, c'est celui que nous formons de voir les faits démentir nos craintes, de voir les hommes tromper nos prévisions. Par malheur, plus d'un enseignement se peut déjà tirer de l'examen attentif des deux recueils poétiques qui jusqu'ici ont passé sous nos yeux. Voilà des écrivains de valeur sans doute, et de

réputations très diverses; cependant chacun d'eux a eu son moment. Le poème des *Petits Savoyards* mena M. Guiraud à l'Académie, et les *Iambes* rendirent presque populaire le nom de M. Barbier. Avec des efforts, avec la patience, ces talens, si inégaux qu'ils fussent, pouvaient, celui-ci croître, celui-là se maintenir dans une sphère modeste. Aujourd'hui, la prétention les a jetés hors des routes sûres; tous deux se sont égarés sous les ambitieux aiguillons. M. Guiraud a cru découvrir la poésie sociale, M. Barbier la poésie humanitaire; toute vraie poésie alors s'est retirée d'eux. L'invention leur a fait absolument défaut, et il s'est trouvé que l'imitation, dans leurs livres, n'avait même plus la fraîcheur de la jeunesse.

Cette maladie littéraire paraît être épidémique; elle a passé jusqu'en province, et, au fond de la Normandie, M. Alphonse Le Flaguais se montre à nous comme une de ses plus complètes victimes. M. Le Flaguais, par son obstination infatigable, est devenu le type d'une famille littéraire chaque jour moins amusante, et chaque jour cependant plus nombreuse. Mieux que personne il nous semble représenter, dans sa vraie nuance, le poète *incompris*. Au surplus, c'est un peu de sa faute, si l'auteur de *Marcel* (1) a tant à se plaindre des amers désenchantemens. Que voulez-vous? M. le conservateur de la bibliothèque de Caen rêve la monarchie terrestre, rien que cela. Alexandre et Napoléon n'étaient, auprès de lui, que des écoliers. Les poètes donc, au dire du rapsode neustrien, doivent gouverner le monde; les poètes sont plus grands que les rois, ils ont à eux *l'univers*. Sans doute M. Le Flaguais ne se dissimule pas que nous sommes dans des temps mauvais, où les royautés s'en vont, où les rois craignent l'échafaud et le poignard; il croit même, par analogie, que la poésie a maintenant ses bourreaux :

.... Ils l'ont saisie avec leurs mains fangeuses,
Ils l'ont assassinée...

Mais le chantre de *Marcel* accepte ces dures conditions de la royauté poétique; il en a pris son parti, le sceptre vaut bien quelques sacrifices :

.... J'abandonne ma vie
Aux dangers de la poésie.
. . . . . . . . . . . . . . . .
Je chanterai *toujours* et ne fléchirai pas.

(1) Un vol. in-18, au comptoir central de la librairie.

Nous croyons sans hésiter à cette dernière menace; l'auteur, par ses nombreux volumes, l'a plus que justifiée d'avance. On a ses aises, au reste, avec M. Le Flaguais, car c'est un combat qu'il faut accepter; les représailles ne seront pas ménagées. L'homme *au front bas*, le *lâche* dont la plume est un *couteau*, c'est-à-dire tout juge indépendant de *Marcel*, se verra frappé sans miséricorde :

Oh ! prenez garde enfin ! sans y saisir la foudre
J'ai plané dans les cieux....

Et ailleurs :

Arrière donc, profanateurs,
Vous qui nous proposez la guerre !
Arrière, ou sous nos coups tombez, vils détracteurs !

Nous citons : on le voit, c'est se résigner de bonne grace. Dans nos jours de démocratie, il faut être poli, même envers les rois.

*Marcel* est une offrande à la religion de l'idéal; c'est du moins ce qu'on apprend dans l'incroyable préface qu'un ami de l'auteur a placée en tête du volume. M. Le Flaguais ne descend pas à la prose; tout prince a son maître des cérémonies, tout monarque son introducteur des ambassades. L'ami de M. Le Flaguais nous enseigne que la poésie doit désormais gravir la *cime des choses humaines*, et qu'elle est en même temps une *martyre livrée aux bêtes du cirque*. C'est encore une aménité pour la critique. Évidemment M. Le Flaguais a des rancunes : pour nous, nous n'en montrerons pas envers lui, nous serons bref en parlant de son livre. — *Marcel* est le titre collectif et arbitraire d'un nombreux recueil d'hymnes et d'élégies. On a vu le ton des hymnes, et cela suffit; les élégies, sans valoir grand'chose, valent un peu mieux. Il y en a même quelques-unes, plus élégantes et plus tendres, comme *le Vieux nid*, qui pourraient être distinguées, si elles ne se perdaient dans l'uniformité commune, dans l'abondance médiocre de l'ensemble. En général, toutes ces pièces se ressemblent; c'est toujours la même facilité verbeuse; toujours la même poésie s'échappe, fade et incolore, de la veine constamment ouverte. M. Le Flaguais revoit tout ce qu'on a vu, répète tout ce qu'on a dit. L'amour, qui l'inspire le plus souvent, semble chez lui un thème volontaire et non pas un écho de la passion. Les éternels désespoirs du poète laissent le lecteur très rassuré sur son compte. On n'est pas inquiet du sort d'un amant qui peut dire à sa maîtresse :

Entre nous deux, Anna, je connais la distance,
Mais quand j'aurai la gloire, elle sera pour toi;

il y a des promesses qui sont des espérances, et les espérances consolent. Autre part, M. Le Flaguais dit :

. . . . . . . . . Mais le baiser de ma pensée,
Au moins tu l'as reçu, voluptueux mouchoir.

On conviendra que l'auteur de *Marcel*, dans ses amertumes, a de douces compensations.

A toutes les époques, M. Le Flaguais eût versifié; il y a des vocations malheureuses. Seulement, au XVIII[e] siècle, il n'eût rimé que de petits vers à la Dorat, et, sous l'empire, des épopées descriptives comme Parseval. Tout cela alors eût tenu son rang et fait une certaine figure : mais en montant dans les hautes sphères, le lyrisme contemporain a tué les petits poètes. Cet essor forcé, cette nécessité d'enfler la voix, ont fait illusion aux adeptes secondaires de la lyre, qui ont cru dès-lors avoir en eux tous les sentimens qu'ils chantaient après les maîtres. De là toutes ces ambitions olympiennes, toutes ces adorations du moi, qui, comme le reste, ne sont qu'un plagiat, le plagiat le plus triste de tous. Ainsi, toujours et partout nous retrouvons l'imitation sous les dehors de l'originalité.

On doit ranger M. Alex. de Saillet dans l'inépuisable classe des *incompris*, à la suite de M. Le Flaguais. Cependant j'aime encore mieux *Marcel* que *Ciel et Terre* (1). En quelque région qu'on descende, à quelque espèce que l'on s'arrête, il y a toujours les *minimi* après les *minores :* il n'est si petit astre qui n'ait ses satellites. Dès le début, l'auteur de *Ciel et Terre* s'écrie avec un ton de maître :

Quand le poète parle, il doit être écouté.

Or, c'est donner tout d'abord un problème pour un axiome. A vrai dire, nous doutons que le public résolve la question au profit de M. de Saillet, quoique ses amis lui aient persuadé de ne pas priver le monde de ses *petits chefs-d'œuvre*. L'auteur ne s'est pas servi de la prose, parce que, selon lui, les idées y prennent des allures convenues : il a donc cru rencontrer une forme à lui en usant du mètre poétique; mais, hélas! pensées et expressions, rien n'est neuf dans *Ciel et Terre*. Ces sentimens peuvent être honnêtes, malheureusement ils sont partout; mille fois ils ont été mieux exprimés. La poésie maussade de M. de Saillet est de celles qui n'ont aucune physionomie et dont on ne se souvient plus même avant d'avoir fermé le livre, qu'on a hâte d'ailleurs de quitter. Quelques accords gracieux, épars

(1) Un volume in-8°, chez Édouard Tetu, rue Jean-Jacques Rousseau, 3.

çà et là, ne suffisent point, et on se fatigue à les chercher. Le plus souvent, ce sont de pâles contre-épreuves des *Méditations*, effacées encore par un langage terne et quelquefois incorrect. M. de Saillet dit, à un endroit :

> La lyre et l'océan sont deux immensités.

Un autre volume de vers, *le Nyctalope* (1), de M. Marie Cournier, répondait d'avance à cette assimilation ambitieuse quand il y était question des poètes

> Noyés dans l'océan des vers qu'on ne lit pas.

Ce ton épigrammatique convient au talent fin et moqueur de M. Cournier, qui se range lui-même, et que nous classons à regret dans les *incompris*. Il y a, selon nous, deux parties très distinctes et contradictoires dans *le Nyctalope*, l'une d'observation légère et souriante qui mérite d'être encouragée, l'autre de misanthropie *méconnue* qui avoisine le ridicule. En un mot, on découvre à la fois dans M. Cournier un barde déclamateur qui n'a droit qu'au dédain et un écrivain spirituel qui, une fois dégagé, serait digne d'être produit. Il semble que chaque jeune poète doive forcément payer son tribut à l'implacable idole de l'imitation. Heureux ceux qui, comme M. Cournier, ont un coin qui leur appartienne, un petit champ qui leur soit propre : *Cui pauca relicti jugera ruris erant*. L'auteur du *Nyctalope* n'a pas été heureux dans le choix de son plagiat; les lamentations de Gilbert et de Chatterton ne sont plus acceptables. Le rôle est usé. Venir nous répéter que le poète a forcément son *calvaire*, qu'il est *né pour souffrir*, et que

> S'il ne veut pas se vendre, on le laisse mourir;

ou bien encore parler modestement du *souffle de Dieu* et de ce *quelque chose d'en haut* qu'on sent en soi, c'est se faire l'écho de toutes les folles et vaniteuses accusations qui traînent depuis quinze ans dans des recueils aussitôt oubliés que mis au jour. N'est-il pas bien neuf aussi de s'écrier :

> . . . . . . . . . . . . . . . L'amère ironie,
> Aussitôt qu'il paraît, crache sur le génie!

A quelle époque, au contraire, la littérature a-t-elle été plus ouverte, l'accès plus universellement facile, l'accueil plus avenant? C'est à

(1) Un vol. in-18, chez Dumont, Palais-Royal.

peine s'il faut un peu de talent pour être démesurément loué. Les inquiétudes de M. Cournier sont tout-à-fait imaginaires : si un vrai poète se produisait aujourd'hui, l'indifférence du public se transformerait tout à coup en enthousiasme, nous n'en doutons pas; mais c'est précisément parce que la foule aime les bons vers, qu'elle lit si peu ceux qu'on publie. Ces airs de rapsode persécuté vont mal à M. Cournier, et nous l'aimons bien mieux quand, dans une pièce adressée à son volume, il s'écrie avec pressentiment :

Mon fils, ta mort est légitime!

Cet héroïsme d'un poète m'étonne un peu plus que celui de Brutus. Il reste heureusement à M. Cournier une veine qu'il fera bien de poursuivre, c'est la veine comique; chez lui, le trait de la satire s'aiguise encore par un vers leste, facile et agréablement tourné. En s'exerçant au dialogue, au jeu de la répartie, en mêlant avec plus de soin encore les délicatesses du sentiment aux saillies malignes de l'observation, peut-être l'auteur du *Nyctalope* réussirait-il sur la scène? Ce qu'il y a de sûr, c'est qu'il semble fait pour échouer dans le lyrisme.

On se lasse vite de ce qui est à la fois triste et risible. Le groupe des *incompris* pourrait nous retenir long-temps encore si nous visions à être complet. Mais ne serait-il pas aussi inutile que fastidieux de chercher, en insistant, d'autres exemples? Ce qu'on a vu nous en dispense : l'uniformité des prétentions ne serait même pas égayée par la variété des ridicules. Toujours la même jérémiade se reproduit débitée sur le même ton : il y a de quoi lasser la plus robuste patience. — Pour faire trève à ces lamentations monotones de la poésie solitaire, écoutons un instant la poésie mondaine. M. de Chambure et M. de La Boulaye sont des poètes de salon.

Le *Transeundo* (1), de M. de Chambure, est un recueil de vers quelque peu languissans, mais simples et isolément agréables. Aux yeux de M. de Chambure, la poésie est l'occupation la plus délicate de l'esprit, comme l'amour est l'occupation la plus délicate du cœur; cependant la publication de *Transeundo* ne lui inspire aucune illusion vaniteuse. L'auteur déclare lui-même qu'aux hommes complètement doués appartient le privilége exclusif de faire accepter leurs vers par la foule; pour lui, l'offrande qu'il présente aujourd'hui à la muse est en même temps, est surtout un dernier hommage à

(1) Un vol. in-18, chez Ledoyen, Palais-Royal.

la fée de la jeunesse. C'est le suprême adieu du voyageur au seuil où il *ne doit plus revenir*. Des vers, ainsi donnés comme un humble et discret tribut, ne veulent pas être jugés avec rigueur. L'homme d'ailleurs s'efface avec modestie dans tout le volume, et c'est à peine si, à un seul endroit, la nature du poète éclate et se trahit par ce vers où il est dit que, s'il a chanté,

> C'était pour obéir aux volontés des cieux.

Les sujets les plus simples suffisent d'ordinaire à M. de Chambure : une brise du soir, un lever de soleil, les halliers d'aubépine, les genêts en fleurs, le prolongement lointain des peupliers, les mille bruits de la vie dans les choses, ici le bourdonnement d'une ruche, là le gazouillement des nids au sein des arbres, plus loin un char de moissonneurs qui roule dans le sable ou le mugissement d'un bœuf qui s'achemine pensif, tels sont les thèmes ordinaires de l'auteur de *Transeundo*. C'est un amant de la nature, non pas sombre et atteint au cœur, comme Lucrèce ou Obermann, mais mélancolique, résigné, aimant à lire sur le bord d'un bois une page élégiaque de Schiller ou de Wordsworth. La petite rivière qui, au fond du paysage, déroule son ruban d'azur, est une parfaite image de cette poésie murmurante et fraîche. Le tableau des *Moissonneurs*, de Léopold Robert, revient souvent : il n'y manque que le soleil. A Rome, la muse pudique de M. de Chambure n'aurait chanté que Diane la chaste ou la vestale sans tache. Écarter ainsi toute passion de la poésie, n'est-ce pas se refuser l'émotion des sentimens? n'est-ce pas se borner forcément à un public de jeunes filles? En somme, *Transeundo* est une gracieuse aquarelle, quelque peu pâle de ton, mais qui plaît comme une vue de chalet ou de village : cela repose un moment.

Quoique M. Victor de La Boulaye paie aussi en passant son tribut aux airs divins que se donnent sans exception tous nos poètes, quoiqu'il dise :

> Chantons pour accomplir ce que le ciel ordonne,

on sent vite que ce n'est là qu'un travers passager chez l'auteur de l'*Itinéraire poétique* (1). Ce volume, en effet, se rattache évidemment par son origine à une vie distraite et inoccupée; quelquefois même le parfum aristocratique se trahit plus qu'il ne faudrait. Ainsi l'auteur dit quelque part, à propos des éternels hymens de la nature :

(1) Un vol. in-18, chez Charles Gosselin, rue Jacob, 30.

Le *salon* nuptial rit de mille couleurs ;

c'est le parc vu du boudoir. M. de La Boulaye est trop, dans ses vers, ce qu'on est dans le monde, froid, poli, aimable, élégant; l'homme ne se trahit nulle part, les choses du cœur demeurent voilées comme un mystère réservé pour la solitude et qu'en public il ne faut toucher que discrètement et à la dérobée. Assurément, quand tant d'écrivains dénoncent sans pudeur à ceux qui lisent les nudités de leur ame, quand une personnalité, quelquefois révoltante, ne craint pas de s'étaler dans la plupart des pages contemporaines, c'est une marque de bon goût d'enfouir en soi-même le trésor des intimes souvenirs, de ne pas crier dans les carrefours ce qui doit être un secret entre la muse et la conscience; cependant, poussée à l'excès, cette réserve a dans l'art, et particulièrement dans la poésie, un grave inconvénient. Quand on se refuse les inépuisables sources de l'émotion individuelle, il faut retomber forcément dans les sujets de convention ou dans le caprice. En quittant l'auteur de l'*Itinéraire poétique*, on se souvient certainement d'une personne distinguée, mais on ne l'a qu'entrevue dans une visite.

La plupart des vers de M. de La Boulaye ont été écrits en de lointains voyages; à lire cependant ces pièces, datées l'une de l'Etna, l'autre de Grenade, celle-ci de Thèbes, celle-là du Niagara, on ne sent point assez qu'on change de climat, on se croit toujours dans les zones tempérées; ici encore le soleil est absent. Ce qui plaira surtout dans l'*Itinéraire poétique*, c'est le goût sincère que l'auteur y laisse partout éclater pour l'art des vers, c'est son amour attentif de la forme; c'est son respect pour le travail patient,

Et le mot tant cherché qui paraît tout venu.

La satire va mal à M. de La Boulaye. Quand, par exemple, à propos des excès du théâtre moderne, il parle des *pourceaux du parterre*, on voit que son habituelle élégance est dépaysée. Ce qui lui réussit bien mieux, c'est l'épître morale, finement didactique et raisonneuse. Il y en a une à M. Émile Deschamps sur le style, qui est le meilleur morceau du recueil. On regrette seulement que le poète, en s'habituant ailleurs à développer ses métaphores, en noyant trop souvent l'idée dans l'image, n'ait pas toujours mis à profit la leçon piquante qu'il donne, avec entente et bon goût, à l'auteur des *Poésies Étrangères*. En résumé, on peut dire que l'*Itinéraire poétique* est un joli volume de vers, mais ce n'est pas autre chose.

Toute cette poésie mondaine a son agrément, et je ne sais quel parfum suave en reste. Est-ce elle pourtant qui nous donnera ce que jusqu'ici nous cherchons, sans l'avoir rencontré, un poète original? Assurément non. Serons-nous plus heureux en interrogeant le groupe dispersé et peu fourni aujourd'hui des indisciplinables et des excentriques? Dans la préface des *Cariatides* (1), M. Théodore de Banville craint précisément d'avoir à un trop haut degré cet esprit créateur qui partout nous semble faire défaut. Pour se rassurer à cet égard, il n'a qu'à relire encore les *Orientales*, et surtout les *Contes d'Espagne :* dès le premier coup d'œil il retrouvera là, à une autre date, cette originalité qui effraie tant sa candeur. L'auteur des *Cariatides* entre dans la poésie botté, éperonné, la cravache en main, se permettant toutes les boutades, traitant le goût comme un laquais et la délicatesse comme une vivandière. Ainsi qu'il le dit, sa muse est une fille qui fume *du tabac de caporal;* sa maîtresse étale des blasons de marquise, et les femmes qu'il chante ont des *cheveux bleus* et des *braises dans les yeux*. Rien ne manque enfin à l'idéal du poète échevelé, tel qu'on l'entendait vers 1832.

Il ne serait pas prudent de chicaner M. de Banville sur les détails, car il y a chez lui le parti pris de toutes les singularités, de tous les excès. Tantôt l'auteur des *Cariatides* traîne un gros sabre de matamore, tantôt il joue de la rapière contre la langue, avec le dégagé d'un gentilhomme; tantôt enfin il taquine à plaisir les règles avec la mutinerie d'un page de cour. Poèmes, odes, fantaisies, M. de Banville manie tout cela, dans d'inépuisables évolutions, avec une verve merveilleuse qui souvent n'est pas sans grace. Seulement sa main, à la fois débile et forte, laisse incessamment retomber l'armure qu'il soulève. C'est un de ces vieillards de vingt ans comme Byron en a tant produit. Il est impossible de gaspiller à tout hasard plus de talent réel : M. de Banville attrape même çà et là quelques-uns de ces vers frappés et lumineux dont les vrais poètes ont le secret; mais c'est pour redescendre au plus vite à toutes les trivialités de la recherche, à ce qu'il y a de plus vulgaire dans le caprice. Un pareil début indique une singulière précocité de facture. Qui cependant oserait en tirer une induction décisive? Il peut sortir également de là un poète distingué ou un écrivain détestable. Comme il y a toujours de la ressource avec les gens d'esprit, on doit espérer que M. de Banville, après cette phase d'engoûment et la première écume une

(1) Un vol. in-18, chez Pilout, rue de la Monnaie, 21.

fois jetée, s'apercevra qu'il y a autre chose à faire que de tordre sa pensée en chinoiseries de toutes sortes et d'agiter sans fin la muse, pour parler la langue des *Cariatides*,

Comme un polichinelle au bout d'un fil d'archal.

C'est la fantaisie aussi, mais cette fois mieux contenue et réglée, qui fait le charme d'un petit recueil intitulé tout simplement *Vers* (1), par M. Ernest Prarond. Le scepticisme de l'auteur dépiste les classifications. C'est tout simplement un homme d'esprit et le seul de tous nos poètes qui ne croie point au génie méconnu et aux rapports quotidiens des rimeurs avec Dieu. C'est bien quelque chose. Peut-être M. Prarond pousse-t-il le doute sur lui-même un peu trop loin : en général, le ton grave, le lyrisme sérieux, lui vont mal; la pensée alors n'arrive pas aussi nette, et plus d'un ton criard s'échappe çà et là qui détonne; mais, dans le genre leste et dégagé, quand sa muse est en jupon court et en bavolet, l'auteur a ses aises et prend sa revanche. Plus d'un sonnet galamment troussé, plus d'un rondeau coquet et sémillant se rencontre dans ces pages sans ambition. D'ordinaire le trait final est de bonne venue et sent son Villon; enfin, c'est un composite agréablement assaisonné de rêverie et d'ironie dont voici au hasard une note :

Des choses qu'on n'a plus je regrette surtout
L'amour un peu musqué, la langue de nos pères,
Leurs modes, leur esprit, leurs nymphes, leurs bergères,
Et jusqu'aux mots vieillis qu'a laissé choir le goût :
Elvire avait alors des *appas* et des *charmes*,
Des mouches, des paniers, vieux atours superflus,
Du rouge, une pudeur accessible aux *alarmes*,
Des choses qu'on n'a plus.

M. Prarond ne paraît pas prétendre à être autre chose qu'un poète sans conséquence, et cependant il a, plus que d'autres qui y visent, un cachet personnel.

Poète sans conséquence! C'est bien malgré lui que M. Belmontet, dont le genre spécial est d'adapter le style de Lucain ou plutôt de Brébeuf à tous les bulletins officiels, se résignerait à un rôle si chétif. L'auteur des *Deux Règnes* (2), au contraire, prétend marcher en avant de la civilisation et se faire le missionnaire des beautés idéales : je n'invente pas. Il est temps, selon lui, que la poésie se constitue

(1) Un vol. in-18, chez Herman, rue de Tournon, 7.
(2) Un vol. in-8°, chez Tresse, Palais-Royal.

politiquement, car elle a son *apostolat*. M. Belmontet a sans doute oublié que ce mot-là est dangereux et que l'apostolat mène d'ordinaire au martyre.

Il y a place pour tout le monde au soleil. L'illusion est étrange de la part de M. Belmontet, quand il croit au dépérissement de toute poésie qui ne ressemble pas à la sienne. C'est la mort se prenant pour la vie. S'il y a, en effet, un genre qui semble avoir disparu pour jamais, n'est-ce pas le dithyrambe de circonstance, le panégyrique contemporain? Cela est bon pour le *Moniteur*. Telle que l'entend M. Belmontet, la poésie ressemblerait à ces villes alignées, comme Turin ou Nancy, où, de tous les points, se découvrent la même place centrale, le même horizon immuable. Chez l'auteur des *Deux Règnes*, on n'aperçoit toujours que les Tuileries et la place Vendôme. Même dans un grand poète, cela serait monotone, et M. Belmontet ne se tire de la monotonie que par des trivialités emphatiques et un grandiose burlesque. Qu'il célèbre, en effet, la *révolution tricolore* ou le *grand aide-de-camp de Dieu*, c'est-à-dire Napoléon, l'auteur ne sait que recourir à la vieille artillerie de la versification, à ce cortége d'apostrophes, d'exclamations, d'interpellations, que traînait après lui l'ancien lyrisme. La muse de M. Belmontet ne cesse un seul instant de faire la grosse voix. Toujours et partout, ce sont des métaphores gigantesques, une rhétorique enflée, tout le clinquant et le faux sublime d'une poésie qui se bat les flancs. Pour atteindre à l'énergie, M. Belmontet s'imagine qu'il n'y a qu'à appuyer le pinceau. De là un alliage assez triste des lieux communs classiques et du plus mauvais néologisme d'aujourd'hui. C'est quelque chose comme du Le Brun ampoulé et une *Némésis* moins vigoureuse, le tout brodé sur un fond d'Esménard. Pour l'auteur des *Deux Règnes*, l'Angleterre, c'est toujours la perfide Albion, *le nid des tyrans;* le maître des vents, c'est encore Éole. Il semble vraiment qu'on entende mugir ces vents furieux au fond de chacune des strophes de M. Belmontet.

C'est l'empereur, avec le prestige de sa gloire, qui ne cesse de présider à l'inspiration des *Deux Règnes*. Bonaparte est pour M. Belmontet ce que Voltaire est à certain académicien, ce que Racine est à certain critique : dès qu'on nomme un de ces grands hommes, ces messieurs se retournent et prennent cela pour une personnalité. Il y a des sympathies compromettantes. A force de vouloir grandir Napoléon, l'auteur ne réussit à faire du Titan qu'une marionnette démesurée. On dirait ce héros auquel Rabelais, dans ses fantaisies

de conteur, donne tour à tour une stature de géant ou une taille ordinaire.

M. Belmontet a un style étrange. Quand l'empereur distribue des croix, il nomme cela des *poitrines récompensées;* Henri V exclu du trône s'appelle *un roi commencé.* Ailleurs, il y a des *murailles qui tremblent de deuil.* La logique, au surplus, n'est pas la qualité distinctive de M. Belmontet; ainsi le poète s'écrie tout-à-coup :

> L'homme est un vaste tout allant où Dieu nous mène;

et deux vers plus loin :

> L'humanité, c'est Dieu...

d'où il faut sans doute conclure que l'humanité marche toute seule. En accumulant à satiété les mots de grand homme, de grand peuple, de grand trône, M. Belmontet, séduit par l'épithète, croit rencontrer aussi une grande poésie digne de son grand sujet. Ce goût de l'énorme, cette prédilection pour les sonores redondances, sont continus chez l'auteur des *Deux Règnes;* il lui est impossible de rien dire simplement. Ici, il s'agit des élans de l'honneur :

> ... Puissances génitales
> Qui font les grandes nations;

là, c'est le sceptre qui, dans nos temps de démocratie,

> N'est que la croix d'un grand calvaire
> Sur le volcan des passions.

Quand tout un livre est écrit d'un semblable style, la vraie critique, c'est la citation.

On trouve imprimés à la suite des *Deux Règnes* les *réclames* des journaux complaisans et les billets de félicitation reçus par le poète. Il y a des lettres de ministres, il y en a de généraux, il y en a de secrétaires des commandemens; M. Belmontet a un faible pour tout ce qui est officiel. Comment résister? On lui écrit de Montauban que ses vers sont « taillés dans l'airain; » M. Soumet lui affirme que sa poésie a « la majesté du cercueil, » et Lamartine que c'est « bien mieux que bien. » A ces assurances se vient joindre la grave autorité du journal *le Notariat*, qui donne aux odes du poète un brevet « d'énergie. » Devant des juges si diversement compétens, il n'y a rien à répondre; M. Belmontet appelle tout cela des *témoignages de gratitude.* Pour compenser, du reste, nos objections de tout à l'heure,

il suffira de citer l'autographe suivant du plus débonnaire complimenteur de notre temps. Le billet de M. Émile Deschamps ne sera pas sans prix dans l'histoire littéraire des *minores* et des *minimissimi :* « Bravo! mon cher Belmontet; c'est encore plus beau d'exécution que de composition, si cela est possible. Je raffole de votre ode, qui est aussi haute que la gloire qu'elle célèbre. Jamais, cher poète, vous n'avez fait vous-même rien de si complètement beau. Quelle forme sculptée! quelles rimes! quelle large harmonie! comme l'art chez vous est au niveau de la pensée! Merci et bravo encore. » Les auteurs dramatiques se plaignent de manquer de sujets de comédies; il y en a un pourtant qui serait piquant. On pourrait prendre pour titre : *Les Poètes entre eux.*

L'examen particulier auquel nous nous sommes livré jusqu'ici semble avoir précisé dans les détails, justifié dans l'ensemble, nos assertions du commencement. Presque partout, sous l'affectation d'une manière distincte ou nouvelle, n'avons-nous pas eu à constater en effet une tendance permanente à l'imitation? Le plus souvent, la couleur individuelle est tellement insaisissable, qu'on ne s'aperçoit pas quand on change de volume; c'est toujours le même auteur qu'on lit, ici plus correct, là plus négligé. Partout se découvrent des horizons pareils à travers le même voile brumeux de poésie. Chez les femmes qui font des vers, cette identité continue de sentimens, cette ressemblance de mélodie facile, sont plus manifestes encore. Ainsi, nous avons sous les yeux trois recueils écrits, l'un à Paris par M^lle^ Mélanie de Grandmaison, l'autre à Dijon par M^lle^ Antoinette Quarré, un troisième à Riom par M^me^ Félicie Bayle-Mouillard. Voilà des volumes d'origines bien diverses : il semble qu'une jeune personne du monde parisien, une lingère bourguignonne et la femme d'un magistrat de province, précédemment couronnée par l'Institut pour un livre de philosophie morale, ne devraient ni puiser aux mêmes sources d'inspiration, ni user d'une langue absolument analogue. C'est pourtant ce qui est arrivé. Mon Dieu! je n'en disconviens pas, il y a quelque talent dans les *Roses et Soucis* (1) de M^lle^ de Grandmaison, il y en a plus encore dans le volume de M^me^ Mouillard et dans les poésies de M^lle^ Quarré; c'est tant pis. Cette égale répartition du don poétique sur tous les points montre à n'en pas douter comment la facture, comment l'image, comment une certaine forme mélodieuse sont de plus en plus sous la main de tous. En lisant at-

(1) Un vol. in-8°, chez Amyot, rue de la Paix, 6.

tentivement ces volumes de vers, on remarque certainement plus d'une élégie tendre, plus d'une ode élégante, plus d'une méditation gracieuse; mais, dès le lendemain, aucune n'a laissé de trace vive dans la mémoire : on garde seulement l'impression d'une certaine harmonie assoupissante. C'est qu'aucun de ces morceaux ne porte avec lui son empreinte, et que, distrait du recueil où il est inséré et transposé dans le recueil voisin, il ne ferait pas disparate, et semblerait même à sa place. La plupart du temps, il ne s'agit que de souvenirs de Lamartine repris, développés, commentés. Je me rappelle une pièce de M^me^ Bayle-Mouillard appelée *Poésie et Sommeil :* ce titre-là pourrait servir également d'épigraphe aux recueils de ces trois dames.

Quand des œuvres sont à ce degré incolores, à ce degré dénuées de sceau personnel, il n'y a de remarques possibles que les remarques générales. C'est toujours la même eau tiède et fade qui s'échappe en jets pareils. Ésope au moins, dans son repas des langues, déguisait l'uniformité des mets sous la variété piquante de l'assaisonnement : ici le goût n'est même pas éveillé par la différence des apprêts. Jamais cependant il n'y a eu plus de femmes poètes, *poetriæ minores;* en laissant à part les muses plus ou moins bruyantes du monde parisien, on en pourrait encore compter plus d'une par département qui imprime ses vers pour l'académie du lieu et fait état de publicité provinciale. Ce n'est pas tout : le même fait se répète absolument de même en Angleterre, et l'exemple, passant par l'Allemagne, commence à se propager au-delà des Alpes. Sur tous les points de l'Europe, les échos féminins se répondent; partout on fait du piano un trépied et on redit, pour la millième fois, dans une langue flasque et sans relief, des sentimens usés que n'avivent même pas la fraîcheur du coloris et le brillant des nuances. Et notez, malgré cette monotonie insipide, qu'aucun but cependant n'a paru trop élevé aux femmes pour leur essor, qu'aucune ambition, si étrange et si démesurée qu'elle fût, ne leur a manqué. L'arène tumultueuse du théâtre ne les a pas trouvées plus craintives que les prédications du socialisme, et on les a vues tour à tour se faire sans scrupule réformatrices, philosophes, théologiennes, dramaturges, critiques, poètes surtout, poètes malgré tout, poètes toujours. Les moindres recoins de l'art ont été envahis sans façon par elles; aussi serait-on aujourd'hui mal venu à rappeler cette délicatesse modeste et discrète qui n'était pourtant qu'une grace de plus, et qu'autrefois on avait la bonhomie de prendre pour un devoir. Nous ne nous y risquerons

pas : plus d'une muse a l'humeur guerrière, et on doit, par politesse au moins, convenir que les Clorindes sont dangereuses. Je ne saurais d'ailleurs me complaire à égorger long-temps des colombes; le livre de M^me Bayle-Mouillard m'a enseigné combien la critique est cruelle

> Au poète qui sent le dieu se révéler
> Et se voit abreuvé de fiel....

Je n'insisterai pas. Si le cœur seul est poète, ainsi que le veut André Chénier, il appartient assurément à la femme de chanter; il lui appartient, comme dit en un joli vers M^lle de Grandmaison, de

> Nonchalamment rêver à ce qu'elle a dans l'ame.

Mais au lieu de se tenir à l'élégie tendre et mélancolique, à ce que la passion éveille en elles d'infinies tendresses, à ce que le sentiment exhale dans leur cœur de suaves parfums, pourquoi les modernes muses veulent-elles soulever les durs fardeaux réservés aux mains viriles? Le dithyrambe politique et l'ode humanitaire, comme on en trouve trop dans les recueils de M^me Mouillard et de M^lle Quarré, vont mal à ces voix frêles et déliées. Ce n'est pas de cette façon que l'attention fatiguée du public se laissera reprendre aux accens de celles qui l'invoquent si obstinément. Désespérant au surplus de se faire lire, certaines femmes de lettres ont pris récemment le parti de se faire écouter, ou plutôt de s'écouter les unes les autres. Les samedis de M^lle de Scudery, les fabuleuses séances du salon d'Arténice, revivent dans leur splendeur, et c'est sérieusement, assure-t-on, que M. de Castellane songe à créer une académie pour les femmes. Heureusement, quand ces dames seront lasses de leurs lectures réciproques, elles en reviendront comme naguère à se faire imprimer. Le mot piquant de M. de Latouche retrouvera alors son application :

> Publiez-les, vos vers, et qu'on n'en parle plus.

Tant que cette poésie énervante, si souvent rencontrée par nous, ne fait que détourner un moment les jeunes esprits des carrières sérieuses, tant qu'elle ne se glisse qu'au foyer domestique ou dans les boudoirs, il n'y a encore que demi-mal; c'est l'affaire des parens ou des maris d'acquitter les mémoires de l'imprimeur : il suffit de ranger cela au chapitre des vanités dispendieuses. Toutefois quand ce mal, en quelque sorte endémique, descend dans les régions même de l'atelier, quand il donne à ceux qui travaillent le dégoût de ce qui les fait vivre et l'ambition de ce qui doit les conduire à la misère,

alors l'arme tombe des mains, et le ridicule de tout à l'heure n'inspire plus que la tristesse. Ce n'est pas que nous voulions interdire la poésie aux ouvriers; Burns et Jasmin sont des argumens sans réplique. Mais, chez les ouvriers, la poésie que n'accompagne pas le talent est bien autrement dangereuse que dans les salons. Là, elle n'engage que l'amour-propre; ici, elle compromet la vie. Qui nierait pourtant qu'un bon ouvrier vaut mieux qu'un méchant poète? Par malheur toutes les vanités se ressemblent, et la vanité populaire est aussi rétive que la vanité aristocratique. On en a vu dans ces derniers temps de trop convaincans exemples.

Ces réflexions nous sont suggérées par un poème intitulé : *Remi, ou Croyance et Martyre* (1), que vient de publier l'auteur de quelques strophes assez remarquables insérées précédemment dans les *Poésies sociales des Ouvriers*. Comment ne pas dire tout d'abord à M. Francis Tourte qu'il est dans la plus fausse voie, et que, malgré quelque mérite et une certaine chaleur de diction, son poème est un très médiocre poème? comment lui dissimuler que cette muse endimanchée qui, pour parler avec l'auteur, a appris à lire aux enseignes, ne dit rien de neuf et ne sait qu'introduire en des rimes incorrectes le patois du fouriérisme? Le livre serait fort innocent sans toutes ces prétentions. Ce n'est pas que M. Tourte renonce au travail; mais on voit trop les efforts que cette résolution lui coûte, quand il s'écrie dans sa préface : « J'ai vaincu l'inspiration..... J'ai fait du géant un pygmée. » Voilà à nu les résultats de cette poésie envahissante et souffreteuse que nous déplorions à l'instant. Ailleurs, ces postures d'athlète n'amèneraient que le sourire.

Il va sans dire que le Remi de M. Tourte est une *ame incomprise*, un *Monthyon inconnu*, un *autre Christ*, lequel sert à démontrer que la charité est l'*auge du prolétaire*, que les manufacturiers sont des négriers et des inquisiteurs, et autres assertions des temps d'émeute. Or on ne sait vraiment comment l'honnête Remi, docteur en médecine et héros de cette histoire, se trouve amener par ses aventures biographiques tant d'amplifications industrielles et humanitaires. Remi est un étudiant austère et morose qui finit par devenir un praticien sans clientelle. Il allait entrer dans les armées impériales, quand une pièce de vers contre l'esprit de conquête le força de se réfugier au plus vite sur les côtes de Normandie. Pourquoi aussi s'avisait-il de faire des vers? M. Tourte conviendra que la poésie a

(1) Un vol. in-8°, chez Comon, quai Malaquais, 15.

ses dangers. A peine enseveli dans sa retraite, Remi fut appelé auprès d'une jeune et belle mourante qu'il sauva, et dont il finit par s'éprendre. C'était une riche héritière anglaise : la mère consentit au mariage, et bientôt on partit pour Londres avec l'espérance de faire entendre raison au père de la fiancée,

Au superbe Néron de la communauté.

La requête de Remi, quoique rédigée *sur vélin*, fut mal accueillie. On juge du désespoir de notre docteur. Ce n'était pas assez : brutalement provoqué par le frère de la jeune fille, Remi, dans ce duel inattendu, devint meurtrier malgré lui. Revenu en France, où la faillite d'un notaire ami ne tarda pas à le ruiner, le héros du poème alla s'établir à Bièvre et y pratiquer obscurément son art avec toute sorte de vertus. Les dévouemens ne lui coûtaient pas, et il se dépouillait pour les malheureux. C'est ainsi que sa vie se passait en bonnes œuvres, quand un jour une insurrection d'ouvriers eut lieu à Bièvre contre un riche industriel. Aussitôt, en bienfaiteur aimé du canton, l'honnête médecin s'efforce de calmer l'orage. Mais, tandis qu'il pérore, la justice arrive : on le prend pour le chef de la révolte, on l'arrête, et bientôt la prison le tue sans qu'il daigne se justifier.

Voilà toute l'histoire. M. Tourte serait probablement fort embarrassé de dire à quel titre il déduit d'une pareille fable de creuses théories d'association et de fraternité. Il est fâcheux que le style ne vienne pas relever la pauvreté de cette invention. Ce sont incessamment des *portes éventrées*, des *calus de l'athéisme*, des *brises soyeuses*, des *baisers corrosifs*, en un mot, la langue forcée et sans naturel des écrivains qui croient grossir l'idée en grossissant le mot. Les épithètes de *crispé* et de *tordu*, qui reviennent à chaque instant, correspondent trop bien à la manière de l'auteur et la caractérisent plus qu'il ne faudrait. Quelques détails heureux, certains souffles de poésie çà et là ne nous semblent point racheter suffisamment ce qu'il y a de malsain dans ce poème avorté. En somme, la muse populaire du travail a inspiré M. Tourte moins heureusement encore que n'avait fait, pour ses devanciers de tout à l'heure, la muse mondaine des loisirs. L'inspiration véritable, on le voit, est partout absente, aussi bien dans l'atelier que dans le salon.

Si je ne m'abuse, les pages qu'on vient de lire ont rendu évidente, par les faits, la conclusion anticipée que nous énoncions dès l'abord. Il y a plus de dix ans déjà que ce mouvement poétique, mal connu des intéressés eux-mêmes qui s'ignorent les uns les

autres, se reproduit avec une infatigable et monotone régularité : rien cependant ne décourage les poètes, et leur obstination n'a d'égal que l'indifférence de la foule. Si, en face d'un pareil spectacle, la critique a toujours les mêmes déductions à tirer, les mêmes conseils à émettre, a-t-on le droit de s'en prendre à elle? Ce n'est point elle, c'est l'art qui est tenu à la variété. Devant les mobiles fantaisies de l'imagination, devant les créations du sentiment, la critique représente un élément fixe, immobile; elle applique toujours de la même manière des lois qui toujours sont les mêmes; en un mot, elle parle au nom du bon sens. Je sais bien qu'à en juger par les œuvres de beaucoup de poètes, le bon sens est chose variable et accessible aux transformations; mais le monde n'est pas tout-à-fait de cette opinion.

Nous n'hésitons pas à le répéter, le fatal esprit de vertige qui a frappé plusieurs chefs est descendu en même temps jusque dans les régions inférieures de la poésie. Partout aux sages lenteurs d'un travail sobre s'est substituée la stérile abondance d'une improvisation hâtive. En s'habituant à donner la poésie comme une révélation d'en haut, on s'est répété que les révélations étaient spontanées, subites, et chacun sait si la remarque a été mise à profit. Dieu pourtant ne s'est reposé que le septième jour : dans leurs assimilations ambitieuses, les poètes s'en devraient souvenir. Aujourd'hui, la dissolution absolue des groupes littéraires isole chacun dans son talent ou dans son orgueil : nulle part on n'est maintenu ou corrigé par les avertissemens d'alentour. De là ces étranges éruptions de vanités solitaires, de là cette persistante accumulation d'œuvres où l'absence d'originalité ne se trahit que mieux par la prétention. Ce n'est pas que nous voulions faire de l'art une aristocratie exclusive et réserver ses faveurs à quelques privilégiés; il faudrait être bien ignorant ou bien aveugle pour ne pas reconnaître, au contraire, qu'il y a quelque chose de contagieux dans le génie, qu'on est nombreux dans les grandes époques, et que les talens enfin, au lieu de se faire ombrage, s'illuminent les uns les autres. Or s'il est incontestable, comme il nous paraît, que le lyrisme de notre âge tiendra une place notable dans l'histoire littéraire, il semblerait qu'à côté de ses représentans les plus glorieux, la poésie contemporaine devrait pouvoir compter aussi bien des adeptes moins illustres, bien des disciples fervens et heureux. Pour cela, il eût fallu chez ceux qui ne marchaient pas les premiers une certaine discipline, un certain sentiment des forces qui leur étaient départies; il eût fallu, de la part des jeunes généra-

tions appelées à continuer ce mouvement, une intervention propre, un peu d'inspiration nouvelle. Malheureusement aucune de ces espérances ne s'est jusqu'ici réalisée. Tandis que les maîtres s'égaraient trop souvent dans des voies fâcheuses, les natures secondaires, abandonnées à elles-mêmes, se firent illusion sur leur rôle, et, prétendant à l'esprit inventif, n'arrivèrent qu'à défigurer leurs plagiats en les exagérant; d'un autre côté, les écrivains qui offraient à la poésie le tribut de la jeunesse, se voyant saufs, dès le début, de toute solidarité littéraire, s'imaginèrent bientôt apporter des créations quand ils ne donnaient que des copies. Chez ceux qui n'avaient pas le sceptre l'indiscipline, chez ceux qui débutaient le manque d'originalité, chez tous les suggestions de l'amour-propre amenèrent la situation mauvaise où nous sommes, situation inquiétante et d'où l'on ne saurait se tirer qu'en recommandant de plus en plus le travail à qui a le talent, le silence à qui n'est pas doué. Le conseil rajeunit avec les siècles :

Mediocribus esse poetis
Non homines, non Di, non concessere columnæ.

Il faut bien que les débutans en soient convaincus, quand une école est régnante et qu'elle a eu des interprètes écoutés, on ne peut aspirer à la remplacer ou à la poursuivre dignement qu'à la condition de s'appartenir, qu'en ayant la main assez robuste pour porter à son tour le drapeau. Or, rien de pareil ne se révèle dans ces innombrables holocaustes que la vanité vient sans cesse offrir aux pieds de la déesse implacable. Partout, quoiqu'il se déguise, l'esprit d'imitation est manifeste. Une remarque me frappe : presque tous les poètes célèbres de notre époque ont rencontré dès le premier jour leur veine, l'élan propre de leur talent; presque tous ont conquis du premier coup la place qui leur était due. Aujourd'hui, au contraire, il n'y a que des essais ternes, sans avenir, sans vie; aucun astre ne se lève, et l'œil se perd à l'horizon dans cette pâle voie lactée où chaque étoile scintille de près, et s'efface à distance en un entassement de lumière opaque et indistincte. Lorsqu'on est arrivé à une pareille dispersion de la faculté poétique, qu'a de mieux à faire le public que de réserver son attention exclusive aux génies vraiment créateurs? Sans doute il est bon que le monde ne cesse pas d'apporter discrètement son offrande à la muse, il est bon que l'amour désintéressé de l'art produise çà et là des essais délicats et sans prétention : rien n'est plus légitime, et nous en avons vu plus d'un

exemple qui méritait le regard; mais quand, au lieu de servir à condenser la pensée sous une forme plus vive, le rhythme ne sait que l'énerver et la distendre; quand, au lieu d'être une distraction aimable, la poésie devient, chez ceux qui ne sont pas ses vrais élus, une carrière maladive et dangereuse; en un mot, quand elle n'amène que des exigences sans cause et des aspirations sans résultat, on ne fait, en se montrant sévère, qu'accomplir un strict devoir. En ces temps de trouble moral et d'anarchie littéraire, il est bon qu'un lieu se trouve encore où l'on n'hésite pas à protester contre les superbes exigences, contre les orgueilleuses aberrations. Après avoir rendu hommage, par une suite d'études sympathiques et indépendantes, aux plus glorieux représentans de l'art contemporain, pourquoi n'essaierait-on pas aussi de restituer leur vraie place à tant de souverainetés douteuses? pourquoi craindrait-on de toucher à tant de sceptres fragiles? La petite histoire a ses enseignemens comme la grande; il y a là toute une galerie piquante et instructive qu'il ne faut pas dédaigner. Après tout, cette classification de *minores* est plus bienveillante qu'elle ne semble : à combien de *minimi*, en effet, à combien de *pejores*, qui autrement n'eussent obtenu que le silence, ne donnera-t-elle pas asile? Et puis, y aurait-il beaucoup d'habileté à se piquer, en cet âge de rénovation poétique, d'être mis au second rang? Il est toujours imprudent de se ranger entre les *majores;* les royautés qui se proclament elles-mêmes sont rarement acceptées par la foule. Qu'importent d'ailleurs les irritables susceptibilités de l'amour-propre? Puisque les poètes inférieurs prétendent avoir une mission, il faut bien que le bon sens à son tour ait la sienne.

CHARLES LABITTE.

DU

# TARIF DES DOUANES

AUX

# ÉTATS-UNIS.

## I.

Les États-Unis d'Amérique occupent aujourd'hui une place si importante dans le corps des nations civilisées, que les délibérations de leur gouvernement ont presque toujours du retentissement en Europe. A plus forte raison doit-on s'en occuper quand les mesures que le congrès adopte sont de nature à exercer une grande influence sur le commerce et l'industrie des autres nations. Aussi la nouvelle de l'adoption du tarif des douanes de septembre 1842 produisit-elle une grande sensation en Angleterre et en France. Cet acte important, réuni à la vérité à d'autres mesures financières que n'approuvait pas le président John Tyler, avait été deux fois repoussé par lui et ne devint loi de l'Union qu'en sacrifiant tout ce qui n'en faisait pas absolument partie. Les réclamations des négocians européens,

leurs vives instances pour intéresser la diplomatie à obtenir des modifications, firent, pendant quelque temps, espérer que les États-Unis reviendraient sur cette grande mesure; mais une nouvelle session du congrès vient de se terminer, et le *tarif* n'a pas été remis en question. Il est devenu ce qu'on appelle un fait accompli, et on peut, à cette heure, rechercher les causes qui ont déterminé cette résolution. Pour mieux l'apprécier, nous nous placerons, autant que possible, au point de vue américain. Ce n'est pas que nous fassions abnégation de ceux des intérêts de la France qui peuvent être compromis; tous nos vœux tendent à ce que des concessions réciproques et équitables garantissent l'activité de relations commerciales dont nous croyons même que l'Amérique n'a pas toujours suffisamment apprécié la valeur. Dans cette rapide esquisse, nous avons principalement désiré suivre historiquement la marche des faits, des opinions, des sentimens, qui ont amené le peuple américain sur le terrain du système protecteur. Ce n'est pas la France qu'il avait en vue en formulant les articles de son nouveau tarif; les enseignemens du passé faisaient désirer à l'Amérique de compléter son émancipation, en créant chez elle les forces productives qui doivent lui être utiles dans la guerre comme dans la paix. Nous ne dissimulerons pas que nous faisons ce vœu avec elle, et que, sous ce rapport, nous pensons que la science économique n'a pas de vérités tellement absolues qu'elles ne puissent se modifier devant de puissantes considérations politiques.

Les impôts perçus au profit des gouvernemens sur l'introduction, la circulation, la vente, la consommation et la sortie des denrées et des marchandises, ont été généralement établis comme sources de revenu : c'est sous ce seul point de vue qu'ils sont encore considérés par les peuples qui sont restés à un état imparfait de civilisation, et chez qui l'étude des lois économiques n'a fait aucun progrès; mais les nations éclairées ont reconnu l'influence considérable que les droits de douanes exercent sur le travail intérieur, la production et le développement de la richesse publique. Elles se sont servies de la puissance du tarif comme d'un moyen d'excitation pour les nationaux, et aussi comme d'un moyen d'affaiblissement à l'égard de leurs rivaux; et avant de fixer le taux des droits à imposer, chacun des états s'est réservé d'examiner sous l'empire de quelles circonstances s'opère chez lui la production générale, et les différences qui peuvent exister entre sa situation et celle des autres états avec lesquels il est en rapport de commerce.

D'assez grandes difficultés se révèlent au législateur quand les lois de la production ne sont pas homogènes dans le sein du pays qu'il est appelé à gouverner. Si le peuple, répandu sur un vaste territoire se trouve, par les mœurs, la situation sociale, les climats, les sols divers et le génie plus ou moins porté aux arts industriels, fractionné en grandes divisions ayant des intérêts opposés, le problème de conciliation n'aura jamais de solution définitive, et se reproduira sans cesse. Les fractions qui se croiront lésées resteront dans un état de sourde agitation vis-à-vis de cette loi de la majorité numérique, souvent imperceptible, qui clot les délibérations de tous les gouvernemens représentatifs. Telle est au vrai la situation particulière des États-Unis.

Le contrat politique qui a fait un tout des divers états de l'Union a respecté chez chacun d'eux une indépendance trop grande pour qu'elle ne soit pas nuisible aux développemens d'une fusion complète. Le lien fédéral ne possède pas une force coërcitive assez puissante pour que toutes les résolutions ne se trouvent pas affaiblies par la crainte de conduire la discussion jusque sur les limites de la menace de séparation. Si l'on se reporte aux origines diverses de ce peuple nouveau, aux causes qui ont favorisé son rapide accroissement, aux influences qu'exercent des situations sociales modifiées de diverses manières, on se rend compte sans peine des intérêts croisés qui entretiennent les divisions.

Considérée géographiquement, cette grande région des États-Unis offre le développement d'un littoral maritime immense sur l'Océan Atlantique à l'est, et le golfe du Mexique au sud. Au nord, les possessions anglaises, dans la ligne du Saint-Laurent et des lacs, bornent ce territoire, qui, prolongé à l'ouest, atteindrait l'Océan Pacifique. Au sud-ouest, le Mexique et le Texas achèvent de le limiter. Une partie de cette vaste étendue n'est encore possédée que nominalement par l'Union américaine; elle doit servir, à mesure que se développera la population, de théâtre à l'esprit d'entreprise des générations qui se succéderont : c'est le pays reculé de l'ouest, au-delà des Montagnes Rocheuses. Il a fourni un asile, en attendant que la civilisation l'envahisse, aux débris des tribus sauvages que, depuis la fondation des colonies, l'Européen a constamment refoulées devant lui.

La partie virile de l'Union se compose aujourd'hui de vingt-six états membres de la confédération et votant au congrès, de trois *territoires* que leur population encore trop faible n'a pu élever au

même rang, et du *district* fédéral de Colombia, dont la capitale est Washington, siége du gouvernement central.

Sous le point de vue des intérêts privés, dont l'influence sur les votes politiques est si grande, on peut partager les États-Unis en quatre grandes divisions, dont nous examinerons la tendance et les vues. Ce sont :

1° La région du nord-est, comprenant dix états, dont la population, suivant le cens de 1840, est de 6 millions 853,797 habitans libres et de 3,370 esclaves;

2° La région du sud-est, comprenant cinq états et le *district*, peuplée de 2 millions 394,975 libres et de 1 million 396,975 esclaves;

3° La région du nord-ouest, comprenant quatre états et deux territoires, peuplée de 2 millions 967,476 libres et de 364 esclaves;

4° La région du sud-ouest, comprenant sept états et un territoire, peuplée de 2 millions 377,205 libres et de 1 million 86,404 esclaves.

Si l'on ajoute à cette population 6,100 marins qui n'y sont pas compris, on trouve le chiffre de 14 millions 581,653 libres et de 2 millions 487,113 esclaves; en total, 17 millions 62,566 habitans.

En 1810 (trente ans auparavant), le cens de la population fut trouvé de 6 millions 48,450 libres et de 1 million 191,364 esclaves; en total, 7 millions, 239,814.

Si l'on groupe en nombres ronds les deux régions du nord, par opposition avec celles du sud, on trouve que la population actuelle libre est :

| | | |
|---|---|---|
| Pour le nord. . . . . . . . . . . | 9,800,000 | 14,600,000 |
| Pour le sud. . . . . . . . . . . . | 4,800,000 | |
| La population esclave entièrement au sud. . . . | | 2,500,000 |
| | Total. . . | 17,100,000 |

Dans cette augmentation de 150 pour 100 en trente ans, augmentation qui a été proportionnellement plus rapide dans les dix dernières années, les divers états ont éprouvé une progression inégale. Elle a été faible dans les états du sud-est, qui n'ont recueilli presque aucune partie de l'immigration européenne, plus considérable dans ceux des états du nord-est qui sont le siége de l'industrie et du commerce, très grande aussi dans les états nouveaux du nord-ouest et du sud-ouest, sur lesquels les populations étrangères se sont deversées, et qui ont également attiré les hommes à entreprises des états du littoral. Pour rendre nos observations plus intelligibles, nous croyons devoir consacrer quelques lignes à l'énumération des divers

états que nous regardons comme faisant partie des grandes divisions que nous avons indiquées.

La région nord-est est formée de six états qui ont porté le nom de *Nouvelle-Angleterre : Maine, New-Hampshire, Vermont, Massachussets, Rhode-Island, Connecticut*, et qui ont ensemble 2,233,000 habitans. Ces états doivent leur existence première aux colons puritains que la persécution religieuse avait chassés de la mère-patrie. L'esprit d'entreprise, l'amour du travail, l'agriculture et la navigation ont fait triompher cette population vigoureuse de l'âpreté et de la stérilité d'un sol ingrat. Nous y joignons, en raison de la similitude d'intérêts, les quatre états plus avancés au sud : *New-York, New-Jersey, Pensylvanie, Delaware*, qui représentent 4,602,000 habitans. Cette partie de l'Union a eu son origine principale dans les colonies étrangères recouvrées par l'Angleterre avant d'avoir acquis un grand développement, et pour le surplus dans la concession accordée à W. Penn et à la secte des quakers. Là se trouvent le centre principal du commerce extérieur et de la navigation, le siége des richesses accumulées, d'une civilisation croissante, et la route presque obligée des pays de l'ouest. L'esclavage, qui règne encore dans les autres états maritimes, a disparu de cette région.

La région du sud-est comprend : le *Maryland*, la *Virginie*, la *Caroline du Nord*, la *Caroline du Sud* et le district de *Columbia*. Ces états sont des colonies anciennes qui ont pris part à la guerre de l'indépendance avec celles du nord-est. Principalement agricoles, ils ont retenu l'esclavage, et l'avantage de beaux ports leur assure un commerce direct avec les peuples étrangers.

Les états nouveaux ont été formés des pays sur lesquels le traité de 1783 et des acquisitions subséquentes ont reconnu les droits de l'Union. A l'exception des Florides et des états qui sont baignés par le golfe du Mexique, ils se trouvent renfermés dans la grande vallée du Mississipi et des eaux qui en sont tributaires, et dont la seule issue est à la Nouvelle-Orléans. La Grande-Bretagne avait transmis à l'Union fédérale ses prétentions sur le territoire qui est situé entre les monts Alleghanis et le Mississipi, et dont, par le traité de 1763, la France lui avait abandonné la propriété. A cette dernière époque, l'Espagne avait acquis l'investiture, sous le nom de Louisiane, de cette contrée vaste et sans limites définies qui s'étend à l'ouest du Mississipi et de fait jusqu'à la mer Pacifique. En 1800, elle rétrocéda à la France cette admirable portion du globe, et, deux ans plus tard, un nouveau traité en mit en possession les États-Unis, dont les li-

mites actuelles furent enfin fixées en 1821 par la réunion des Florides. La division de ces états nouveaux résulte des conditions sociales qu'ils ont reconnues.

La région du nord-ouest, qui n'admet pas l'esclavage, se compose des quatre états suivans : *Ohio*, *Indiana*, *Illinois*, *Michigan*, et des deux territoires de *Wisoonsin* et de *Jowa*. Là se portent incessamment les cultivateurs qui abandonnent la vieille Europe, et qui, décidés à labourer eux-mêmes des champs acquis à bas prix, ont couvert de riches moissons et de nombreux troupeaux les terres vierges où ils sont venus chercher une nouvelle patrie.

La région du sud-ouest, à laquelle nous rattachons le golfe du Mexique, comprend sept états : le *Kentucky*, le *Tenessée*, l'*Arkansas*, le *Missouri*, la *Louisiane*, le *Mississipi*, l'*Alabama*, et le territoire des *Florides*. La culture du tabac, du coton, du sucre, y est aidée par la population esclave, transportée en grande partie des anciens états sur un sol dont la fertilité surpasse toutes les espérances que les hommes entreprenans qui ont peuplé ces contrées auraient osé concevoir.

Dans cette division naturelle des états de l'Union se trouve l'explication de leurs intérêts divers et des difficultés qu'on éprouve à les concilier. La politique est venue à son tour compliquer la question : le parti whig ou modéré est partisan du système manufacturier, et le parti radical réserve tous ses efforts pour la protection de l'agriculture et de ses produits. Pour apprécier leurs raisons, on ne peut mieux faire que d'examiner la route que les États-Unis ont parcourue jusqu'au moment où ils se sont assis au milieu des nations.

## II.

Nulle histoire n'est plus digne d'intérêt que celle des hommes à qui est réservée la tâche de fonder des colonies nouvelles qui deviennent quelquefois des états considérables. Condamnés ordinairement sans retour à ne plus revoir la mère-patrie, ils ont une longue lutte à soutenir avant de recueillir quelque fruit de leur laborieux dévouement. Ils ont souvent peu d'aide à attendre du gouvernement de leur ancien pays, et, quand il s'occupe d'eux, c'est moins dans la vue de leur prospérité que dans la perspective des avantages qu'il peut lui-même en attendre. Les colons de la Nouvelle-Angleterre avaient, pour nécessité première, à demander à un sol rebelle les moyens de

pourvoir aux besoins les plus immédiats de l'existence; le second point était de se procurer des moyens d'échange pour arriver aux aisances de la vie, et passer enfin aux jouissances de la richesse.

Les produits de la chasse, bientôt ceux de la pêche, les fourrures recueillies des mains des sauvages, la navigation, l'exploitation des forêts primitives, et quelques arts grossiers, les mirent à même de payer les articles qu'il leur fallait recevoir de la métropole. Tant que la Grande-Bretagne conserva la domination de ces précieuses colonies, elle mit ses soins les plus constans à traverser tout développement de travail industriel qui pût arriver à faire concurrence à la métropole; mais il lui était difficile de comprimer l'esprit d'entreprise qui cherchait à briser ses entraves. Les tentatives se renouvelaient sans cesse pour remplacer par le produit domestique les articles de l'usage le plus journalier, ceux où la main-d'œuvre avait la moindre part, et dont la matière première se trouvait à portée. Dès la fin du XVII[e] siècle, les colons cherchaient à tirer parti de la laine de leurs troupeaux, du chanvre et du lin dont la culture les occupait. Ils fabriquèrent d'abord pour leur propre consommation quelques draps de l'espèce la plus grossière. L'Angleterre s'en émut bien vite, et un acte du parlement de 1699 défendit d'embarquer dans aucun port des plantations d'Amérique, et à quelque destination que ce fût, de la laine recueillie, filée ou manufacturée dans ces colonies. Vingt ans plus tard, en 1719, la chambre des communes proclamait que l'établissement de manufactures dans les colonies avait pour but de diminuer leur dépendance de la Grande-Bretagne, et la politique venait ainsi en aide aux prohibitions réclamées par l'intérêt particulier.

Un rapport demandé par la chambre des communes, et qui lui fut soumis en 1732, montre que, malgré le haut prix du travail manuel dans les colonies naissantes, la condition des manufactures américaines s'était sensiblement améliorée. La législation locale du Massachussets avait encouragé la fabrication du papier. La Pensylvanie, New-York, Connecticut et Rhode-Island trouvaient des ressources dans la culture des céréales et dans l'élève des bestiaux et des moutons. La laine, qui se trouvait sans débouchés et par conséquent sans valeur, avait réveillé la fabrication de draps ordinaires pour l'usage domestique. Le chanvre et le lin, également abondans, se transformaient en toiles grossières, en sacs, sangles, cordes, d'un meilleur service que les mêmes objets tirés de l'étranger. Des cuirs, du fer à la vérité inférieur à celui de la métropole, trouvaient, avec

quelques articles de moindre importance, place dans cette production dévolue aux besoins locaux. Les exportations de ces divers états consistaient en grains, bois, merrains, goudron, poix, porcs, bestiaux, chevaux, fourrures et produits de pêche. Ces articles servaient également au trafic qui se faisait avec les colonies tropicales étrangères, d'où l'on retirait du sucre, du rhum, du cacao, du coton, et enfin de l'argent qui venait à son tour solder les envois de la métropole.

Cet esprit d'industrie continuant à porter ombrage à l'Angleterre, le parlement, à la suite de ce rapport de 1732, recommanda au bureau de commerce de considérer les moyens à employer pour rejeter les colonies sur la production des articles qui pouvaient être utiles à la métropole et principalement sur celle des munitions navales. Une série d'actes particuliers fut la suite de cette recommandation. Tous avaient pour but d'entraver ou de décourager quelque branche de fabrication, par exemple, celles du fer, des chapeaux, et quarante années s'écoulèrent dans cette lutte sourde entre les pouvoirs de la métropole et les colons américains, qui regardaient les mesures dont ils étaient victimes comme autant d'atteintes portées à leurs droits naturels. Ces griefs contribuèrent, avec les exactions de la couronne, à développer les germes d'une désaffection qui se termina par la déclaration d'indépendance.

La Nouvelle-Angleterre et les états qui en sont voisins, et que nous avons désignés comme la section du nord-est, étaient le siége principal de l'industrie naissante que la métropole cherchait à comprimer; les états du sud-est, à l'exception de la Virginie, n'étaient guère qu'agricoles. Leur climat plus doux y permettait le développement de cultures spéciales, qui, loin de faire concurrence aux produits de la Grande-Bretagne, lui fournissaient au contraire de nombreux moyens d'échange. Le tabac, le riz, l'indigo, en outre de nombreux articles produits concurremment avec le nord, servaient de base à un commerce important. Telle était la situation, lorsque vint à surgir la guerre de l'indépendance.

La mer, presque entièrement fermée pendant les sept ou huit années que dura cette grande lutte, ne permettait plus aux colonies américaines de recevoir leur approvisionnement accoutumé de marchandises d'Europe. Il fallut s'adresser à l'industrie imparfaite de chaque localité pour en obtenir les choses les plus nécessaires à la vie domestique; il fallut surtout faire de grands efforts pour créer des armes et tout le matériel que la défense exigeait. Sans doute, à la

paix de 1783, ces états confédérés auraient dû persévérer dans cette voie; mais le lien qui les unissait était encore trop faible. Chacune des anciennes colonies, jalouse de son indépendance, avait de la peine à se courber sous une législation commune. La maxime des négocians de Salem, que plus le commerce est libre, plus la prospérité est certaine, prévalut. Le tarif ne subit d'autre calcul que celui du revenu, et le peu d'élévation des droits entraina des importations exagérées, hors de proportion avec la valeur des produits que l'on pouvait offrir en échange. Le numéraire apporté par les deux puissances belligérantes, la France et l'Angleterre, pour solder les troupes et les frais de guerre, et qui avait enrichi le pays, disparut bientôt. Il s'ensuivit une détresse universelle, la ruine des manufactures, de l'agriculture, et enfin du commerce, qui tomba victime de ses propres erreurs. Des mesures désastreuses, et que la nécessité seule pouvait justifier, en furent la conséquence. L'année 1786 fut marquée par une insurrection qui mit en péril la société elle-même, et, après avoir été sur les bords de l'abîme, la confédération ne fut sauvée que par l'adoption d'une constitution nouvelle.

Cette constitution, qui sert encore aujourd'hui de lien aux états de l'Union, fut mise en vigueur en 1789, et le second acte passé dans le premier congrès fut le *tarif des douanes*. L'agriculture et le commerce étaient alors populaires, leur voix prédominante, et la cause des manufactures naissantes fut sacrifiée. Dans l'enfance de leurs établissemens, les fabricans avaient à lutter avec de faibles capitaux, un petit nombre de machines, peu d'expérience et une grande cherté de main-d'œuvre, contre leurs rivaux à l'étranger, qui possédaient en revanche des capitaux immenses, un crédit sans limite, une expérience de vieille date, une protection complète sur leurs marchés intérieurs, des salaires très bas, et en outre des primes et des encouragemens lors de l'exportation. Telle était la situation relative de l'industrie locale, lorsque la protection insuffisante qui lui fut accordée se réduisit au degré le plus bas. On en jugera en considérant que de 24,341,504 dollars de marchandises étrangères qui payèrent les droits à la valeur en 1789-90

| | | | |
|---|---|---|---|
| 21,742,291 | dollars | étaient taxés | à 5 pour 100 |
| 1,587,365 | — | — | à 7 1/2 |
| 1,004,367 | — | — | à 10 |
| 5 | — | — | à 12 1/2 |
| 7,576 | — | — | à 15 |

Ces droits, bien inférieurs à ceux que l'état de Pensylvanie avait établis en 1785, avant que le congrès fût investi du pouvoir, n'étaient aussi légers que sur les produits manufacturés; les matières premières étaient imposées en raison inverse, car, par exemple, les articles fabriqués de coton et ceux de chanvre payaient 5 pour 100, tandis que le coton brut et le chanvre supportaient un droit fixe égal à 12 pour cent, et les objets de consommation générale, le café, les mélasses, le sucre, le thé, de 16 à 40 pour 100; le charbon, 10, le fromage 57 et le sel 75 pour 100. En même temps la navigation américaine était favorisée par un tarif différentiel énorme sur les droits de tonnage et de cabotage.

L'agriculteur et l'armateur crurent avoir tout fait après s'être protégés contre la concurrence étrangère, en se réservant d'obtenir à bas prix les articles manufacturés. Le tarif dura ainsi une vingtaine d'années, pendant lesquelles la navigation américaine, recueillant les fruits de sa neutralité au milieu de la lutte dans laquelle les puissances de l'Europe étaient engagées, contribua à développer la prospérité de l'Union; mais, malgré toute sa puissance, l'Amérique ne pouvait pas éviter de prendre part au conflit. Le congrès, en 1807, fut obligé de proclamer l'embargo, et les états de la confédération se trouvèrent au dépourvu de tous les articles que leur fournissait la Grande-Bretagne, et dans le cas de réfléchir de nouveau sur l'importance que pouvaient avoir des manufactures nationales. La chambre des représentans ordonna, en 1809, la réimpression d'un rapport fait au congrès, en 1791, par le général Hamilton, sur l'état de l'industrie à cette époque, et chargea M. Albert Gallatin de nouvelles recherches sur la situation actuelle. D'autres travaux, exécutés par des officiers publics et résumés par Tench Coxe, estimèrent le produit total des manufactures américaines, en 1810, à 127 millions 694,602 dollars, ou plus de 670 millions de francs.

La guerre de 1812, survenue sur ces entrefaites, en achevant de fermer la porte aux produits étrangers, donna à l'esprit public une nouvelle direction vers l'industrie intérieure. Un capital considérable y fut consacré, et les manufactures prirent un développement immense, bien que passager, car en 1815 le retour de la paix fut le signal de leur ruine. Les ports étant rouverts, la Grande-Bretagne versa dans le pays une telle quantité d'articles fabriqués, que les marchés américains en regorgèrent. Beaucoup de maisons anglaises furent ruinées; mais du même coup le manufacturier américain fut écrasé. Ce fut alors que la politique anglaise se révéla clairement

dans cette phrase prononcée par M. Brougham devant le parlement assemblé : « Il vaut bien la peine que l'on subisse des pertes sur la première exportation, puisque par là on étouffe dans le berceau les manufactures naissantes des États-Unis, auxquelles la guerre a procuré l'existence contre l'ordre naturel des choses. »

Cependant l'esprit national croyait à l'importance de la protection que réclamait l'industrie américaine, et en 1816 la législation commença à être dirigée vers ce but. Le tarif de 1816 fut un pas dans cette voie, mais un pas timide encore et embarrassé, et n'obtenant les suffrages complets d'aucun des intéressés.

Les États-Unis avaient grandi, et leur puissance s'était développée avec leurs acquisitions nouvelles et les tentatives de mise en valeur d'un riche héritage inexploré. On commença, dès l'époque où nous sommes arrivés, à ressentir le poids de l'influence du sud-ouest et du nord-ouest dans les délibérations du congrès. L'agriculteur de ces contrées, dont la colonisation marchait rapidement, était soutenu par les habitans des vieux états du sud-est. Tous ensemble voulaient que la protection accordée à l'industrie manufacturière du nord-est ne fût que temporaire et décroissante, et tous les tarifs ont contenu des dispositions à cet effet; par exemple le droit sur les étoffes de laine, porté à 25 pour 100 en juin 1816, devait être réduit à 20 pour 100 au mois de juin 1819.

Nous ne pouvons entrer ici dans des considérations sur chacun des articles de ce tarif de 1816, qui éprouva quelques modifications en 1818. Dans l'année 1824 eut lieu une révision des droits sur les articles manufacturés de coton et de laine. La Grande-Bretagne répondit à cette mesure en abaissant le droit d'entrée des laines brutes de 6 deniers st. à 1 denier, afin que ses fabriques pussent continuer leurs exportations. Les manufacturiers américains s'adressèrent en conséquence au congrès, et le résultat de leur réclamation fut le célèbre tarif de 1828, qui éleva considérablement les droits sur les articles de laine.

Une période de prospérité dans les finances américaines et l'extinction presque totale de la dette fédérale firent de nouveau examiner la question du revenu. Deux partis se formèrent : l'un du commerce libre, proposant l'abaissement à un taux égal et très bas de tous les droits sur les marchandises importées; l'autre, admettant la réduction des droits sur tous les articles qui ne pouvaient être produits dans le pays, ni faire concurrence au travail américain, et demandant à maintenir le tarif sur le reste. Après une vive polémique,

ce dernier système prévalut dans le congrès, et, en juillet 1832, fut adopté le tarif modifié qui devait être mis en vigueur l'année suivante. La résistance de l'état de la Caroline du sud faillit amener la séparation de l'Union, et entraîna l'acte de compromis dû à la sagesse des négociations de M. Henry Clay. Le tarif modifié fut voté dans l'hiver de 1833, mis en vigueur au 30 juin de la même année, et devait durer jusqu'au 30 juin 1842. Les dispositions principales de ce tarif étaient que tout droit établi qui dépasserait 20 pour 100 de la valeur de l'article tarifé serait diminué d'année en année, de manière à être réduit à ce taux à l'expiration de la loi. Cet acte énumère encore les articles qui devront, après cette époque, être reçus en franchise, et, cherchant à limiter le pouvoir des législations à venir, il déclare qu'après le 30 juin 1842 aucun droit d'importation ne pourra excéder 20 pour 100, et encore que *ces droits ne seront établis que dans le but de se procurer le revenu nécessaire à une administration économique du gouvernement.*

A cette époque de 1833, la décadence des états du sud-est était déjà marquée; ainsi les exportations avaient été :

| | En 1821. | En 1832. |
|---|---|---|
| De l'état de Virginie. . . . . | 1,078,000 doll. | 550,000 doll. |
| De la Caroline du Sud. . . . | 3,000,000 | 1,213,000 |
| De l'état de New-York. . . . | 23,000,000 | 57,000,000 |

Cette comparaison nous montre avec quelle rapidité le mouvement du commerce et de la navigation se transportait dans le nord et principalement à New-York, qui, plus heureusement situé, avait attiré les affaires de Boston et de Salem, aussi bien que celles de Richmond et de Charleston. Les états de la Nouvelle-Angleterre se sont rattachés, pendant la durée du tarif de 1833, à l'industrie manufacturière, dont les produits, dans le seul état de Massachussets, dépassent la valeur de 90 millions de dollars, et occupent 120,000 personnes. La petite ville de Lowell, qui ne date que de 1824, a atteint en 1840 une population de 21,000 habitans, dont 9,000 ouvriers, les deux tiers du sexe féminin, fournissent par an 60 millions de yards d'étoffes où s'emploient 20 millions de livres de coton.

Quoique les variations commerciales dépendent de causes diverses dont nous ne pouvons examiner ici l'ensemble, nous pensons devoir exposer le mouvement du commerce des États-Unis pendant les trois années qui viennent de s'écouler, et sous l'empire du tarif de 1833.

Nous le répartissons entre les trois régions maritimes, ne pouvant y comprendre le nord-ouest, qui est forcé d'emprunter les territoires du nord-est ou du sud-ouest pour communiquer avec les peuples étrangers.

La valeur des exportations a été :

| | En 1839. | En 1840. | En 1841. |
|---|---|---|---|
| Pour les états du nord-est.. | 49,890,133 d. | 53,393,360 d. | 52,095,146 d. |
| — — sud-est. . | 27,051,269 | 28,587,923 | 23,462,636 |
| — — sud-ouest. et du golfe. . . . . . . . | 44,087,014 | 50,104,663 | 46,294,021 |
| Total. . . | 121,028,416 d. | 132,085,746 d. | 121,851,803 d. |

La valeur des importations a été :

| | En 1839. | En 1840, | En 1841. |
|---|---|---|---|
| Pour les états du nord-est.. | 136,818,450 d. | 87,146,807 d. | 108,040,700 d. |
| — — sud-est. . | 11,781,575 | 8,369,513 | 8,782,611 |
| — — sud-ouest. et du golfe. . . . . . . . | 13,492,107 | 11,624,923 | 11,122,866 |
| Total. . . | 162,092,132 d. | 107,141,243 d. | 127,946,117 d. |

Les principaux articles exportés ont été en valeur :

| PRODUITS AMÉRICAINS. | En 1839. | En 1840. | En 1841. |
|---|---|---|---|
| Coton. . . . . . . . . . | 61,238,982 d. | 63,870,307 d. | 54,330,341 d. |
| Tabac. . . . . . . . . . | 9,832,943 | 9,883,957 | 12,576,703 |
| Riz. . . . . . . . . . . | 2,460,198 | 1,942,076 | 2,010,107 |
| Farine. . . . . . . . . | 6,925,170 | 10,143,615 | 7,759,646 |
| Porc. . . . . . . . . . . | 1,771,230 | 1,894,894 | 2,621,537 |
| Articles manufacturés de coton. . . . . . . . | 2,975,033 | 3,549,607 | 3,112,546 |
| Articles divers. . . . . . | 18,330,535 | 22,611,178 | 23,971,842 |
| | 103,534,091 d. | 113,895,634 d. | 106,382,722 d. |
| Marchandises étrangères réexportées. . . . . | 17,494,325 | 18,190,312 | 15,469,081 |
| | 121,028,416 d. | 132,085,946 d. | 121,851,803 d. |

Les principaux articles importés ont été en valeur :

| | En 1839. | En 1840. | En 1841. |
|---|---|---|---|
| Manufactures de laine. . . | 17,594,536 d. | 8,628,752 d. | 11,012,468 d. |
| — — coton. . . | 14,692,397 | 6,504,484 | 12,841,535 |
| — — soie. . . . | 21,752,369 | 9,835,757 | 17,188,235 |
| Verreries . . . . . . . . . | 962,322 | 563,429 | 571,459 |
| Fer brut et ouvré. . . . . . | 12,038,205 | 6,712,691 | 8,885,883 |
| | 67,039,829 d. | 32,245,113 d. | 50,499,580 d. |
| Articles divers. . . . . . . | 72,960,279 | 55,341,948 | 54,836,787 |
| Thé. . . . . . . . . . . . | 2,428,419 | 5,427,010 | 3,362,186 |
| Café. . . . . . . . . . . . | 9,744,103 | 8,546,222 | 10,444,882 |
| Sucre. . . . . . . . . . . . | 9,919,502 | 5,580,950 | 8,802,742 |
| TOTAL. . . | 162,092,132 d. | 107,141,243 d. | 127,946,177 d. |

L'on voit par ce tableau que, dans le cours de trois années, les exportations ont été au-dessous des importations d'une valeur réelle et appréciable, sauf le bénéfice des frets, d'une somme ronde de 22 millions de dollars ou plus de 115 millions de francs. Les cinq années précédentes, 1834 à 1838, présentent une différence dans le même sens de 140 millions de dollars ou 735 millions de francs. Cet état de choses, en rendant les États-Unis débiteurs de sommes de plus en plus importantes envers les états européens, avait, dès 1837, amené une crise commerciale des plus violentes, et dont les suites ne sont pas encore effacées. L'exportation presque complète du numéraire effectif réduisit presque toutes les banques à une suspension de paiement, terminée, pour la plus grande partie d'entre elles, par la faillite. L'équilibre de la société en fut entièrement rompu, et, malgré la résistance de l'esprit de spéculation, le mal devint si grave, que le congrès dut prendre en considération les remèdes que l'on pouvait y apporter.

## III.

Quand on examine les dispositions du tarif de 1842, on reste convaincu que la pensée qui l'a dicté n'est pas celle de l'accroissement du revenu fédéral. L'aggravation des droits sur presque toutes les marchandises manufacturées montre que l'on n'a pas eu égard aux

recettes qui eussent été le fruit d'impôts modérés. On a voulu garder le pays contre son propre entraînement à une consommation exagérée de marchandises étrangères. On a laissé francs de droits le café et le thé, qui auraient pu devenir deux grandes sources de revenu, parce qu'on les a considérés comme des substances alimentaires d'un usage général, et dont le prix pouvait influer sur le taux de la main-d'œuvre. Pour être conséquent, le congrès eût dû modérer les droits sur les vins, afin que l'usage n'en fût pas seulement réservé à la fortune.

Le tarif a été établi dans le but de développer le travail industriel, et, dans ce sens, il est particulièrement favorable à la région du nord-est et à l'état de Virginie appartenant à celle du sud-est, et qui, par l'activité et le génie de ses habitans, est placé d'une manière avancée dans toutes les branches de la production. On a accordé aux états du sud-ouest leur part de protection par l'impôt du sucre brut, maintenu à deux cents et demi par livre, ou 60 à 75 pour 100 sur le coût primitif dans les colonies étrangères; à ceux du centre et du nord-ouest, par la répulsion des spiritueux étrangers, par la taxe élevée de tous les produits agricoles. On leur a assuré encore des avantages indirects par les consommations obligées des travailleurs des autres états.

Les États-Unis, tout en se le dissimulant à eux-mêmes, sont entrés cette fois d'une manière plus ferme dans le système commercial adopté par toutes les nations de l'Europe, le système de protection au travail industriel et agricole de l'intérieur, voie dans laquelle ils s'étaient placés dès leur origine à l'égard de leur système maritime. Heureusement pour eux, ils se sont arrêtés à des tarifs élevés sans recourir à la prohibition, la pire de toutes les protections, car elle engourdit au lieu d'avertir et d'exciter. S'ils persévèrent, il est hors de doute qu'ils devront demander aux contributions des divers états, par l'impôt de la propriété, par l'accise ou les taxes locales, les moyens de pourvoir aux dépenses du gouvernement fédéral et à la défense commune. Le temps ne peut être éloigné où la douane produira si peu, qu'alors se révélera la nécessité de compter avec le collecteur des taxes. Le lien qui réunit les diverses parties de l'Union devra, dans cette circonstance, être rendu encore plus solide et plus puissant. Ce résultat ne sera pas atteint sans de vives résistances; le tarif n'est populaire dans le sud-est, le sud-ouest et le nord-ouest, que pour le petit nombre d'articles que ces pays étendus peuvent fournir. On ne peut s'y figurer que le manufacturier du

nord-est ait quelque droit à faire accepter ses produits à un taux supérieur à celui de l'étranger, taux qu'à la vérité la concurrence intérieure réduira, mais qui, en attendant, est le prix du concours des diverses régions dans une nationalité commune.

L'Angleterre, pour être libre dans ses luttes maritimes, cherche à naturaliser dans l'Inde la culture du coton américain. Ses premiers essais n'ont pas réussi; mais, si elle parvient à vaincre les causes qui les ont fait échouer, elle développera dans les contrées dont elle est souveraine cette culture importante, comme elle l'a fait pour celle de l'indigo, ravi au Mexique, à Guatimala, à Saint-Domingue, à la Louisiane, à la Caroline et à l'île Maurice, pour se concentrer au Bengale et dans les provinces voisines. Si le coton est transplanté, les États-Unis perdent une grande partie de leurs moyens d'échange, et c'est pour eux une bonne politique que de favoriser à l'avance la consommation intérieure qui tend chaque jour à s'accroître.

Des autres cultures américaines, le tabac et le riz seront toujours des articles d'exportation des États-Unis : ce sont des produits exceptionnels auxquels tous les peuples ont recours; mais les céréales, les farines, les animaux domestiques, les bois, les merrains, sont repoussés ou surtaxés dans la Grande-Bretagne et presque partout en Europe. Un débouché naturel pourrait se trouver dans les possessions anglaises des mers d'Amérique et d'Afrique; mais, comme le démontre un rapport au congrès du 14 avril 1842, les entraves pour la navigation américaine y sont multipliées à tel point, qu'elles équivalent à une répulsion, et que le principe de concession réciproque en est entièrement détruit. Les griefs nombreux des deux côtés forment à eux seuls une longue et intéressante histoire.

Le chiffre officiel des importations et des exportations a quelquefois besoin d'être rectifié par le calcul des circonstances particulières qui accompagnent le mouvement commercial; mais la part des erreurs est faible aux États-Unis, où les prix du commerce servent de base aux évaluations, et où le tableau comprend même les métaux précieux qui servent de mesure aux autres valeurs. On peut déduire, de l'excédant des importations sur les exportations, que l'Amérique n'a soutenu la disproportion du numéraire circulant avec les besoins des échanges que par un système vicieux de banques intérieures et de circulation. Cependant l'émission immodérée du papier ne peut plus se reproduire, et la valeur des marchandises importées doit arriver à une égalisation rapprochée avec celle des produits donnés en échange. Les frets de transport gagnés pour les

deux tiers par le pavillon américain, les remises appartenant aux opérations de fonds publics, doivent entrer pour quelque chose dans le calcul de cette balance, qui exigerait de nombreuses investigations pour arriver à un degré suffisant d'exactitude; l'état des changes et les envois de numéraire à travers l'Atlantique suffisent cependant pour indiquer la situation réciproque des puissances commerçantes.

Depuis 1841, la Russie, le Portugal, la France, la Belgique, les États-Unis, l'union allemande, ont aggravé les impôts sur les produits étrangers. Si l'on étudie avec soin les changemens adoptés par la Grande-Bretagne, on verra que, pénétrée de l'idée du malaise qui afflige ses populations laborieuses, voyant le cercle se retrécir autour d'elle, elle cherche à retenir quelque portion de son ancienne influence en diminuant le prix de la main-d'œuvre par l'allégement des droits sur les articles de consommation, et peut-être à engager les autres nations à des concessions libérales. C'est sur elle que le tarif des États-Unis pèse du plus grand poids. Elle a si long-temps, ou de droit ou de fait, voué à l'interdiction l'industrie des Américains, qu'elle s'étonne aujourd'hui du vide immense que la cessation de la demande produit dans ses ateliers. La France doit éprouver un dommage moins grand, car ses exportations en Amérique comprennent principalement des marchandises pour lesquelles la concurrence américaine n'est pas excitée au même degré.

Le temps nous apprendra quelles auront été les conséquences finales du tarif de 1842; quelques-unes peuvent être prévues dès ce moment, et chaque jour amène déjà à cet égard des révélations.

On ne peut cependant regarder que le dernier mot ait été dit aux États-Unis sur cette grande question. L'élection prochaine du président remettra en présence les deux partis politiques qui se disputent le pouvoir. L'un d'eux est favorable à un systéme de protection, seulement à l'égard de l'intérêt agricole, et s'il obtenait le succès, il se pourrait que les taxes actuelles subissent de grandes réductions. En attendant, des deux côtés, on discute les argumens opposés, et nous allons réproduire avec impartialité quelques-unes des raisons alléguées pour et contre.

Les partisans d'un tarif modéré sur les produits étrangers s'appuient sur l'exemple de l'Angleterre, où un système de haute protection pour la production nationale a produit d'un côté l'excès de la richesse pour les propriétaires et les manufacturiers, et de l'autre, le dernier degré de la pauvreté et de la misère pour les ouvriers et les journaliers. La surabondance du travail offert sous toutes les formes

a amené la dépréciation des salaires, pendant que des taxes élevées agissant sur tous les articles d'importation ont empêché l'abaissement du prix de la nourriture et de toutes les choses nécessaires à l'existence.

L'Angleterre, disent-ils, aurait pu encore conserver l'empire des marchés du monde, si elle eût admis de l'étranger, à des droits légers, les denrées servant à la nourriture, en échange de ses produits manufacturés, que l'on eût alors reçus avec moins de répugnance. Mais elle a fait peser sur le manufacturier et ses ouvriers de lourds impôts pour l'avantage de l'agriculteur. Elle a taxé l'agriculteur pour l'avantage du manufacturier, et tous les deux en considération de la navigation maritime. Les colonies sont imposées pour le bien de la mère-patrie, qui, à son tour, supporte des taxes destinées à la protection coloniale. Il en résulte un cercle complet de taxes, dont le montant, après avoir acquitté les frais de recouvrement, sert à maintenir la puissance et la gloire du pays, à qui l'on sacrifie le bonheur et le bien-être de la masse du peuple, à ce point qu'un sixième de la population est chaque jour à la veille de mourir de faim.

Passant à des considérations plus immédiates, les adversaires du système de protection remarquent qu'il ne favorise que huit ou dix des états de l'Union (ceux que nous avons compris dans la division du nord-est). Ils établissent que, dans la production de la laine, la fabrication des lainages, l'industrie du fer et de la fonte, les tanneries des cuirs et les manufactures de coton, cette région livrait à la consommation intérieure, en 1840, pour 102 millions de dollars (535,500,000 fr.), tandis que tout le reste de l'Union ne fournissait dans les mêmes articles que pour 23 millions de dollars (130,750,000 fr.); que par conséquent la protection était trop ouvertement établie en leur faveur; que cette protection devait nécessairement agir à l'étranger de manière à nuire à l'exportation des produits agricoles des états moins bien partagés sous le rapport de l'industrie. Les débouchés, ainsi paralysés, ne seraient pas, au reste, le seul de leurs griefs, car les droits élevés en moyenne à 35 pour 100 imposaient les consommateurs des états agricoles d'une somme énorme au profit des états du nord-est.

Au reste, ce système entraînerait des conséquences qui n'avaient pas été prévues. Les états producteurs de coton feraient en sorte d'établir des manufactures rivales de celles du nord. L'agriculteur de l'ouest en ferait autant pour ses laines, et chacun voudrait élever les animaux domestiques et cultiver les céréales qu'il avait coutume

de demander à ses voisins. La lutte intérieure ramènerait les embarras de la concurrence extérieure.

D'un autre côté, les partisans du système protecteur disent qu'il est impolitique de laisser au commerce la faculté de se régler par lui-même; que la société, ne pouvant faire un partage, entre les commerçans, des opérations auxquelles le pays devrait se limiter pour rester dans une situation prospère, il s'ensuit que les voies de circulation sont sans cesse engorgées, et conduisent à la ruine et aux désastres. Peut-être, si l'étranger, en échange des articles manufacturés qu'il fournit, recevait libéralement le blé et les produits de l'Amérique sous des taxes modérées des deux côtés, les états de l'Union auraient quelque tort de soulever la question qui s'agite. Cependant alors un simple changement de législation en Europe, sur les grains par exemple, amènerait la baisse des principales denrées de l'Amérique; le numéraire serait exporté, et avec lui disparaîtrait la confiance due aux effets servant de *medium* circulant. L'impossibilité, sans numéraire ni crédit, d'acquitter les dettes, plongerait de nouveau dans la banqueroute les classes engagées dans les affaires. Le prix des salaires, celui des produits, descendraient à un taux tellement avili, que l'on pourrait fabriquer à aussi bas prix qu'en Angleterre. Telle est la perspective qu'offre le commerce libre considéré dans ses diverses phases, mais peut-on penser que ce soit là résoudre la difficulté?

Serait-il sage d'engager un peuple dans sa ruine, parce qu'une fois ruiné, le prix du travail et des denrées tombera tellement qu'il sera avantageux de recommencer des entreprises? Et ces entreprises auront-elles des chances de durée? A la première lueur de prospérité, ne verra-t-on pas de nouveau se succéder les cargaisons britanniques, amenant à leur suite la répétition des désastres antérieurs?

La véritable et saine politique du gouvernement américain, ajoutent-ils, doit être de lutter contre la politique agressive de ses rivaux, de repousser les restrictions par des restrictions, les droits par des droits, de protéger et de favoriser ses manufactures comme la Grande-Bretagne protége son agriculture, de garder ainsi le peuple de l'abîme sans fond de la dette étrangère et de la banqueroute, d'étendre la sphère de l'industrie, et de poser des bases profondes à l'indépendance nationale.

Les conséquence de l'acte de navigation, qui n'eût pas porté si haut la puissance de l'Angleterre, si dès le milieu du XVII^e^ siècle la France, la Hollande, l'Espagne, y eussent répondu par de semblables

dispositions, n'échappent point aux regards des défenseurs du système de protection. Forcé de nous borner, nous ne pousserons pas plus loin l'exposition des raisons alléguées par les partisans du commerce libre et par ceux de la protection du travail; nous jetterons seulement un dernier coup d'œil sur ce qui se passe actuellement en Amérique.

Dans les états du nord-est, l'industrie manufacturière est en voie de progrès et s'y maintiendra jusqu'au jour où le prix de la main-d'œuvre formera équilibre avec le tarif. Tel qu'il est, ce tarif permet de payer la main-d'œuvre d'une manière libérale; il assure à l'ouvrier dans la société un rang honorable et tel qu'aucun des travailleurs de la vieille Europe ne peut jamais espérer d'en occuper un semblable. Là les matières premières produites par les autres états de l'Union, et aussi les denrées destinées à la subsistance, trouvent des consommateurs de plus en plus importans. Les prix des articles fabriqués se réduisent par la concurrence et le progrès, et une exportation croissante indique les résultats que déterminent chaque jour l'accumulation des capitaux et l'intelligence portée dans le travail.

Les sections du sud-est et du sud-ouest continuent à élever des plaintes sur le renchérissement que le système de protection amène à sa suite, et sans doute les récriminations dureront long-temps encore. Elles ne deviendront moins vives que lorsque l'intérêt politique aura consolidé le système adopté par le congrès. Les cultures spéciales de ces deux régions du sud assurent leur prospérité, et combien ne s'applaudiraient-elles pas d'avoir contribué à fonder dans le nord des manufactures de coton, et de trouver des consommateurs à l'intérieur, si la Grande-Bretagne venait à bout de naturaliser dans l'Inde la production de cette plante! En attendant, les débouchés restent ouverts pour les produits d'une culture immense, et si les prix ne sont plus aussi élevés, cela est dû à la chute des spéculations soutenues par un crédit poussé jusqu'à l'extravagance, et à la réaction qui a ramené la sécurité dans les transactions.

Les fertiles contrées du nord-ouest n'ont presque rien à attendre de l'Europe. Les céréales, les animaux domestiques qu'elles élèvent avec tant de facilité, sont repoussés de presque tous les marchés. Les terres à défricher valent à peine 1 dollar et demi l'acre (19 fr. 45 c. l'hectare), et le laborieux immigrant trouve dans le plus faible capital le moyen de fonder pour sa famille une aisance qu'il n'aurait jamais pu entrevoir dans sa mère-patrie. Cette terre de promission, répondant aux moindres efforts, effraie les vieux états de l'Europe par

l'abondance dont elle les menace, et nos lois douanières n'auront chaque année d'autre tâche que de repousser quelque produit qui se sera fait jour au moment où l'on se croyait en sécurité contre cette invasion. Les lois européennes sur les grains, les bestiaux, les laines, sur tout ce qui peut alimenter ou vêtir l'homme, ont justifié et jusqu'à un certain point provoqué les dispositions des tarifs américains.

En résumé, et en considérant l'influence du tarif sur l'Union américaine tout entière, nous trouvons qu'il lui assure le retour d'un change plus constamment favorable avec les pays d'Europe, le rétablissement à l'intérieur des moyens de circulation nécessaires pour que l'action des banques puisse exister sans danger, une sécurité plus grande en cas de guerre, et enfin, malgré toutes les résistances, la perspective d'une nouvelle combinaison du revenu public offrant plus de garanties que celle qui a existé jusqu'à ce jour. Peut-être des modifications partielles dans la longue nomenclature des articles taxés seront-elles bientôt reconnues nécessaires; mais, en donnant des exceptions au système, elles le consacreront. Elles seront le prix de concessions analogues de la part des états européens et le résultat de traités discutés avec maturité. Des deux parts, les négociateurs comprendront combien une conciliation importe à la prospérité de l'Amérique et à celle de l'Europe.

D.-L. Rodet.

# POÉSIE.

STANCES A M. ALFRED DE MUSSET.

J'ai lu ta vive Odyssée
Cadencée,
J'ai lu tes sonnets aussi,
Dieu merci !

Pour toi seul l'aimable muse
Qui t'amuse,
Réserve encor des chansons
Aux doux sons.

Par le faux goût exilée
Et voilée,
Elle va dans ton réduit
Chaque nuit.

Là, penchée à ton oreille,
Qui s'éveille,

Elle te berce aux concerts
    Des beaux vers.

Elle sait les harmonies
    Des génies,
Et les contes favoris
    Des péris;

Les jeux, les danses légères
    Des bergères,
Et les récits gracieux
    Des aïeux.

Puis, elle se trouve heureuse,
    L'amoureuse,
De prolonger son séjour
    Jusqu'au jour,

Quand du haut d'un char d'opale,
    L'aube pâle,
Chasse les chœurs clandestins
    Des lutins.

Si l'aurore mal apprise
    L'a surprise,
Peureuse, elle part sans bruit,
    Et s'enfuit,

En exhalant dans l'espace
    Qui s'efface,
Le soupir mélodieux
    Des adieux.

Fuis, fuis le pays morose
    De la prose,
Ses journaux et ses romans
    Assommans.

Fuis l'altière période
    A la mode,

Et l'ennui des sots discours
Longs ou courts.

Fuis les grammes et les mètres
De nos maîtres,
Jurés-experts en argot
Visigoth.

Fuis la loi des pédagogues
Froids et rogues,
Qui soumettraient tes appas
Au compas.

Mais reviens à la vesprée,
Peu parée,
Bercer encor ton ami
Endormi.

CHARLES NODIER.

# CHRONIQUE DE LA QUINZAINE.

30 juin 1843.

Les affaires d'Espagne prennent tous les jours un aspect plus sombre, et il devient tous les jours plus difficile d'en prévoir l'issue. L'insurrection n'est plus concentrée sur les côtes de la Méditerranée, à Barcelone, à Valence; l'Aragon, la Galice, l'Andalousie, sont aussi en pleine révolte. Les capitaines-généraux ont vu leur autorité méconnue à Burgos, à la Corogne, à Séville, et ils ont dû se retirer sans pouvoir partout se faire suivre par les troupes qu'ils commandaient. L'insurrection paraît avoir deux caractères qui la distinguent de toutes celles qui l'ont précédée. D'un côté, une partie de l'armée abandonne ouvertement la cause du régent, et si une autre partie assez considérable lui demeure fidèle, il est aussi, à ce qu'il paraît, des corps qui, sans participer à la révolte, préfèrent demeurer l'arme au bras, spectateurs de la lutte; ils ne veulent pas contribuer à la chute d'Espartero; encore moins veulent-ils être d'aveugles instrumens entre les mains de Zurbano. D'un autre côté, l'insurrection se montre cette fois moins violente et moins désordonnée; il y a quelque chose de grave, de réfléchi, et par cela même de redoutable, dans sa marche et dans ses résolutions. Des hommes considérables la dirigent, et leurs conseills sont écoutés, leur autorité n'est pas méconnue.

La population de Barcelone vient, dit-on, de prendre une détermination qui l'honore et qui prouve en même temps que sa résistance n'est pas l'effet d'un mouvement éphémère. Le commandant du fort de Monjouich ayant eu le triste courage de renouveler ses menaces de bombardement et de destruction, les habitans auraient résolu de quitter leurs foyers, d'évacuer la ville et de se réfugier en rase campagne, sous des tentes. Le commandant de

Monjouich brûlera la ville, s'il veut; il ne lui sera pas donné d'ajouter le meurtre à l'incendie.

Au milieu de cette conflagration presque générale, le régent avait à choisir entre les concessions et les armes, entre la modération et la violence, entre la raison et la force. Le parti de la force l'a emporté. On reprochait à Espartero d'avoir tout sacrifié, les principes d'un gouvernement régulier, la dignité des cortès et du cabinet, l'accord entre les divers pouvoirs de l'état, à deux favoris qui certes ne valaient pas de tels sacrifices : qu'a-t-il fait ? Il a appelé auprès de lui d'autres hommes également repoussés par l'opinion publique, et c'est sous les inspirations, par les conseils, dans l'intérêt de ces hommes, que l'Espagne sera probablement mise à feu et à sang, et qu'on amoncellera ruines sur ruines à Valence, à Barcelone et à Séville. *Proh Deus!* Il n'y a pas un de ces hommes qui vaille la plus chétive masure du plus chétif des villages. Philippe II a été appelé le Tibère de l'Espagne, et l'histoire n'a pas menti; Espartero veut-il en être appelé l'Attila? il n'en a pas le droit. Attila était un conquérant, et il ne ravageait pas les bourgades des Huns.

Le régent marche lentement sur Valence. C'est à Valence qu'il paraît vouloir frapper le premier coup. Ce n'est que dans les premiers jours de juillet qu'il paraîtra devant la ville qu'il se propose de châtier. Nous ne ferons certes pas de vœux pour une répression qui dépasserait toute mesure, qui ne respecterait rien, ni le sexe ni l'âge, et qui confondrait dans ses sévérités, avec les auteurs du mouvement, les personnes inoffensives, désarmées, étrangères à tout dissentiment politique. Le bombardement de Barcelone nous a montré ce qu'on peut attendre de l'humanité et de la prudence des *ayacuchos*. Nous pouvons bien tenir notre jugement en suspens sur les querelles des partis dans les pays étrangers, nous pouvons laisser à d'autres le soin de décider entre Lopez et Espartero, entre le parti militaire et la coalition; mais la cruauté, la vengeance aveugle, le mépris des lois, nous révoltent, et notre indignation est la même, quels que soient les auteurs de ces faits, qui ne sont plus de notre temps ni de nos mœurs. Ainsi que nous l'avons fait lors du bombardement de Barcelone, nous élèverons toujours notre faible voix contre quiconque foulera aux pieds les lois de l'humanité et de la justice. Nous n'avons jamais eu de sympathie pour les hommes qui font consister la politique dans le mépris de tous les principes, et qui voudraient nous ramener au moyen-âge, au règne de la force matérielle.

Espartero avait une belle et grande mission à remplir. Quelle qu'en eût été l'origine, le pouvoir du régent était désormais un fait accompli, reconnu, à la condition toutefois d'en faire oublier les commencemens par une administration régulière et strictement conforme aux principes du gouvernement constitutionnel et aux intérêts nationaux. L'insurrection qui élevait Espartero et remettait en ses mains les destinées de l'Espagne avait-elle pour but de livrer la nation aux caprices d'un général et aux intrigues de ses favoris? S'attendait-elle qu'il briserait pour des motifs frivoles un cabinet qu'il venait

de former, les cortès qu'il venait de convoquer? Quoi! les rois constitutionnels laissent à leurs ministres le choix des fonctionnaires les plus éminens, et le général Espartero brise tout, bouleverse tout dans un pays qui a un si grand besoin de paix et de repos, parce que son ministère ne veut pas pour agens, dont il est seul responsable, deux officiers du régent. Non; si fantasque et capricieux qu'il puisse être, il est impossible de croire que c'est là la cause des résolutions extrêmes qu'Espartero vient de prendre. Quel que soit son orgueil, il n'aurait pas compromis pour si peu de chose son propre avenir et l'avenir de la monarchie. Évidemment ce n'était là qu'un prétexte, mais un prétexte qu'il désirait, qu'il cherchait, qu'il attendait avec impatience, et qu'il a saisi avec empressement. Ce qu'il voulait, c'était le triomphe de ses amis politiques; il aimait mieux être le chef des *ayacuchos* que le régent de l'Espagne et l'homme de la nation. Napoléon parvint au consulat pour dompter tous les partis et mettre fin aux discordes civiles; Espartero semble n'avoir pris le pouvoir que pour être l'homme et l'instrumeut d'un parti, et pour fournir de nouveaux alimens à la guerre civile. Chacun proportionne ses entreprises à sa taille. Napoléon consul quittait Paris pour franchir le Saint-Bernard et se rendre à Marengo; Espartero quitte Madrid, hier pour faire bombarder la première ville commerciale de l'Espagne, aujourd'hui pour aller ravager Valence.

Pourra-t-il mettre à exécution ces terribles projets? Nul ne le sait.

Qui pourrait en effet dire à l'avance quelle sera, au moment décisif, l'énergie des insurgés, la fermeté des troupes du régent, l'attitude de cette partie des populations et de l'armée qui paraît encore incertaine?

Si Espartero obtient un premier succès, un succès décisif, éclatant, il est possible, probable même que l'insurrection se décourage sur tous les points, et que le triomphe des ayacuchos se trouve assuré.

Mais avant que ce succès puisse être obtenu, des évènemens considérables peuvent d'heure en heure venir surprendre le régent, déranger ses combinaisons, lui donner fort à penser, et le ramener peut-être à des idées plus saines et à de plus sages résolutions. Il a déjà appris que le soulèvement devient de plus en plus redoutable, et que ses proclamations, que ses exhortations comme ses menaces, loin de l'arrêter, paraissent lui avoir donné une impulsion plus générale et plus vive.

Les lieutenans d'Espartero se sont montrés barbares par leurs menaces, impuissans dans leurs tentatives. Grenade et Barcelone ont bravé impunément leur colère; Zurbano, au lieu de forcer les passages pour investir Barcelone, s'est retiré le 25 d'Igualada sur Cervera. La dépêche télégraphique n'explique pas cette retraite, mais le commentaire est facile. Zurbano, engagé dans des défilés, pressé par l'insurrection qui occupe les hauteurs dominantes et les débouchés, n'a probablement effectué sa retraite que par un accord avec le général Castro et le colonel Prim. Il aura reconnu qu'hors d'état de marcher sur la ville qu'il voulait faire bombarder et réduire

en cendres, qu'exposé à être lui-même écrasé dans la fausse position où sa fougue imprudente l'avait placé, il ne pouvait sauver son corps d'armée que par une convention. Il aura donné contre-ordre au commandant de Monjouich et obtenu ainsi la permission de se retirer. Quoi qu'il en soit, le retraite de Zurbano est un fait important. Qu'il ait dû capituler avec les généraux de l'insurrection, ou qu'il ait dû s'ouvrir de force le passage qui était le moins difficile à franchir et le moins bien gardé, la nouvelle de sa retraite aura du retentissement en Espagne. Peut-être aussi a-t-il trouvé dans ses troupes peu d'élan, peu de résolution; peut-être lui ont-elles fait comprendre, par leur contenance morne et froide, qu'elles ne s'associeraient pas à ses projets de vengeance, et qu'elles ne se croyaient pas appelées sous le drapeau national pour satisfaire aux caprices de quelques chefs de parti.

A Palencia, le soulèvement s'est opéré d'autant plus facilement, que les troupes y ont adhéré. Le général Amor a pris le commandement des troupes et de la milice. D'un autre côté, le général Serrano, le ministre de la guerre du cabinet Lopez, est rentré en Espagne, et sa présence donnera plus de consistance encore, plus de relief, plus d'unité à l'insurrection.

Espartero joue avec hardiesse, nous en tombons d'accord, sa dernière carte. Le succès peut couronner son audace, et jusqu'ici il n'a pas encore contre lui de faits vraiment décisifs; les chances, après tout, sont encore pour lui. Il peut sortir vainqueur de la lutte où il s'est engagé.

Mais serait-ce là une victoire dont il pourrait se réjouir? Nullement. Vainqueur ou vaincu, il n'y aurait que déchéance pour lui. Vaincu, il y aurait déchéance matérielle; vainqueur, il n'échapperait pas à la déchéance morale. L'insurrection ne sera pas écrasée sans effusion de sang, sans guerre civile, sans que la victoire se souille de mille cruautés. De tous ces faits l'opinion publique, l'opinion publique en Espagne, en Europe, en demanderait un compte sévère au régent. « Vous n'aviez, on lui dirait, qu'à vous conformer aux règles les plus vulgaires du régime constitutionnel, et l'Espagne eût attendu, paisible, tranquille, la majorité de la reine, et vous seriez resté l'homme du pays, l'homme ayant bien mérité de la nation. Vous avez préféré le rôle de chef de parti, vous avez immolé à une faction le repos, le bonheur, la dignité de l'Espagne : vous avez triomphé, mais que sont quelques jours d'un pouvoir dont certes nul ne vous envie la possession ? »

Là est la faute, la faute grave, incroyable du régent : il va se placer dans une situation sans issue satisfaisante pour lui. Qu'il tire l'épée, qu'il la plonge dans le sang de ses compatriotes, et il est perdu. Vaincu, il ne lui resterait que la fuite; vainqueur, il verrait s'éloigner de lui tout homme qui se respecte. Il ne trouverait au bout de sa courte carrière politique qu'un douloureux isolement.

Aussi, au risque d'encourir le reproche de niaiserie et de crédulité, avons-nous encore quelque espérance d'un retour soudain à la raison et au bon sens. Nous ne pouvons pas nous résoudre à croire qu'un homme, qui est

après tout un homme des plus intelligens et des plus distingués de l'Espagne, s'obstine à fermer les yeux sur l'abîme où s'efforcent de le précipiter l'égoïsme, la cupidité, les mauvaises passions de ses divers conseillers. Le régent est encore le chef du gouvernement, le gardien de la reine, l'homme de l'avenir. Il n'a pas été vaincu; les chances de la lutte matérielle sont encore pour lui. Il est donc maître de lui-même, maître de la situation. Il peut sans honte modifier ses résolutions, arrêter sa marche, appeler dans ses conseils des hommes considérables, offrir avec honneur aux partis une transaction, et mettre fin, sans effusion de sang, à la crise qui menace l'Espagne d'une horrible guerre civile. Nous le disions, il y a quinze jours, nous le répéterons, qu'il s'épargne des malheurs et des regrets, qu'il songe sérieusement à l'avenir de son pays et à son propre avenir.

Pressé par la nécessité, le régent a laissé Madrid dans une situation périlleuse. Un régiment de cavalerie, la milice et Mendizabal, voilà pour la reine et pour la capitale toutes les garanties d'ordre et de paix publique qu'on leur a laissées. Il n'y a certes pas luxe de précautions. Dans cet état de choses, les miliciens de Madrid s'exagèrent leur importance, ils se croient les souverains maîtres; rien n'est plus naturel. A en juger par les premiers symptômes de cette exaltation, il est à craindre que le gouvernement n'échappe des mains des autorités, et ne devienne la proie d'une sorte de comité de salut public tiré du sein de la milice et soutenu par ses baïonnettes. Est-ce Mendizabal qui opposera une digue à ces débordemens? Que le régent n'oublie pas qu'il est chargé d'un dépôt sacré, et que le maintien de l'ordre public dans la capitale est le premier de ses devoirs. Si des excès étaient commis, ils le seraient en son nom, par ses amis, dans l'intérêt de sa puissance; il en serait moralement responsable. Qu'il s'empresse de rentrer dans Madrid avec des paroles de paix et de conciliation; toute autre voie peut aboutir au désordre et à d'incalculables malheurs.

O'Connell continue en Irlande le cours de ses incroyables travaux. Cet homme doit être de fer. Mais au milieu de tout ce bruit, de cette agitation incessante, de ces innombrables rassemblemens, de cette foule qu'O'Connell fait à son gré hurler, grogner et rire, on se demande: à quoi cela mène-t-il? Quel est le but réel, pratique, de tant d'efforts? O'Connell n'est pas un esprit chimérique : loin de là; il entend à merveille les affaires de ce bas monde. La séparation de l'Irlande n'est donc pas le but qu'il se propose. Il veut sans doute quelque chose, mais autre chose que le *repeal*. Le *repeal* n'est qu'un moyen, un cri de guerre, la formule d'une pétition, comme on l'a dit des incendies à Constantinople. Nous sommes loin de supposer que tout se borne, pour O'Connell, à vouloir quelque chose pour lui et pour ses amis. Non, sans doute. C'est pour l'Irlande qu'il parle, qu'il s'agite, qu'il travaille. Nous ignorons ce qu'il veut; mais nous reconnaissons que, sans songer au *repeal*, il y a beaucoup à donner à l'Irlande sans être généreux, en n'étant que juste. C'est là ce que l'Angleterre a peine à comprendre. Elle

n'aime pas qu'on lui dise qu'à l'endroit de l'Irlande elle a des dettes à payer. Rien n'est cependant plus vrai. La réunion, utile à l'Angleterre, utile à l'Irlande, impliquait, pour être réalisée tôt ou tard, l'idée de l'égalité civile entre les deux pays. L'émancipation a introduit ce principe dans le droit; il reste à le faire pénétrer dans les faits. L'Irlande ne sera tranquille, la réunion ne sera complète que lorsque les Irlandais, les Irlandais catholiques, ne seront plus des parias comparativement aux Anglais. Les biens de l'église et les dîmes, voilà les deux forces répulsives qui empêchent toute fusion entre l'Angleterre et l'Irlande. Pour nous, avec nos principes, nos idées, nos habitudes, il y a là une situation incroyable, des faits qui nous paraissent monstrueux. Une poignée de protestans, maîtres de toutes choses en Irlande et exigeant des populations catholiques des sommes énormes pour solder un culte qu'elles détestent, nous offre un spectacle si éloigné de tout ce qui se passe autour de nous, que nous avons peine à concevoir comment un pareil ordre de faits peut exister en Europe en l'an de grace 1843. Il n'est pas moins vrai que ces faits paraissent tout naturels et tout simples à la grande majorité des Anglais, même aux hommes les plus éclairés et les plus considérables parmi eux. Ils ont été élevés dans les idées de l'*église établie*. Ces idées leur semblent aussi conformes au bon sens qu'elles nous paraissent, à nous, singulières; tandis que nous n'y voyons que les restes caducs d'un système qui s'en va, elles sont pour eux les bases toujours solides d'un système que rien ne doit ébranler. Là est le danger dans la situation respective de l'Angleterre et de l'Irlande. L'Irlande, un des peuples les moins avancés de l'Europe, veut cependant par instinct et par intérêt l'application d'un principe nouveau, de l'égalité civile, poussé jusqu'à ses dernières conséquences. L'Angleterre, un des peuples les plus civilisés du monde moderne, repousse de toutes ses forces un principe qui, par ses applications, bouleverserait toute son organisation politique et porterait le trouble jusque dans les familles, un principe qui la blesse dans toutes ses opinions, dans toutes ses habitudes, et qu'elle veut d'autant moins reconnaître en Irlande, qu'il ne tarderait pas, ainsi reconnu et sanctionné, à lever son drapeau au milieu de la vieille Angleterre. Parmi les Anglais, les uns, c'est le grand nombre, sont sincèrement convaincus de l'excellence du système établi; leur église en particulier, avec ses richesses, ses honneurs, ses priviléges, son influence, leur paraît le fondement nécessaire de la chose publique, le *palladium* de l'Angleterre; d'autres commencent à la vérité à douter de la légitimité et de l'innocuité de l'établissement, mais ils ne se dissimulent pas qu'y porter la main ce serait faire une révolution. Or, certes, ils ne veulent pas de révolution. Que reste-t-il? Quelques hommes qui mettent beaucoup de hardiesse dans leur langage, précisément parce qu'ils savent que l'audace de leurs paroles n'aura pas de conséquences, et enfin une très faible minorité dont les faits seraient peut-être en harmonie avec les discours, mais dont l'impuissance est telle, qu'elle ne peut pas même se flatter d'inspirer quelque crainte.

Bref, l'Angleterre et l'Irlande ne partent pas des mêmes principes, ne parlent pas en réalité le même langage; elles auront peine à s'entendre sur le fond des choses. Qu'est-ce à dire? Que la séparation est raisonnable, conforme à la nature des choses, utile à l'une et à l'autre partie? C'est là sans doute la conséquence que pourait tirer un de ces esprits purement logiques qui voudraient faire de la politique une sorte de géométrie. Ce n'est pas ainsi que se comportent les choses de ce monde. La séparation ne sera jamais consentie par l'Angleterre et serait funeste à l'Irlande.

Indépendamment de tout intérêt matériel, la réunion de l'Irlande est pour l'Angleterre une question d'honneur et de dignité nationale. Le parlement ne se déjugera pas; après avoir consenti à un acte aussi important que l'acte d'émancipation, après avoir admis des catholiques à siéger dans son sein, après avoir ainsi surmonté, pour l'amour de la paix et par les conseils d'une sage politique, de profondes répugnances, des antipathies invétérées, l'Angleterre ne voudra pas que ces nobles efforts lui soient inutiles, et qu'ils n'aient d'autre résultat que la séparation de l'Irlande. Ce qui était destiné à cimenter l'union des deux pays ne devrait-il donc servir qu'à la rompre?

L'Irlande de son côté, l'Irlande pauvre, si peu accoutumée à un travail actif, intelligent, régulier, que deviendrait-elle séparée de l'Angleterre, livrée à elle-même, n'ayant plus d'ateliers anglais ouverts à ses ouvriers, ni de capitaux anglais pour ses exploitations? L'Angleterre et l'Irlande se trouvent dans des conditions économiques qui rendent l'union intime des deux pays utile à l'un et à l'autre. En Angleterre, le capital surabonde; l'Irlande en manque; mais elle offre au capital anglais un sol fertile et des bras. Se séparer de l'Angleterre, raviver les antipathies des deux pays, serait aussi insensé que si on voulait élever un mur de séparation et rendre toute communication impossible entre le faubourg Saint-Antoine et la Chaussée-d'Antin.

Ces considérations n'échappent certes pas aux hommes qui exercent le plus d'influence en Irlande. Encore une fois, la demande du *repeal* nous paraît plutôt un moyen que le but réel de leurs efforts. Que va-t-il donc arriver? O'Connell veut de l'agitation; il ne veut pas d'émeute; du bruit, pas de désordre. De son côté, le gouvernement prend ses précautions, mais ne veut point se faire agresseur. Le bruit ne trouble pas son jugement. Les deux joueurs sont on ne peut pas plus habiles. Le gouvernement contient ses troupes; O'Connell gouverne ses *meetings* comme s'ils étaient des corps-d'armée. C'est un ensemble qui ne laisse pas d'offrir un spectacle curieux, intéressant, et qui a ses beautés.

Mais enfin ce drame sans action, tout en récits, durera-t-il éternellement? Le gouvernement peut sans doute garder long-temps sa position; O'Connell le peut-il? Ne finira-t-on pas par se lasser de tous ces sermons politiques dont le thème est connu d'avance, et dont les formes elles-mêmes, par la force des choses, commencent à n'être plus si variées? La multitude voudra-t-elle se payer toujours de paroles, d'encouragemens, de vaines promesses?

Et s'il lui prenait fantaisie de passer de la parole à l'action, du rassemblement à l'émeute, que ferait M. O'Connell? Dirigerait-il l'insurrection, ou s'empresserait-il de l'abandonner, de la livrer à elle-même, de laisser tomber sur elle toute la sévérité des lois?

Le gouvernement, quel que soit son calme, sa force, son impassibilité, peut-il sans péril laisser se former en Irlande un foyer ardent d'hostilités contre le système établi? Peut-il voir d'un œil indifférent des millions d'hommes s'associer contre lui par tous les liens de la nationalité, de la religion, des souvenirs les plus amers et des souffrances présentes?

Disons-le, s'il n'y a jusqu'ici danger pour personne en Irlande, il y a du moins embarras et difficulté pour tout le monde. Le danger qui n'existe pas encore pourrait naître d'un instant à l'autre. La multitude pourrait échapper au frein qu'O'Connell lui impose. Les agens de l'administration pourraient tout compromettre par une imprudence. Le gouvernement pourrait se trouver entraîné malgré lui à déployer la force. La guerre civile ensanglanterait l'Irlande, ce qui serait chose déplorable pour l'Angleterre et plus encore pour l'Irlande elle-même, dont elle retarderait le progrès et augmenterait les souffrances.

Il y a beaucoup à faire pour l'Irlande, et nous sommes convaincus que nul n'a la prétention de tout obtenir du premier coup. Ce qu'il faut aux Irlandais, c'est la preuve, la conviction, que le gouvernement n'oublie pas leurs intérêts et qu'il se préoccupe incessamment de leur situation et de leur avenir. Une mesure équitable, une concession de quelque valeur dissiperait probablement l'orage qui s'est formé. Sans doute la question ne serait pas complètement résolue, on la verrait renaître au bout de quelques années; mais à chaque jour suffit sa peine : cela est surtout vrai en politique, où il est souvent aussi dangereux de s'obstiner à ne rien faire qu'imprudent de trop entreprendre à la fois. Le gouvernement anglais est remarquable par cette sagesse pratique qui ne s'engoue pas d'un principe et qui se contente de réaliser successivement ce qui est possible. C'est essentiellement pour les affaires de lintérieur un gouvernement de transaction; on peut, si l'on veut, le taxer d'empirisme; toujours est-il qu'il réalise de grands progrès sans secousses, sans révolutions. Il s'agit aujourd'hui d'appliquer cette conduite active et prudente aux affaires de l'Irlande.

La chambre des députés a terminé aujourd'hui la discussion du budget des dépenses. Le gouvernement a obtenu les deux points qui lui tenaient le plus à cœur, l'effectif et les fonds pour Vincennes. Il a été visible, il faut l'avouer, que la majorité s'est séparée de la commission du budget toutes les fois que la question lui semblait une question de gouvernement, une question politique; elle a presque toujours suivi l'avis de la commission dans les questions qui lui paraissaient de pure administration. Pour ces questions, le débat est descendu quelquefois, ce nous semble, jusqu'à la lésinerie et à la chicane.

Le cabinet n'a point reçu de coup mortel; mais la chambre ne lui a pas

épargné les coups d'épingles. Le bruit d'une modification du ministère s'est renouvelé ces jours-ci. L'expérience a prouvé plus d'une fois que ces transformations partielles sont plus difficiles que ne le pensent les nouvellistes. Quoi qu'il en soit, les partis s'ajournent à la session prochaine : la législation et la politique y apporteront chacune un lot considérable, de grandes et capitales questions. La session actuelle laissera à la session prochaine, entre autres, les lois sur la réforme des prisons, sur l'organisation du conseil d'état, sur le recrutement de l'armée, sur les patentes, et plusieurs lois sur les chemins de fer. Nous ne parlons pas du projet sur les ministres d'état; ce n'est peut-être qu'un enfant mort-né.

D'ici à la session prochaine, le cabinet a plus d'une question délicate à résoudre; il aura aussi à dire à la chambre ce qu'il aura pu faire relativement au droit de visite. En fait de projets de lois, celui qui doit le plus attirer l'attention du cabinet, c'est la loi de l'instruction secondaire. Ce sera là probablement un des grands débats de la session.

---

Sous le titre modeste de *Catalogue des livres composant la bibliothèque poétique de M. Viollet-le-Duc* (1), le possesseur spirituel et érudit de cette bibliothèque vient de publier un curieux volume d'histoire et de biographie littéraire encore plus que de bibliographie. M. Viollet-le-Duc, qui dans sa jeunesse s'est essayé contre l'école alors régnante de Delille par un petit *Art poétique* qui parut une satire hardie, a depuis pris place parmi les érudits en vieille littérature par une très bonne édition de Mathurin Regnier (1822); il y mit en tête, comme introduction, une histoire de la satire en France. M. Viollet-le-Duc y signalait dès-lors à l'attention bon nombre de poètes distingués et originaux du XVI$^{e}$ siècle, tels que d'Aubigné; il excita plus tard et favorisa, l'un des premiers, les travaux qui ont été poussés de ce côté par plusieurs d'entre nous. La collection riche et complète qu'il avait su rassembler des poètes de cette époque et de la suivante, dans un temps où la plupart étaient à peine connus de nom par les littérateurs même instruits, fournissait une base essentielle à une histoire de la poésie, et était déjà une partie de cette étude. Dans l'ouvrage qu'il publie aujourd'hui, l'auteur, en décrivant à la manière des bibliographes sa collection précieuse, trouve surtout dans ce travail un prétexte à des renseignemens biographiques, à des appréciations littéraires, à des citations. Bien citer, quand il s'agit de ces vieux poètes, c'est les faire apprécier de la meilleure manière, c'est déjà les juger soi-même avec sagacité et discernement. Le goût de M. Viollet-le-Duc n'est point en défaut à cet égard. S'agit-il de Louise Labé? il extrait d'un fonds

(1) Chez Hachette, rue Pierre-Sarrasin, 12.

gracieux, mais assez monotone, les six sonnets qu'il juge les plus délicats. S'agit-il de Jacques Tahureau? il nous sert toute vive sa plus jolie pièce, ce baiser tout enflammé : *Qui a leu comme Vénus*, etc., qu'on ne pourrait citer ici, dans une *Revue*, mais qu'on aime fort à trouver dans un livre sous le couvert de l'érudition (1). A l'article d'Olivier de Magny, il n'a garde d'oublier le singulier *Sonnet-Dialogue* entre le nocher Caron et l'amant, sonnet qui dans le temps eut une telle vogue, et fut mis en musique à l'envi par Orlande, Lejeune et d'autres célèbres compositeurs (2). A l'article Du Bartas, il le loue d'avoir quelquefois ennobli ses descriptions en y rattachant des sentimens humains; ainsi, après avoir peint dans le cinquième chant de sa *Semaine* la migration des poissons voyageurs, le poète ajoute cette gracieuse comparaison que M. Viollet-le-Duc ne manque pas :

Semblables au François qui, durant son jeune aage,
Et du Tibre et du Pô fraye le beau rivage :
Car, bien que nuict et jour ses esprits soyent flattez
Du pipeur escadron des douces voluptez,
Il ne peut oublier le lieu de sa naissance;
Ains, chasque heure du jour, il tourne vers la France
Et son cœur et son œil, se faschant qu'il ne voit
La fumée à flots gris voltiger sur son toict.

Je recommande encore l'article d'Isaac Habert, poète descriptif et didactique, dont on lit avec plaisir un fragment noble et pur, et, au XVII^e^ siècle, celui de Coutel, qui a disputé à M^me^ Des Houlières ses *Moutons*. M. Viollet-le-Duc poursuit, en effet, son catalogue poétique durant tout le XVII^e^ siècle; sa période de Louis XIII est particulièrement très riche; il a excepté et réservé le théâtre pour un prochain volume. Si nous avions à joindre quelque remarque critique générale aux éloges de détail que mérite presque constamment le modeste et ingénieux travail, ce serait surtout en ce que l'auteur, qui sait si bien les époques poétiques antérieures, semble méconnaître et vouloir ignorer trop absolument celle-ci. Il parle plus d'une fois de cette génération *anti-poétique*, et il désespère en un endroit de faire apprécier d'elle le sonnet, comme si le sonnet n'était pas un des fleurons les mieux greffés aujourd'hui. Il s'étonne ailleurs de la prédilection que certains écrivains de l'école dite moderne ont marquée pour ces devanciers du XVI^e^ siècle : il les accuse presque d'inconséquence; mais lui-même il est obligé de convenir pourtant que

(1) A propos de cette pièce, je me permettrai pourtant de proposer au texte une petite correction; c'est à la seconde strophe, là où il est question de l'amoureux Ovide *sucrant un baiser humide* pour en tirer les douces fleurs. Quoique les deux éditions de Tahureau portent *sucrant*, il me paraît bien plus naturel de lire *suçant*.

(2) Je saisis, en passant, l'occasion de rectifier ici une erreur d'impression qui m'est échappée sur ce nom de Lejeune (page 96, *Tableau de la Poésie française au seizième siècle*, édition Charpentier, 1843.)

les critiques purement classiques sont restés bien courts sur ces matières, et il n'a d'autre parti à prendre, le plus souvent, que de les contredire et de les réfuter. Le lien qui unit la forme lyrique de notre temps à celle du XVIe siècle, et moyennant lequel le style poétique de plus d'un de nos contemporains s'apparente réellement à celui de Regnier et des vieux maîtres, a été suffisamment indiqué et démontré en mainte occasion. Mais, en venant ajouter à cet ensemble d'études et de vues ses indications nombreuses, à la fois agréables et précises, le livre de M. Viollet-le-Duc achève d'éclairer et comme de meubler tout ce fond, long-temps vague et obscur, de notre renaissance. L'auteur, par quelques lignes pleines de grace et de fine malice, a raison de se rendre à lui-même, en finissant, ce témoignage que dans sa tâche, plus méritoire pourtant qu'il ne veut bien le dire, il a réussi comme il l'entendait; en se livrant, non sans complaisance, aux douceurs presque paternelles de la propriété, il aura servi d'une manière durable la littérature.

S.-B.

— M. Cousin, qui a fait, il y a quelques, mois une si heureuse excursion dans le domaine de la littérature proprement dite par la publication de son *Rapport à l'Académie française sur les Pensées de Pascal,* vient de réunir en un volume, sous le titre de *Fragmens littéraires* (1), quelques discours prononcés par lui dans des occasions solennelles, des articles déjà publiés dans la *Revue des Deux Mondes,* et des recherches inédites sur des points importans d'histoire littéraire. L'éloge de Fourier ouvre dignement ce nouveau recueil, et c'est une heureuse pensée d'y avoir joint les courtes et éloquentes paroles que, comme directeur de l'école normale ou comme ministre de l'instruction publique, M. Cousin a été appelé, dans ces dernières années, à prononcer sur des tombes illustres, depuis les humbles funérailles de Farcy, élève de l'école normale, tué sur la brèche en juillet 1830, jusqu'à MM. Laromiguière, Poisson, Jouffroy, de Gérando. Les efforts tentés récemment par une compagnie célèbre pour reconquérir le monopole de l'enseignement, malgré les lois de l'état qui l'ont proscrite, donnent un intérêt tout particulier à un discours prononcé dans la chambre des pairs, le 26 décembre 1838, sur la renaissance de la domination ecclésiastique. M. Cousin y signalait un danger, faible encore, disait-il, mais qui, s'il n'était promptement conjuré et dissipé, pourrait devenir menaçant pour la tranquillité publique. Dans les premières années qui suivirent la révolution de juillet, les membres du clergé, renfermés tout entiers dans leurs saintes fonctions, dociles envers l'autorité, charitables envers le peuple, ne songeaient pas à ramener cette domination intolérante qui avait été déjà si fatale aux véritables intérêts de la religion. Les bienfaits du gouvernement ranimèrent parmi

(1) Un vol. in-8°, chez Didier, quai des Augustins, 35.

eux l'audace des esprits entreprenans, et des concessions imprudentes, qui allaient jusqu'à tolérer la violation manifeste des lois, au lieu de leur inspirer de la reconnaissance et de la modération, ne firent que les exciter à exiger encore plus et à reprendre le ton de la menace et de l'agression. M. Cousin terminait ainsi ce discours en quelque sorte prophétique : « L'Université n'est point l'ennemie de l'église; elle en est l'amie, elle en est l'alliée; mais enfin elle n'est point l'église. Depuis Gerson jusqu'à Rollin, elle s'est toujours honorée d'être gallicane; mais elle n'a jamais été, elle ne sera jamais jésuitique. L'Université nouvelle connaît et sa situation et sa mission; elle est de son siècle : elle ne demande ni priviléges injustes pour elle, ni proscription des écoles privées et rivales; elle les appelle toutes au contraire à servir avec elle la grande cause, la cause sacrée de l'éducation de la jeunesse; elle ne réclame qu'une seule chose, à savoir l'égale exécution des lois, et particulièrement de celles dont la garde lui est confiée. » Le nouveau volume de M. Cousin renferme un certain nombre de lettres inédites de M^me^ de Longueville; M. Cousin y a joint un commentaire où une critique élevée et fine à la fois met heureusement en relief les grandes qualités de style et de pensée de ce siècle, qui est déjà pour nous, comme il l'a dit ailleurs, une seconde antiquité. Ces lettres, qu'il donne ici pour la première fois, lui servent d'occasion pour distinguer deux parties dans le XVII^e^ siècle, celle de Richelieu, de Descartes, de Corneille et de Pascal, et celle qui est plus particulièrement l'œuvre de la cour de Louis XIV, et dont Racine est l'expression la plus accomplie. Nous signalerons encore le morceau intitulé *Kant dans les dernières années de sa vie*, et la biographie si noble et si touchante de Santa-Rosa, que les lecteurs de cette *Revue* n'ont pas oubliée. Ainsi, la variété, le nombre, l'importance des morceaux que contient ce recueil, et avec cela le style et le nom de M. Cousin, en voilà plus qu'il ne faut pour assurer aux *Fragmens littéraires* le succès du mémoire sur *Pascal*.

— Jasmin, le poète gascon, dont la muse originale a été si bien reçue l'année dernière dans les salons de Paris, vient de publier à Agen une nouvelle édition du premier volume de ses *Papillotes :* c'est ainsi, comme on sait, qu'il appelle gaiement ses poésies, par allusion à son métier de coiffeur. Maître Adam, le fameux menuisier de Nevers, n'appelait-il pas aussi ses vers des *chevilles?* Ce premier volume est dédié à M. Sainte-Beuve, comme le second à M. Charles Nodier. L'auteur y a fait entrer un choix de ses premières poésies, et en particulier ses *Souvenirs,* son chef-d'œuvre, et il y a de plus ajouté quelques pièces nouvelles, dont quelques-unes lui ont été inspirées par ses succès de Paris. Nous avons remarqué, parmi ces dernières, la dédicace à M. Sainte-Beuve, le poème intitulé *Mon Voyage à Paris,* les vers adressés à M^me^ de Rémusat, ceux à M. Léonce de Lavergne, etc. Nous avons aussi notre part dans ces témoignages de la reconnaissance du poète; Jasmin

félicite sa muse d'avoir été *lancée dans les Deux Mondes sous une robe française :* ceci nous revient, comme on voit.

Outre les vers sur Paris, ce recueil en contient d'autres qui sont de nouveaux monumens de la vie nomade et poétique de Jasmin. On l'a déjà vu passant tour à tour à Toulouse, à Bordeaux, à Pau, et recueillant partout des couronnes. Aujourd'hui, c'est à Auch même qu'il est allé, dans la capitale de la Gascogne, et il y a été reçu et fêté comme le poète national; le conseil municipal lui a voté une coupe d'or, qu'il célèbre dans un chant d'orgueil et de joie, comme jadis les poètes des jeux olympiques. Une autre fois, c'est à Villeneuve qu'il se rend, pour un concert donné au profit des réfugiés espagnols, et il appelle l'aumône en faveur de ces pauvres étrangers par des vers touchans qui ont pu quelquefois leur sembler écrits dans la langue même de leur patrie. Enfin, il y a au fond du Périgord une église commencée qui n'a pas encore de clocher : le curé a la bonne idée d'inviter Jasmin à venir dans le pays réciter des vers; Jasmin y court, débite un poème sur l'église inachevée, et recueille assez de souscriptions parmi la foule attirée par son nom, pour que le clocher puisse être bientôt terminé : pieuse et modeste conquête qui doit l'avoir touché autant que ses plus brillans triomphes.

C'est ainsi que s'écoule la vie de Jasmin; chacun de ses jours est un chant, et le recueil de ses vers contiendra toute son histoire. Une pareille existence étonne au milieu de notre siècle : on dirait un poète des âges primitifs, de ces temps où la poésie était mêlée à tout et présidait à toutes les actions des hommes. Si la langue que parle Jasmin fait craindre pour l'avenir de sa renommée, elle donne au moins à son présent une physionomie toute spéciale; il lui doit d'être pour le midi de la France une sorte d'O'Connell poétique, moins grandiose sans doute que l'ardent agitateur, mais non moins populaire; s'il ne remue pas autant de passions, il amuse, il intéresse aussi, et, s'il n'a pas cinq cent mille hommes pour l'applaudir, il est le seul poète de son temps qui réunisse autour de lui des milliers d'auditeurs partout où il lui plaît de se transporter. Du reste, ses nouvelles poésies sont égales aux précédentes. C'est toujours ce goût si châtié sous des formes vulgaires, ce style si poli et si travaillé dans un idiome qui l'est naturellement si peu; toujours, dans les idées et les sentimens, cette même familiarité accompagnée d'une naturelle distinction, cette même gaieté mêlée de mélancolie. Jasmin est toujours lui-même, et il aurait tort de changer.

— Le génie fécond de Goethe est fait pour défrayer long-temps encore la sympathique assiduité des critiques et des traducteurs; on n'en a jamais fini avec ce merveilleux protée qui affecte toutes les allures et se reproduit, toujours puissant, sous les formes les plus diverses. Déjà le théâtre, les romans, les mémoires, les œuvres scientifiques, une partie même de la correspondance de Goethe, ont été donnés avec plus ou moins de bonheur dans notre langue, et cependant bien des œuvres importantes du poète, bien des travaux émi-

nens attendent encore un interprète. Entre les monumens qui jusqu'ici avaient effrayé les traducteurs, il faut compter les poésies de l'auteur de *Werther* : c'est à peine si M[me] Ernestine Panckoucke, dans les dernières années de la restauration, s'était essayée à reproduire, dans une version inexacte et sans couleur, quelques rares morceaux qui furent publiés en un mince volume. Aujourd'hui un écrivain à qui Goethe est particulièrement familier, M. Henri Blaze, dont la belle traduction de *Faust* a été remarquée, publie une édition française des œuvres lyriques du grand poète (1). Ce nouveau travail présentait des difficultés sans nombre, et c'était presque une gageure que de reproduire en prose, c'est-à-dire dénué du rhythme et de la mélodie qui sont tant chez Goethe, ce je ne sais quoi d'ailé et de sonore qui fait le charme de l'original. A force de soins pourtant et de délicatesse, M. Henri Blaze y est souvent parvenu, et l'art lui a fait trouver des équivalens ingénieux pour rendre cette facture frémissante et vive, ces nuances déliées du sentiment. Une si consciencieuse entreprise fait autant d'honneur à la science de l'interprète qu'au talent de l'écrivain.

— L'Angleterre, cette patrie par excellence des touristes, est aussi le pays qui possède les *Guides du Voyageur* les plus exacts et les mieux rédigés. La saison des voyages qui vient de s'ouvrir donne un nouvel intérêt à la série de ces excellens *hand-books* publiés par le libraire anglais Murray (2), qui s'est efforcé de rendre plus complète chaque nouvelle édition de ces curieux itinéraires, en y ajoutant tous les renseignemens qu'il a pu recueillir. On doit des encouragemens aux éditeurs qui ont fait connaître à Paris les *hand-books* de Murray, et qui cherchent en même temps à répandre en France, par des publications nombreuses et choisies, l'étude et le goût des littératures étrangères.

(1) Un vol. in-18, collection Charpentier.
(2) *Useful hand-books for travellers.* Cette série se trouve à Paris chez Stassin et Xavier, rue du Coq.

V. de Mars.